ANDRÉ CAROFF

MADAME ATOMOS SÈME la TERREUR

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

MADAME ATOMOS SÈME la TERREUR

ANGOISSE

Éditions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

MADAME ATOMOS SÈME LA TERREUR

« COLLECTION ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel-PARIS XIII^{e}

© 1965 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE PREMIER

Dans son bureau de New York, Smith Beffort transpirait doucement. Le soleil chauffait la ville à blanc et aucun souffle d'air ne pénétrait par la fenêtre grande ouverte.

Il était dix heures du matin et, lorsque Beffort tourna la page de son éphéméride, il constata sans ennui, mais non plus sans joie particulière que ce vendredi 13 mai marquait en quelque sorte un anniversaire.

Exactement trois mois plus tôt, ses collègues du F.B.I. arrêtaient Hisato Keichuu, complice très obéissant de Kanoto Yoshimuta, alias M^me^ Atomos…

Depuis, Hisato était mort, Sam Forbes était mort, des milliers d'innocents avaient succombé aux coups terribles assénés par la sinistre Japonaise, mais elle-même avait totalement disparu sans payer ses crimes(1).

Beffort ne parvenait pas à oublier, et il ne croyait pas à la mort de M^me^ Atomos. Il savait qu'un jour viendrait où elle se manifesterait de nouveau, et se tenait prêt à s'opposer à ses projets.

M^me^ Atomos avait juré de mettre les États-Unis à feu et à sang. Elle accusait les Américains d'avoir assassiné sa famille en lançant leur bombe atomique sur Nagasaki, ne vivait que dans l'espoir de réaliser sa vengeance. Une vengeance terrible qui se plaçait à l'échelon national, englobait tous les citoyens des U.S.A. sans distinction de sexe ou d'âge.

Smith Beffort se mit à transpirer un peu plus. Oui, si cette femme diabolique réapparaissait, la bagarre serait réellement une lutte à mort…

---oOo---

Ce même jour, à la même heure, le vieux Col Pooley s'aperçut brusquement qu'il n'avait plus un seul rouleau de corde.

Col avait soixante-cinq ans. Il tenait un bazar depuis sa naissance – façon de parler, car ses parents s'en étaient bien sûr occupés avant lui – et vendait tout ce qui peut se vendre, mais qui ne dépassait pas les dimensions d'une tondeuse à gazon.

Le bazar de Col Pooley était planté sur la 175 entre Seagoville et Dallas, Texas. C'était une grande bâtisse en bois, avec deux pompes à essence sur le devant, un comptoir à l'intérieur, une remise derrière dont l'unique porte donnait sur un champ étroit. Au bout de ce terrain, dans un autre bâtiment en planches, Pooley stockait ses réserves.

Ce n'était pas une fantaisie de sa part, mais une clause de son contrat avec la compagnie l'assurant contre l'incendie.

Donc, ce matin-là, Col Pooley s'empara d'une brouette, ouvrit la porte de sa remise et se dirigea vers sa réserve. Le terrain mesurait exactement cent mètres de long sur cinquante de large. Un gazon ras le recouvrait et des arbres le bordaient. Un sentier s'était formé spontanément en raison des va-et-vient entre la remise et la réserve, et lorsqu'il pleuvait cela devenait un véritable bourbier.

Évidemment, Col aurait dû faire goudronner, cimenter ou paver ce sentier. Dieu sait qu'il avait assez d'argent pour cela ! S'il ne le faisait pas, ça n'était pas par pingrerie. Il avait toujours connu le sentier sous cet aspect, et lorsqu'il le regardait il y revoyait toute sa jeunesse.

Là, il avait fait ses premiers pas. Ici, il s'était ouvert le menton en tombant. À gauche on disposait la table pour dîner dehors quand il faisait beau, et on installait une toile entre les deux angles de la remise pour se protéger du soleil… Bref, Col aimait bien ses bâtiments en planches, ses étagères poussiéreuses et son champ râpé.

Il poussa la brouette devant lui, atteignit le centre du terrain et vit que le champignon était toujours là.

C'était un drôle de champignon. Col n'en avait jamais vu de semblable, mais était persuadé qu'il n'était pas comestible. Sûr, il aurait pu l'arracher et le jeter aux ordures, car apparemment il ne valait pas mieux. Seulement, il était surpris et un peu satisfait que quelque chose poussât enfin dans son champ.

Ses parents avaient jadis tenté de cultiver des légumes. Le résultat désastreux les avait vite découragés. Il semblait que cette terre fût incapable

de nourrir autre chose qu'un maigre gazon. Et voilà que tout à coup, ce champignon s'amenait sans crier gare !

Col abandonna sa brouette, mit ses lunettes et se pencha. Tout de suite il fut étonné. Le champignon avait maintenant plusieurs pieds, mesurait pour le moins vingt-cinq centimètres de diamètre. De plus, il s'était aplati et sa teinte jaunâtre virait insensiblement au rose.

— Mince, murmura Col, hier matin l'était pas plus gros qu'un mégot de cigare…

Il s'agenouilla, constata que les cinq nouveaux pieds s'accrochaient fermement au sol par une multitude de petites racines, mais qu'ils ne s'y enfonçaient pas. Il se mit à plat ventre, vit que sous le champignon le gazon avait complètement disparu et que la terre était granuleuse, sèche comme de l'amadou…

C'était curieux, mais Col Pooley n'y attacha pas une importance exagérée. Col était commerçant, pas paysan…

---oOo---

Ce même vendredi 13, un jeune type taillé en armoire vint acheter une paire de bottes chez Col Pooley. Le type se nommait Eliot Sughrue et Col le soupçonnait d'avoir un faible pour sa vendeuse Susan Bigelow.

Eliot chaussait du 45. Il y avait bien une paire de bottes à sa pointure dans le magasin, mais leur forme ne convenait pas à Eliot. Il voulait des bottes mexicaines avec des broderies dorées.

Col savait que s'il les avait eues sous la main, Eliot aurait demandé autre chose pour pouvoir rester seul avec Susan. Par pure malice, il expédia Susan à la réserve au lieu d'y aller lui-même, et vit, en riant sous cape, que le nez d'Eliot s'allongeait.

— Comment va papa Sughrue ? demanda Col en empilant des sacs de riz.

— Ça va, répondit Eliot d'un ton maussade. Il tournait en rond, jetait de temps à autre un coup d'œil sur l'arrière-boutique.

— T'impatiente pas comme ça, mon gars, fit Col, Susan va être là dans cinq minutes…

À cet instant, Susan s'encadra dans la porte. Elle était bouche bée. Col regarda ses yeux ronds, ses mains vides et dit :

— Tsss ! J'parie qu'tu les as pas trouvées ?

— C'est pas ça, m'sieur Pooley, mais j'peux pas passer.

— Tu peux pas passer ?

Il se fouillait déjà pour retrouver la clé de la réserve, lorsque Susan dit une chose surprenante :

— Y a un truc qui barre le chemin… J'aurais bien pu faire le tour mais j'voulais d'abord vous l'dire.

— Un truc, quel truc ?

La fille écarta les bras.

— Un long machin plat, tout rouge. J'sais pas c'que c'est !

Col haussa les épaules, fit le chemin le séparant de la porte de la remise et vit effectivement que le champignon avait pris des dimensions extraordinaires.

— Vise-moi ça ! fit-il avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Eliot Sughrue qui l'avait suivi.

Col se retourna avec fierté.

— Un champignon, dit-il rondement. Hein, dans mon champ !

Eliot, qui avait une bonne vue, eut l'impression que le champignon s'étalait doucement vers la réserve. Il traversa le bout de terrain et Col lui emboîta le pas.

De près, la surface du champignon était plate, lisse comme une plaque de verre, et de teinte rouge sang. Son pourtour était garni de pieds dont les racines s'agrippaient au sol.

— C'est pas normal, fit Eliot. On dirait que cette plante avance… qu'elle rampe vers votre réserve, monsieur Pooley.

Col se mit à rire.

— V'là que tu prends ce sacré champignon pour un serpent ! Hi ! Hi ! T'aurais pas bu un coup d'trop, mon gars ?

Eliot ne fit même pas attention à lui. Il se baissa, toucha le champignon et se releva avec une grimace.

— J'ai jamais vu ça, dit-il. On dirait du caoutchouc…

Le vieux Col cessa brusquement de rire. Lui aussi venait d'avoir l'impression que la plante progressait. C'était presque imperceptible, mais Col était peu de temps auparavant plus loin du champignon que maintenant, et comme il n'avait pas bougé les pieds d'un centimètre…

— Y a un truc pas clair là-dessous, fit-il avec beaucoup moins d'assurance.

Il observa Eliot, regarda sa réserve et dit, le front plissé :

— Pour tes bottes, qu'est-ce qu'on fait ?

— J'ai le temps, monsieur Pooley. Vous ne croyez pas qu'il faudrait détruire cette saloperie ?

— Ouais, mais comment ?

— Vous avez bien une hache, non ?

— Sûr ! J'en ai même plusieurs…

Quelques minutes plus tard, ils attaquaient le champignon à grands coups de cognée, mais le fer rebondissait comme sur un pneu empli d'air.

Eliot alla alors chercher une barre à mine, l'introduisit entre l'étrange matière et le sol, et exerça une puissante pression. C'était exactement comme s'il eût tenté de soulever une locomotive…

— M'est avis, grogna Col, qu'il faudrait y foutre le feu.

Les deux hommes retournèrent dans le magasin et emplirent quatre nourrices d'essence. Trois clients revinrent avec eux, les aidèrent à répandre l'essence sur le champignon. Quand cela fut fait, Eliot gratta une allumette. Il y eut une brève explosion, l'essence s'enflamma, brûla pendant cinq minutes, puis les flammes baissèrent et s'éteignirent.

Alors, ils constatèrent tous que le champignon était absolument intact, même pas noirci.

À ce moment, ils entendirent un craquement provenant de la réserve, virent qu'une planche située au ras du sol venait de se briser sous la pression qu'exerçait le champignon.

Le vieux Col poussa un hurlement de colère, monta sur la matière que ni les coups de hache ni le feu n'avaient entamée, et se mit à courir. Eliot et les trois clients le suivirent jusqu'à la réserve dont les fondations gémissaient.

Plus loin, un arbre craqua.

Atterrés, les quatre hommes regardèrent le vieux Col défendre sa réserve à coups de hache, mais il était évident que tous ses efforts seraient inutiles. Après un moment de lutte stérile, Col jeta son outil.

Il était en sueur, fixait d'un œil dilaté le rebord de cette plante extraordinaire qui grimpait à l'assaut de la cabane. En se retournant, il vit que le bas des troncs d'arbre entourant le terrain disparaissait déjà, et que nulle part l'herbe n'était plus visible.

— On dirait, dit l'un des clients, que quelqu'un tire une immense couverture sur la terre… Il faut avertir immédiatement les autorités !

---oOo---

Eliot revint une heure plus tard dans une voiture de police. Il avait eu un mal inouï à faire déranger les flics qui croyaient à un canular.

Entre-temps, le paysage avait changé et les deux policiers en furent stupéfaits. *Le Champignon Pooley* – comme ils l'avaient surnommé en plaisantant – s'était étendu considérablement.

Maintenant, il recouvrait les arbres, la réserve, le magasin de Col et débordait sur la route. Un groupe stationnait sur la chaussée et reculait à mesure que le *Pooley* avançait. Trois voitures se trouvaient stoppées de l'autre côté de la zone infranchissable. Le vieux Col était désespéré.

— Tout est resté dans ma maison, rauqua-t-il. Et c'est pas fini ! Regardez si ça avance cette saleté !

Il pivota vers la voiture de police et cria :

— Et alors ? Arrêtez-moi ce machin !

Sans un mot, le conducteur fit demi-tour et lança sa voiture vers Dallas. Du premier coup d'œil, il s'était rendu compte que ceci était beaucoup plus grave qu'il n'y paraissait…

---oOo---

À seize heures, le *Pooley* – cette fois on ne l'appelait plus autrement – mesurait un kilomètre de diamètre. Le terrain de Col était le centre de ce vaste disque mouvant, souple, mais dur comme de l'acier, et sous sa surface rouge sang on devinait la forme des arbres, des maisons, des barrières, des talus, et des six voitures qui s'étaient laissé submerger.

Sur la route 175, définitivement coupée, on disposa de puissantes charges d'explosif que l'on laissa recouvrir par le *Pooley*. À seize heures vingt, une formidable déflagration déchira l'air et des débris volèrent à deux cents mètres de là, tandis qu'un épais nuage de poussière tourbillonnait dans les rayons de soleil.

Lorsque la poussière se fut dissipée, on constata que le *Pooley* était déchiqueté sur une bonne longueur, mais que la route avait été littéralement volatilisée par l'explosion.

Le remède semblait pire que le mal, d'autant plus que trente minutes plus tard le *Pooley* s'était entièrement reformé et qu'il reprenait son envahissante progression.

Sur place, il y avait une foule énorme. La radio, la télévision et les photographes ainsi que les journalistes s'en donnaient à cœur joie.

Presque personne ne remarqua le départ d'Eliot Sughrue pour l'hôpital de Dallas. Le jeune homme avait la main droite curieusement enflée, très rouge, complètement insensible, et cette inexplicable paralysie commençait à gagner le bras.

Nul, et lui moins que quiconque, ne pensa à faire un rapprochement entre cette brutale infection et le *Pooley*. Cependant, Eliot avait été le premier à toucher la terrifiante matière dans le terrain du vieux Col. Depuis, bien d'autres l'avaient fait…

---oOo---

Eliot Sughrue mourut à dix-neuf heures d'une paralysie généralisée et trois cents personnes se présentèrent dans les diverses cliniques et hôpitaux de Dallas. Toutes avaient les mains enflées, rouges, et insensibles.

À minuit, on comptait plus de quatre cents morts et deux cents malades recevaient des soins absolument inefficaces.

Dans tout le pays on était au courant des ravages que causait le *Pooley*. Celui-ci mesurait à présent dix kilomètres de diamètre, menaçait Dallas et Seagoville, recouvrait des dizaines d'habitations, de voitures, mais se trouvait inexplicablement stoppé par les rivières *Trinity* et *East Fork*.

À minuit trente, Smith Beffort regardait la télévision. Le présentateur Doug Digington apparut brusquement et lâcha d'une voix fêlée :

— Je vais vous faire part d'une horrible nouvelle…

Il baissa les yeux, déplia une feuille dactylographiée et reprit :

— Ceci est une copie du message que vient à l'instant de recevoir le président Lyndon B. Johnson, et en voici le texte : *Après trois mois d'absence, je viens de me rappeler à votre bon souvenir en vous envoyant Pooley. Je suis certaine que cette fois-ci j'atteindrai mon but. Hiroshima. Nagasaki. Avec les compliments de M^me^ Atomos…*

Smith Beffort demeura une seconde aussi figé que Doug Digington, mais avant que le présentateur eût repris la parole, il était déjà hors de son appartement…

CHAPITRE II

M^me^ Atomos n'avait pas compté avec la fantastique capacité de travail des Texans. Peut-être n'avait-elle pas non plus prévu que son champignon indestructible reculerait devant l'eau ?

Quoi qu'il en soit, lorsque l'on fut certain que *Pooley* ne pouvait planter ses racines sur une terre inondée, le génie dirigea sur Dallas trente bulldozers équipés pour le creusement des tranchées de pipe-line. Les énormes machines s'ébranlèrent à trois heures du matin. À sept heures, et alors que le soleil se levait, une étroite rivière artificielle stoppait *Pooley* dans sa montée vers le nord, et la ville de Dallas respira.

Cependant, le danger restait entier pour Seagoville située au sud-est de Dallas, entre les rivières *Trinity* et *East Fork*.

Comme *Pooley* approchait de la ville et que le déplacement des bulldozers demandait trop de temps, trois mille volontaires encadrés par la troupe et les effectifs de douze casernes de pompiers, se déployèrent entre Seagoville et les deux rivières.

À huit heures du matin, des milliers de lances à incendie, de tuyaux d'arrosage, de seaux, d'arrosoirs et de récipients divers, déversèrent des tonnes d'eau sur les racines d'avant-garde de la redoutable plante.

Pendant ce temps, les bulldozers étaient amenés sur place, divisés en deux groupes, et amorçaient le creusement d'une seconde rivière artificielle.

Pooley, freiné par le sol gorgé d'eau, n'avançait plus qu'à la vitesse de deux mètres à l'heure. Ses racines tâtaient le sol comme des doigts d'aveugle, se rétractaient sous l'effet de l'humidité, repartaient à la recherche d'un terrain sec, dans un infâme grouillement.

À dix heures, la seconde tranchée était creusée et s'emplissait brusquement des eaux de la *Trinity* et de la *East Fork*.

Un hélicoptère, appartenant à une chaîne de télévision, survola l'immense rectangle, et les téléspectateurs virent une région désertique, bosselée, sans aucune trace de vie.

Pooley était arrêté, mais pas hors de combat. L'eau l'empêchait d'avancer sans pour autant l'obliger à reculer. La dynamite le déchirait momentanément, creusait d'énormes trous dans sa chair rouge sang, mais celle-ci se reformait en quelques minutes et c'était comme si rien ne s'était passé.

Pooley n'avançait plus, mais occupait le terrain et nul ne savait encore comment le détruire.

---oOo---

Le Singe, collaborateur direct de J. Edgar Hoover, grand patron du F.B.I., arpentait son bureau comme un tigre tournant dans sa cage. Un tigre mâchant un cigare, ayant des rhumatismes et portant un crêpe noir au revers gauche de son veston.

Trois mois plus tôt, lors de l'attaque de M^me^ Atomos sur New York, le Singe avait perdu son épouse. Celle-ci avait été prise dans le troupeau rigide des atomisés, avait succombé et s'était relevée pour suivre le formidable cortège des morts en marche. Plus tard, bien après que Smith Beffort eut abaissé la manette de l'appareil téléguideur, le Singe avait retrouvé sa femme sur un trottoir de Churchill Avenue.

Il n'était pas près d'oublier l'atroce spectacle, pas plus qu'il n'oubliait le grand et sympathique Sam Forbes, tué ainsi que sa fiancée Maguy Fairbank par M^me^ Atomos. Il y avait aussi Deavis, Fonk, Mitchell, Bernon, Martin, Twinning…

Le Singe se secoua, retira le cigare de sa bouche, et dit en s'immobilisant devant Smith Beffort et le D^r^ Alan Soblen :

— Le message adressé à Lyndon Johnson provient du bureau central de Dallas. Le président l'a reçu à minuit quinze. Cinq minutes après j'étais prévenu et à minuit vingt-cinq toutes les voies de communication conduisant à Dallas étaient filtrées. À l'heure qu'il est, soixante femmes de type asiatique ont été interpellées, mais les vérifications d'identité n'ont rien donné. Inutile de vous dire que le portrait de M^me^ Atomos est déjà sur tous les murs. Beffort, vous allez partir immédiatement pour Dallas… Bien

entendu, le Dr Soblen vous accompagne. Je ne crois pas que Mme Atomos en restera là. *Pooley* est bloqué, mais il faut s'attendre à voir d'autres *Pooley* se développer un peu partout sur le territoire.

Le Singe alla s'installer derrière son bureau, pressa un des boutons de son parlophone.

— L'homme de Dallas est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit une voix précise. Il attend depuis trois minutes.

— Faites-le monter.

Il se releva, saisit un télégramme, et dit :

— À propos, la *Tokkoka*(2) m'annonce que Yosho Akamatsu sera ici à onze heures. C'est-à-dire dans quelques minutes.

Beffort claqua des doigts.

— Bien, dit-il avec satisfaction, Yosho n'a pas perdu de temps. Je suppose qu'il viendra avec nous ?

— Évidemment ! S'il pouvait étrangler la mère Atomos, il n'en laisserait le soin à nul autre…

À cet instant la porte s'ouvrit et Col Pooley parut sur le seuil. L'agent qui l'accompagnait le poussa doucement dans le bureau et referma la porte.

— Entrez, monsieur Pooley, fit le Singe, et asseyez-vous.

Le vieux Col grimaça.

— Ne m'appelez pas Pooley, dit-il avec écœurement, mon nom me dégoûte depuis qu'on l'a donné à cette saloperie de champignon de malheur du diable ! J'veux bien m'asseoir, mais appelez-moi Col…

Le Singe lui avança un siège, lui offrit un cigare et Beffort lui donna du feu. Le vieux Col se détendit un peu. Il avait somnolé dans l'avion spécial, mais son estomac serré s'était refusé à absorber toute nourriture. De plus, il avait la tête bourdonnante, pleine d'images nouvelles et ahurissantes. C'était trop de nouveautés d'un coup pour un homme qui n'avait jamais quitté son patelin…

— Monsieur Col, attaqua le Singe, dites-nous un peu comment tout a commencé ?

Le vieux Col haussa les épaules.

— C'était hier matin, dit-il. Non, avant-hier matin… Bon sang ! Quel jour qu'on est ? J'suis perdu avec toutes ces histoires !

— Nous sommes le quatorze, le renseigna Smith Beffort.

Col opina.

— Bon, alors c'est le douze au matin que j'ai vu le champignon pour la première fois. L'était pas plus gros qu'un mégot de cigare…

— Quel genre de commerce tenez-vous ? s'enquit Beffort.

— J'vends de tout. Chez moi c'est un vrai bric-à-brac…

— Avez-vous une clientèle fidèle ? Enfin, je veux savoir si vos clients sont des habitués, presque des amis que vous reconnaissez sans erreur possible ?

Le vieux Col leva les sourcils.

— Pour sûr que j'les connais ! J'suis pas encore gâteux… J'parle pas des clients de passage… Ceux qui prennent de l'essence par exemple.

Beffort alluma une cigarette.

— À combien de mètres de la route le champignon se trouvait-il, monsieur Col ?

— Hon. J'sais pas au juste. Peut-être bien cinquante ou soixante. Ouais, c'est ça : soixante. Où voulez-vous en v'nir pour finir ? J'ai déjà raconté c't'histoire une centaine de fois à un tas de types ! Parole, vous êtes le seul à pas être au courant ! Y disent même des trucs que j'savais pas !

Smith Beffort lui sourit.

— Monsieur Col, nous pensons que ce champignon n'est pas venu tout seul sur votre terrain. Quelqu'un a pénétré chez vous pour le planter en un endroit choisi d'avance.

— Pas vrai ! S'indigna Col. Personne est venu sur mon terrain et surtout pas cette garce de mère Atomos !

Le Singe toussota.

— Monsieur Col, dit-il, nous sommes à peu près certains que M^me^ Atomos n'est pas intervenue directement. Comme il y a trois mois, elle dispose sans doute d'une équipe de fanatiques. Ces gens sont probablement des Japonais. Ils ont perdu leurs familles en dix-neuf cent quarante-cinq à Hiroshima ou Nagasaki, et ne rêvent que de ravager notre pays. La question est donc la suivante : dans la journée du onze, ou la matinée du douze, avez-vous servi un client, ou une cliente, de type asiatique ?

Comme le vieux Col restait muet, front plissé par un violent effort de concentration, le Singe ajouta :

— Inutile de vous dire à quel point un tel renseignement nous serait précieux ! Mettre la main sur un complice de M^me^ Atomos serait marquer un but contre cette terrible femme.

Le vieux Col plissa les lèvres.

— J'vois pas, dit-il, non, j'vois pas. Faudrait demander ça à Susan…

— Qui est Susan ?

— C'est mon employée. Elle est plus souvent que moi dans la boutique. C't'une belle fille et un tas de types lui font du gringue. C'pauvre Eliot Sughrue…

— Susan comment ? coupa Beffort. Et où habite-t-elle ?

— Susan Bigelow. Elle habite à Dallas dans la rue…

— Une seconde, monsieur Col.

Smith Beffort tira son calepin de sa poche, inscrivit le nom et l'adresse de Susan. Puis, il rangea son carnet, et fit :

— Depuis combien de temps cette jeune fille travaille-t-elle chez vous ?

Col passa sa main aux veines saillantes sur son visage tanné, et dit après réflexion :

— Ça doit bien faire dans les deux mois… Ouais, cette pauv' Mildred est morte au mois de mars.

— Je trouve étonnant que Susan Bigelow, qui habite Dallas où les offres ne manquent pas, ait décidé de faire tous ces *miles*, matin et soir, pour travailler chez vous.

— Tututu, coupa le vieux Col, si vous la soupçonnez, vous avez rudement tort, mon gars ! Susan est une gosse tout c'qui y a d'bien, et quand elle a vu le champignon en travers de mon champ, elle en est restée comme deux ronds de flan !

Le parlophone émit un son creux, et le Singe contourna son bureau, poussa un bouton.

— Monsieur, articula la voix précise de la secrétaire, M. Akamatsu est ici.

— Faites-le monter, autorisa le Singe.

— Tout de suite, monsieur…

Smith Beffort jugea qu'il n'aurait pas le loisir de reprendre l'interrogatoire de Col avant l'arrivée de Yosho Akamatsu, et se déplaça afin d'ouvrir la porte. Il y eut un rapide martèlement de pas dans le couloir, et l'homme de la *Tokkoka* franchit le seuil. Yosho mesurait un mètre soixante-quinze pour soixante-seize kilos, était carré d'épaules, mince de hanches, brun de poil et son visage allongé aux pommettes saillantes possédait un incontestable charme viril.

— Hi ! s'exclama Smith Beffort, *ikasa déska*, Yosho ?(3)

— Bien, fit le Japonais avec un mince sourire. Je ne vous demande pas comment ça va ici, n'est-ce pas ?

Le spécial de la *Tokkoka* parlait pratiquement sans accent la langue de l'oncle Sam, et son débit rapide ne butait jamais sur une expression courante. Sa voix était comme un ruisseau qui coule, avec de brefs changements d'intonation, et l'homme possédait une mobilité de gestes surprenante chez un homme de sa race.

Beffort le savait bourré d'un tonus énergétique à haute fréquence. Son moral était constamment en flèche, son enthousiasme débordant, et son courage à toute épreuve.

— Entrez, lança le Singe en lui tendant la main, vous tombez à pic pour embarquer avec Beffort et Soblen.

Akamatsu serra les mains, posa sa serviette de cuir noir et sa légère valise dans un coin, et dit :

— Je présume que nous partons pour Dallas ?

— Vous êtes bien renseigné, admira Beffort. Que savez-vous encore sur cette affaire ?

— Presque tout. Dans l'avion nous étions tenus au courant de la situation heure après heure. Je sais qu'il y a déjà de nombreux morts et que le *Pooley*... Au fait, d'où lui vient ce nom étrange ?

Beffort se tourna vers le vieux Col.

— Voici M. Col Pooley, dit-il. C'est dans son champ que le champignon a été repéré, qu'il a grandi…

— Et qu'il a tout recouvert pour finir ! termina le vieux Col.

Puis, l'index tendu vers le Japonais, il déclara :

— Vous, je vous connais !

— Cela me surprendrait, répondit poliment Yosho, mais ce n'est pas impossible…

Beffort intervint :

— M. Akamatsu appartient à la police japonaise. Il s'est occupé de M^me^ Atomos en février dernier, et sa photographie a paru dans tous les quotidiens.

Col secoua le front avec entêtement.

— C'est pas dans un canard que j'l'ai vu, dit-il. J'crois bien qu'vous êtes venu m'acheter quelque chose dans ma boutique !

Yosho sourit.

— J'arrive directement de Tokyo et…

— Attendez ! coupa le Singe. Monsieur Col, vous êtes sûr d'avoir vu notre ami dans votre magasin ?

— Sûr, c'est beaucoup dire… En tout cas, si c'est pas lui, faut dire que c'était un type qui lui ressemblait bougrement !

Le Singe comprit que l'arrivée du spécial avait éveillé un souvenir chez le vieil homme. Un déclenchement tout à fait accidentel, produit par la vague ressemblance que semblent avoir les visages asiatiques aux yeux des hommes de race blanche.

— Admettons, proposa-t-il, que ce soit lui. Quand l'avez-vous vu ?

— Oh ! Y a pas longtemps ! L'avait cassé la courroie de son ventilo, et l'a fallu que j'cavale à ma réserve… Tiens ! Mais c'est c'que vous m'demandiez tout à l'heure ? V'là tout d'un coup qu'ça m'revient ! C'était jeudi matin et j'venais d'ouvrir. Ouais, j'le sais parce que Susan était pas encore arrivée vu qu'son car était tombé en carafe…

— Quelle heure était-il ?

— Sept heures, pas plus…

— Vous êtes resté longtemps dans la réserve, monsieur Col ?

— Ben oui, assez, vu qu'les courroies sont tout à fait dans l'fond d'la baraque…

Le Singe cligna de l'œil.

— En somme, dit-il, pendant que vous cherchiez cette courroie de ventilateur le Japonais se trouvait seul dans le magasin ?

— Ben, ouais…

— Pensez-vous que vous l'auriez aperçu s'il était venu planter le champignon au milieu de votre champ ?

Le visage du vieux Col se figea.

— Ça alors ! Sûr que non, j'l'aurais point vu…

Yosho reprit sa serviette, l'ouvrit rapidement et en tira une grosse enveloppe. Sans un mot, il sortit quatre photographies de cette enveloppe et les tendit à Col Pooley.

— Lequel est-ce ? demanda-t-il.

Col n'hésita qu'une seconde.

— C'est celui-là ! s'écria-t-il.

Akamatsu récupéra la photographie, la retourna et dit :

— Mikonosuke Watanabe, trente-huit ans, né à Nagasaki, frère de Lidija Watanabe tuée devant la maison des Fairbank par les atomisés de Tarrytown !

Smith Beffort bondit.

— Nom d'un chien ! Comment possédez-vous la photo de ce type ?

Yosho sourit.

— De retour au Japon après la disparition de M^me^ Atomos, j'ai donné des ordres pour que me soient transmis les noms et photographies de toutes personnes suspectes ayant quitté le Japon pour les U.S.A… J'ai ici un petit stock de photos très intéressant. Moi non plus, Smith, je n'ai jamais cru à la mort de M^me^ Atomos…

CHAPITRE III

À quelques *miles* de Dallas, le *Pooley* ne bougeait plus, et ses racines étaient absolument immobiles. Le soleil se reflétait sur sa surface lisse comme un miroir, mais chacun avait le sentiment que *Pooley* n'était qu'une matière morte qui allait lentement pourrir.

On attendait les premières manifestations de cette décomposition qui ne pouvait manquer de se produire, mais ce samedi s'écoula sans que l'immense champignon changeât d'aspect. De l'autre côté des rivières *Trinity* et *East Fork*, ainsi que des deux rivières artificielles, une foule énorme se pressait. Des marchands ambulants vendaient des glaces, des hot-dogs, et des papiers gras voltigeaient dans la poussière. C'était un gigantesque champ de foire où l'on n'entendait que des rires et les braillements discordants de centaines de transistors.

Pooley ne suscitait plus que la curiosité, et décevait même les nouveaux arrivants.

« Quoi ! C'était cette plante inerte qui avait causé tous les décès de la précédente nuit ?… Voyons, que l'on raconte cela aux naïfs, mais pas à nous !… Probablement que cette histoire cachait un fantastique coup de publicité ! »

On avait déjà oublié le drame de février, les milliers de cadavres gisant dans les rues de New York, l'incendie du magasin Birb, les morts de Chinook, le hold-up tragique de la bijouterie Toubinsky…

Les gosses lançaient des cailloux sur *Pooley*, des caméras filmaient cette impressionnante étendue rouge sang, mais l'opinion générale penchait pour un phénomène, inexplicable certes, mais naturel…

À six heures du soir, on chuchotait que M^me^ Atomos était bel et bien morte, et qu'un plaisantin avait envoyé un message bidon au président Johnson.

Un type de la télévision expédia des images de foule à ses studios, fit un rapide tour d'horizon pendant que le commentateur faisait du remplissage, et termina par un rapprochement spectaculaire au téléobjectif. Il filmait le magasin du vieux Col tandis que le jour baissait, mais avec l'éloignement la bâtisse recouverte par *Pooley* n'apparaissait que sous la forme d'une légère protubérance.

Soudain, quelque chose bougea dans le lointain.

Le mouvement fut perceptible parce que tout était immobile, mais en définitive nul ne distingua vraiment de quoi il s'agissait.

Cependant, la caméra resta fixée sur le point suspect, et tous les petits écrans des États-Unis montrèrent l'image. Le temps était très clair et de New York à San Francisco, on vit comme une fumée, ou une brume, qui flottait au ras du sol.

Si le fait s'était produit sur toute l'étendue de *Pooley*, le caméraman n'aurait sans doute pas insisté. En mai, il arrive qu'un léger brouillard s'étende sur la campagne. Seulement, cela se produisait sur le terrain du vieux Col…

Un hélicoptère de la télévision décolla de l'aéroport de Dallas, et se trouva très vite au-dessus de l'endroit suspect. L'engin était équipé d'une caméra, transportait un opérateur et Dik Slatt, réputé pour son sang-froid.

L'hélicoptère vira, se rapprocha du sol et les images que saisissait sa caméra furent diffusées immédiatement en un impressionnant travelling. On vit une étendue grisâtre, on devina une rangée d'arbres recouverte par *Pooley*, et la voix nette de Dik Slatt retentit :

— Nous survolons le lieu précis ou le Pooley s'est manifesté pour la première fois. Comme moi, vous pouvez distinguer la silhouette de la maison du vieux Col…

Dik Slatt s'interrompit brusquement, puis jeta dans un hurlement :

— J'aperçois un animal fantastique ! Une araignée gigantesque !… Et en voici une autre, et une troisième !…

Sur les écrans, on se trouva face à une monstrueuse araignée et le gros plan causa une émotion terrible. Le *Pooley* s'était ouvert, et par cette déchirure un quatrième monstre se hissait sur la surface végétale. On

manquait de point de comparaison pour estimer la taille des araignées, mais certains affirmèrent qu'elles étaient aussi grosses qu'un éléphant.

Cette impression fut confirmée lorsque la première araignée passa au-dessus de la maison du vieux Col. La masse énorme et noire se balançait d'une manière horrible au sommet de huit pattes épaisses et poilues, paraissait progresser rapidement vers le nord-ouest.

L'hélicoptère prit de la hauteur. Dik Slatt répétait que c'était inimaginable, qu'il n'en croyait pas ses yeux, laissait la plupart du temps les images parler à sa place.

De fait, le spectacle ne supportait aucun commentaire.

Une file de six araignées remontait vers Dallas, tandis que de la déchirure de *Pooley* surgissaient d'autres monstres qui prenaient sagement la même direction.

L'hélicoptère tourna pendant vingt minutes au-dessus de cette vision de cauchemar, puis, comme la nuit tombait et que tout se fondait dans la pénombre, l'appareil regagna le Love Field Mun Airport de Dallas.

La ville était silencieuse. Les Américains se trouvaient devant leur poste de télévision et attendaient. On en oublia le repas du soir, les cinémas et les théâtres n'ouvrirent point leurs portes et les automobiles restèrent en stationnement.

Les États-Unis se trouvaient partiellement paralysés, et c'était la première victoire de M^me^ Atomos !

Nul, avant elle, n'avait réussi ce tour de force…

---oOo---

Beffort, Soblen et Akamatsu assistèrent à cet ahurissant défilé dans le bureau du F.B.I. de Dallas. C'était une vision d'un autre monde, et chacun devait faire effort pour admettre que cela se déroulait à quelque distance de la ville, et que ça n'était pas la séquence maîtresse d'un film d'anticipation.

Le D^r^ Soblen retrouva l'usage de la parole avant ses compagnons et dit :

— Ces araignées sont évidemment téléguidées ! M^me^ Atomos a réussi à créer des créatures biologiquement monstrueuses, mais n'a pu de toute évidence développer leur intelligence au point de les faire agir comme une troupe organisée !

Smith Beffort regarda le savant.

— Une question me turlupine, docteur. Pourquoi M^me^ Atomos a-t-elle choisi le terrain du vieux Col ?

Akamatsu posa sa main sur l'épaule de son ami.

— Vous avez remarqué comme moi que le *Pooley* s'est ouvert spontanément. Cette ouverture est située au centre du champ de Col, précisément là où le champignon est sorti de terre le jeudi 12 mai… Smith, pendant les trois mois écoulés, je ne pense pas que vous soyez resté inactif en ce qui concerne M^me^ Atomos ?

— Évidemment ! Les recherches n'ont pas cessé. Chaque citoyen américain a d'ailleurs participé inconsciemment à cette chasse. Tout le monde connaît maintenant le visage de M^me^ Atomos symbolisé par un champignon atomique !

— Dans ce cas, reprit le « spécial » japonais, comment imaginez-vous qu'elle ait échappé aux recherches ?

— Si je le savais, il y a longtemps qu'elle serait sous les verrous ! À quoi songez-vous, Yosho ?

Akamatsu alluma une cigarette, offrit son paquet à la ronde.

— Je crois, dit-il fermement, que M^me^ Atomos a vécu sous terre ! Je crois qu'après nous avoir glissé entre les mains cette diabolique femme s'est réfugiée dans un abri prévu à cet effet ! Un abri souterrain, situé loin du lieu de ses exploits…

Beffort laissa échapper un sifflement, et lâcha :

— Sous le champ de Col Pooley, par exemple ?

— Oui. Col ne cultivait pas cette terre et aucun troupeau n'y paissait. Col ne s'aventurait jamais hors du sentier reliant son magasin à sa réserve. L'approvisionnement de cette réserve s'effectuait par le chemin de terre bordant l'extrémité du terrain. Ainsi, les voitures de livraison ne pénétraient pas dans le champ. En outre, le vieux Col n'a pas d'enfant…

— Pas d'enfant, coupa Beffort, capable de découvrir en jouant les prises d'aération alimentant l'abri en air frais ! Je commence à croire que vous avez mis dans le mille, Yosho !

Le D^r^ Soblen opina derechef.

— C'est la seule manière d'expliquer l'apparition de ces araignées géantes, dit-il. Elles viennent directement du laboratoire souterrain de M^me^ Atomos après avoir subi une fabuleuse transformation !… Reste à savoir quel est le but que poursuit M^me^ Atomos en lâchant des araignées à la surface du *Pooley* ?

Il y eut un silence, et Maxwell, chef du bureau de Dallas, en profita pour dire :

— Si un laboratoire se dissimule réellement à cet endroit, pourquoi ne pas le bombarder ?

Smith Beffort pivota lentement vers lui.

— J'avais pensé à ce moyen, Maxwell, dit-il. En février, l'artillerie a détruit le refuge d'Oakland, mais il n'était pas protégé par la carapace d'un *Pooley* et M^me^ Atomos l'avait abandonné peu de temps auparavant. Aujourd'hui, si nous lançons un seul obus, je vous parie qu'il explosera avant de toucher terre !

Le D^r^ Soblen essuya ses lunettes.

— Il ne faut pas oublier en effet, dit-il, que M^me^ Atomos dispose d'un arsenal peu commun ! Cela va de l'arme thermique au rayon paralysant, sans parler du rayon électromagnétique, du brouillard figeant, et surtout, surtout, de la domestication des atomes ! Si cette femme voulait détruire d'un seul coup toute vie à la surface du globe, elle le pourrait, j'en suis persuadé. Seulement, et en ce qui concerne les États-Unis, M^me^ Atomos est, en quelque sorte, tempérée par sa haine ! Avant de tuer les Américains, elle veut les affamer, les soumettre, les rendre fous de peur ! C'est pourquoi, messieurs, nous sommes encore de ce monde…

Maxwell considérait Alan Soblen d'un œil rond.

— Vous oubliez, cracha-t-il, que nous représentons la plus formidable puissance atomique de cette planète ! Pourquoi ne pas réduire en cendres le repaire de M^me^ Atomos ?

Smith Beffort ricana :

— Et voilà l'explication de l'implantation de notre ennemie dans ce secteur, dit-il mornement. Lâchez une bombe atomique sur le terrain, Maxwell, et vous soufflez en même temps Dallas et ses environs !

Maxwell serra les poings.

— Il y a sûrement quelque chose à faire ! rugit-il. Il me semble que vous vous résignez bien facilement !

Piqué au vif, Smith Beffort riposta sévèrement :

— Vous étiez présent lorsque Kennedy fut assassiné dans votre bonne ville, Maxwell ! Lorsque la balle eut jailli du canon de l'arme du tueur, il ne restait que deux interventions possibles : déplacer très vite le président ou stopper la balle ! Dans le cas présent, nous ne pouvons déplacer les États-Unis et il faut absolument arrêter le projectile ! Or ce projectile est représenté par M^me^ Atomos… C'est donc elle, et elle seule qu'il faut

neutraliser. Ceci dans un délai très court, avant que le *Pooley* ne recouvre complètement le territoire…

— Il est incapable de franchir les rivières !

— Sauf si on lui fabrique un pont ! Dites-moi, Maxwell : quel est le principal objectif d'une araignée ?

— Tisser sa toile, bien entendu !

— Je ne vous le fais pas dire… Une troupe d'araignées, ça peut en tisser des toiles au-dessus des rivières !

---oOo---

Personne n'avait songé qu'il serait nécessaire de surveiller le *Pooley* pendant la nuit, et l'on perdit une heure pour acheminer les batteries de projecteurs sur Dallas.

Indubitablement, le terrain du vieux Col était devenu le centre vital des U.S.A. C'était comme un cœur qui pouvait d'une minute à l'autre s'arrêter de battre, ou comme une formidable charge d'explosif qui pouvait anéantir, en sautant, les forces vives de tout un pays.

On ignorait où se trouvaient les araignées géantes, mais des mitrailleuses lourdes furent disposées sur tout le pourtour du périmètre recouvert par le *Pooley*.

À peu près dans le même temps, les projecteurs tracèrent des sillons blafards dans la nuit sombre, fouillèrent les ténèbres à la recherche des monstres créés par la démoniaque Japonaise.

La foule avait reculé. Les incrédules de l'après-midi qui blaguaient en suçant des glaces, étaient maintenant statufiés sur le capot de leurs voitures. L'armée venait de faire place nette, et les soldats gardaient le doigt sur la détente.

Des voitures de police refoulaient les récalcitrants, et s'efforçaient de faire respecter un large *no man's land* autour de la zone désormais stratégique.

À vingt heures, la batterie de projecteurs de l'angle nord-ouest se fixa sur trois araignées gigantesques avançant de front vers la rivière East Fork. La surprise fut totale, car on attendait l'apparition des monstres sur la rivière artificielle nord protégeant Dallas.

Il y eut un instant de panique effroyable, puis, un ordre claqua et une mitrailleuse se mit à crépiter. L'on vit les balles traçantes frapper l'araignée

de tête, et ricocher sur ce qui semblait être une épaisse carapace, pour enfin se perdre dans la nuit.

D'autres armes automatiques entrèrent en action, mais les énormes bêtes continuèrent leur progression sans paraître être incommodées par le feu d'enfer qui s'abattait sur elles.

Elles atteignirent très vite l'East Fork, prirent appui sur l'autre rive et s'immobilisèrent. Leur corps massif se balançait doucement au-dessus de la rivière à une hauteur avoisinant les trois étages, et leurs huit pattes avaient l'épaisseur de troncs d'arbre.

Brusquement, un son extraordinairement aigu domina le crépitement des mitrailleuses, sans que l'on puisse situer sa source, et les trois créatures dantesques s'écrasèrent dans la rivière.

Il se produisit un silence d'une prodigieuse intensité dramatique, et la troupe osa s'avancer dans le *no mans land*. On pensait que les araignées avaient succombé au feu des armes, mais le doute envahit les soldats lorsqu'ils distinguèrent mieux la carapace qui les protégeait. Sous la lueur blême des projecteurs, cela ressemblait à des plaques d'acier articulées, et bien qu'aucun boulon ou tout autre système d'attache ne fût visible, beaucoup eurent le sentiment de se trouver face à des robots blindés que rien ne pouvait abattre. La première Jeep arrivait à proximité de la rivière lorsque le *Pooley*, lentement mais inexorablement, reprit sa progression sur le pont que formaient les incroyables araignées de M^{me} Atomos.

Dans la même seconde, d'autres monstres surgirent de la nuit, et un sergent en dénombra une dizaine qui avançaient à l'allure d'un cheval au galop.

Horrifiée, la troupe reflua tandis que les mitrailleuses de 12,7 tiraient au-dessus de la tête des soldats sans plus de succès qu'auparavant.

Puis, le *Pooley* coula telle une langue de lave sur l'autre rive, s'étala instantanément comme une flaque d'huile, recouvrit les fossés, la route, les arbres.

Des camions, l'on tiraillait toujours avec une espèce de frénésie désespérée sur les araignées qui, à présent, franchissaient à leur tour l'East Fork. Une batterie de projecteurs et le camion, qui la portait, se trouvèrent sur le chemin d'un monstre, furent renversés par une puissante patte, piétinés par d'autres et les hommes, terrorisés, s'enfuirent en abandonnant leurs armes.

En un clin d’œil, le petit convoi fut pulvérisé. Les phares et les projecteurs s’éteignirent, plongeant ainsi le secteur dans les ténèbres, et on n’entendit plus que les appels des blessés et le son aigu d’un klaxon bloqué…

CHAPITRE IV

Le D[r] Alan Soblen n'était pas ce qu'il est convenu d'appeler un homme d'action. Il était petit, malingre, avait des cheveux gris et portait des lunettes à monture métallique.

Il avait été volontaire pour travailler tout d'abord avec Sam Forbes et après avec Smith Beffort, à la suite d'une demande personnelle de J. Edgar Hoover. Alan Soblen était un pur scientifique. S'il ne manquait pas de cœur, il ne se laissait pas non plus entraîner par ses sentiments, si bien que l'on disait souvent de lui qu'il n'était qu'une machine électronique.

En fait, il était comme ces généraux qui considèrent le résultat d'une attaque sans trop s'apitoyer sur les pertes enregistrées.

Alors que Maxwell, Smith Beffort et Akamatsu essayaient de savoir s'il y avait des morts dans le convoi, lui, couvrait une page de son bloc d'une écriture quasiment illisible.

— Que faites-vous, docteur ? s'enquit Beffort avec une pointe d'agacement.

Les yeux vifs de Soblen étincelèrent derrière les verres de ses lunettes, et il dit :

— Les araignées de M[me] Atomos viennent de la Guyane. Elles appartiennent au groupe des *Theraphosa*, propre à l'Amérique du Sud et qui renferme la plus grosse araignée connue…

Smith Beffort, intéressé, s'assit aux côtés de Soblen.

— Quelle est leur taille maximum ?

— La grandeur de la main, pattes comprises. L'épaisseur de leur corps peut atteindre cinq centimètres. Elles sont généralement couleur sable. Ce sont des araignées assez rares et leurs mœurs sont inconnues.

Beffort alluma une cigarette.

— Content de savoir cela, dit-il, mais à quoi ces renseignements nous avancent-ils ?

Soblen sourit avec indulgence.

— Nous savons au moins que les monstres ne sont pas des robots. M^me^ Atomos ne peut créer la vie malgré toute sa science. Les araignées ont subi une remarquable transformation qui les rend extrêmement résistantes, mais demeurent néanmoins mortelles. Vu leur taille, il est évident que les balles de mitrailleuse n'ont pas plus de prise sur elles qu'un petit pois sur vous !

— Bien, admit Beffort, et après ? Nous savons déjà tout cela docteur…

Soblen croisa les doigts, indiqua du menton le plan représentant la zone recouverte par le *Pooley*.

— Tout d'abord, dit-il, appelons cette araignée par son nom. C'est une *Theraphosa Leblondi Latreille*. Je répète que sa taille dépasse rarement celle d'une main d'homme. Quelles que soient les dimensions de l'abri de M^me^ Atomos, il est certain qu'il ne peut contenir une troupe de monstres aussi gigantesques !

Beffort opina :

— C'est probable. Alors ?

— Alors un raisonnement logique s'impose : chaque *Theraphosa* subit sa transformation sur le seuil de l'abri souterrain ! Autrement dit, M^me^ Atomos possède actuellement un stock d'araignées que l'on pourrait facilement écraser à coups de talon !

Beffort ricana.

— À condition, dit-il, de pouvoir pénétrer dans l'abri !

— Ce qu'une troupe ne peut envisager, répondit très sérieusement le savant, peut être réalisé par un homme seul… Donnez-moi quelques cartouches de dynamite et je me charge de détruire l'installation de cette diabolique Atomos !

Akamatsu, qui avait écouté en silence, intervint avec son autorité habituelle :

— Vous rêvez, docteur ! Si M^me^ Atomos le désire, elle peut nous effacer d'un coup de rayon !

— Justement, s'insurgea Soblen, elle ne le veut point ! Elle se sait infiniment supérieure et a toute la vie devant elle ! Il faut profiter de cet état de choses. Actuellement, M^me^ Atomos n'a lancé que deux cartes : le *Pooley*

et les araignées. Elle attend évidemment les résultats avant de prendre des mesures de destruction radicales. Si nous la laissons agir, les événements vont nous dépasser. Je suggère que nous intervenions très rapidement avant que la situation devienne désespérée !

Maxwell bondit.

— Je suis de votre avis, docteur ! Si vous le voulez, j'irai avec vous. Nous pouvons circuler sur le *Pooley* sans difficulté à condition de n'y point toucher !

— C'est une folie ! cria Smith Beffort. Que ferez-vous si une *Theraphosa* vous attaque ?

Soblen le dévisagea froidement.

— Il y a trois mois, Akamatsu et vous-même n'avez pas hésité une seconde avant de vous introduire dans le refuge secret d'Oakland. Pourtant vous saviez que votre vie ne valait pas cher ! Alors aujourd'hui, Smith, laissez-nous tenter à notre tour ce que vous avez si bien réussi…

Smith Beffort trancha l'air d'un violent revers de main.

— La situation n'est point la même, docteur ! Maintenant nous savons comment M^me^ Atomos construit ses abris ! Nous sommes sûrs que deux ou trois tunnels souterrains partent du refuge et vont aboutir à plusieurs *miles* de là. Il suffirait de découvrir l'entrée d'un de ces tunnels pour…

— Parfait ! coupa Soblen, cherchez un tunnel ! Pendant ce temps, Maxwell et moi irons directement à la source !

Smith Beffort regarda Akamatsu, Maxwell et Soblen, puis, à la grande surprise du Japonais, il capitula brusquement.

— Entendu, dit-il. Puisque vous y tenez, je vous laisse carte blanche.

Tandis que les quatre hommes établissaient leur plan d'attaque à l'intérieur de leur Q.G., la terreur s'établissait brutalement au sud-est de Dallas.

Le *Pooley* avançait en direction de Forney, submergeant les corps solides, contournant les corps liquides, brisant sous son poids les branches fragiles, les tiges d'herbe, les fils électriques et téléphoniques. Une ligne à haute tension céda brusquement et toute la région fut instantanément plongée dans l'obscurité. Dans ce noir presque absolu, les araignées téléguidées de M^me^ Atomos ne progressaient pourtant pas en aveugles. Elles remontaient l'East Fork, se groupaient à la hauteur de Mesquite et tissaient une large toile au-dessus de la rivière. Les observateurs constatèrent que le *Pooley* suivait le chemin tracé par les araignées, firent diriger des tanks porteurs de

canons lance-flammes sur le point critique. Trois mois auparavant, l'armée avait stoppé de cette manière les atomisés de la sinistre Japonaise, et on espérait que cette fois encore le feu viendrait à bout des monstres.

Les *Theraphosa* avançaient vite, mais pas assez pour échapper aux chars et une interception était prévue dans les minutes à venir. Cependant, lorsque le *Pooley* se trouva de nouveau sur la rive ouest, les araignées se fondirent dans les ténèbres. Le choc attendu ne se produisit donc pas et l'on comprit que l'unique rôle des *Theraphosa* consistait à intervenir lorsque le *Pooley* se trouvait stoppé par un cours d'eau.

À vingt-trois heures, *Pooley*, dont l'allure devenait de plus en plus rapide, coupait Forney de Mesquite, submergeait Sunnyvale ainsi que la route interchange n° 80, menaçait la route 67 et la petite cité de Rose Hill.

Des centaines de maisons étaient englouties sous la terrible matière rouge sang, et des milliers de sans-abri s'enfuyaient vers Dallas, mystérieusement épargné.

Les États-Unis et le monde entier suivaient avec angoisse la progression de l'épouvantable fléau, et Dik Slatt déclara devant les caméras de télévision que la situation allait devenir absolument critique. On ne comptait plus de victimes, mais tout le monde reculait devant le *Pooley*. Des usines, des voies ferrées, des routes, des habitations, des centaines de têtes de bétail et des régions de culture allaient être absorbées par *Pooley*. Déjà on ne pouvait reloger les sinistrés, déjà les stocks alimentaires étaient entamés !

Que ferait-on si aucune parade n'était découverte contre cette invasion imprévisible ? Bientôt, le *Pooley* passerait les cours d'eau en utilisant les ponts. Fallait-il faire sauter ces ponts ?

Maintenant, il n'était plus question de creuser des tranchées et de les inonder pour créer des rivières artificielles. *Pooley* pouvait partir dans n'importe quelle direction, surgir dans les rues de Dallas, obliger plus d'un million d'humains à reculer !

C'était démentiel, incroyable, mais réel…

---oOo---

À vingt-trois heures trente, le haut commandement décida de passer à l'offensive malgré les efforts de Smith Beffort qui préconisait une recherche systématique et immédiate des entrées de tunnel.

Akamatsu s'interposa, rappela la catastrophe d'Oakland, mais pour une fois l'armée et la police formaient bloc. Tout avait été trop vite et l'autorité absolue du F.B.I. en ce genre d'affaire n'était pas acceptée par tous. Puis, avant de reconnaître sa faiblesse, un homme a besoin de se battre…

Une vingtaine de blindés grimpèrent donc sur le *Pooley* en utilisant le dernier tronçon de la 175 comme voie d'approche. Les chars se déplaçaient dans un grondement de tonnerre, et lorsque leurs chenilles mordirent le bord du *Pooley*, beaucoup eurent l'impression que l'étrange matière ne pourrait qu'éclater.

Les chars avaient laissé leurs traces sur le goudron, sur le béton, sur les plaques métalliques, mais les chenilles n'entamèrent pas le *Pooley*.

De l'autre rive de la rivière artificielle, on demeurait en liaison radio avec les tanks et, sur le Love Field Mun Airport de Dallas, une escadrille de bombardiers chargés de bombes au napalm se tenait prête à décoller. Les blindés filaient droit sur le terrain du vieux Col sans rencontrer d'opposition. Les *Theraphosa* avaient disparu, craignant sans doute les jets mortels des canons lance-flammes, et le tank de tête n'était plus qu'à deux *miles* de son but lorsque M^{me} Atomos contre-attaqua.

Tout d'abord, le *Pooley* se boursoufla comme une crêpe trop cuite, mais chacune de ses cloques mesurait trois mètres et était beaucoup plus résistante que l'acier.

Devant eux, les chars trouvèrent un barrage infranchissable, firent marche arrière pour contourner l'obstacle, et s'aperçurent qu'ils étaient littéralement encerclés. Cela formait à présent une haute grille aux innombrables barreaux, et il semblait bien que chaque barreau continuât de pousser.

Trois blindés se ruèrent à l'assaut. À l'entraînement, ils enfonçaient des murs de deux mètres d'épaisseur, faisaient plier comme un fétu de paille des barrages antichars formés de tronçons de rail, écrasaient sous leur formidable masse tout ce qui se trouvait en travers de leur route.

Ils se ruèrent donc à pleine vitesse, heurtèrent de concert ce bizarre obstacle et le bruit provoqué par la collision s'entendit à plusieurs *miles*.

Les tiges du *Pooley* n'avaient même pas frémi sous le choc et chaque blindé paraissait être tombé d'un dixième étage. Une explosion sourde retentit. Un tank prit feu doucement, s'environna de fumée noire, sauta d'un coup avec une violence inouïe, dans un vacarme assourdissant.

Ses réserves d'essence brûlaient et ses munitions explosaient en chaîne. Des éclats rougeoyants zébraient la nuit, stridulaient et ronflaient comme des dizaines de toupies hollandaises.

Dans la fumée et le bruit, les autres chars attaquèrent l'épaisse forêt, qui les environnait, au lance-flammes et au canon. Pendant dix minutes, ce fut un feu d'enfer, puis, on ordonna le cessez-le-feu afin de juger des résultats.

Lorsque l'épais nuage de fumée se fut dissipé, les soldats constatèrent avec stupeur qu'ils étaient enfermés sous une vaste cloche, et que les obus s'étaient écrasés sur le *Pooley* sans parvenir à provoquer la moindre brèche.

La fumée stagnait contre la paroi supérieure de la cloche, mais ne paraissait disposer d'aucun orifice pour s'en échapper. Le capitaine Stokman fit stopper les moteurs et expédia un message radio au haut commandement, mais n'obtint aucune réponse.

On réitéra plusieurs fois avant d'admettre que les ondes radio ne pouvaient traverser le *Pooley*.

Trois tanks étaient détruits, dix-huit soldats tués et une centaine d'hommes, bloqués sous une cloche étanche, allaient périr par asphyxie si on ne les délivrait pas…

---oOo---

Du grand quartier général, on avait suivi l'avance de la colonne blindée à la jumelle, jusqu'au moment où une dénivellation de terrain la dissimula aux yeux des observateurs.

Ceci était prévu. La configuration du sol était connue, et le chemin tracé d'un commun accord par le général en chef Stuart et le capitaine Stokman coupait franchement cette longue cuvette.

On attendit donc sans impatience que la colonne réapparût au sommet de l'autre versant, mais les minutes passaient et aucun char ne se manifestait. Quand la première explosion éclata, qu'une lueur pourpre illumina le ciel, on pensa que les blindés affrontaient les araignées. Les coups de canon vinrent renforcer cette hypothèse, puis, les détonations se firent moins violentes, s'assourdirent, comme si la bataille avait lieu au loin et, finalement s'éteignirent.

Pendant un long moment, le silence le plus complet régna sur les lignes avancées. Pour ne point éveiller l'attention de M^{me} Atomos, il avait été convenu de ne pas utiliser la radio, sauf en cas de situation grave, et il fallut

que cet obsédant silence persistât pour que le général Stuart donnât l'ordre de contacter la colonne.

Comme nulle réponse n'était enregistrée, un avion de reconnaissance décolla de Dallas et survola le point précis où devaient stationner les blindés.

Par radio, le pilote fit savoir que la surface du *Pooley* était nue comme le dos de la main, et qu'il n'apercevait ni feu de position ni véhicule stoppé ou en mouvement.

L'avion volait en rase-mottes et son phare n'éclairait que la matière rouge sur des *miles* et des *miles*. Cette sanglante uniformité empêchait le pilote de se repérer avec précision, de remarquer qu'une dépression de terrain avait été mystérieusement comblée. Il ne vit rien de ce phénomène, pas plus qu'il n'aperçut les deux minuscules silhouettes qui tentaient d'échapper au vaste rond lumineux du phare.

Lorsque l'avion eut disparu, que la nuit se fut à nouveau reformée, Soblen et Maxwell redressèrent la tête.

— Je commence à croire, murmura Maxwell, que nous avons eu tort de partir sans aviser personne.

Le petit docteur haussa les épaules.

— Les choses traînaient en longueur… D'ailleurs, je crois que tout ce bruit monopolise l'attention de M^me^ Atomos. Vous avez vos gants au moins, Maxwell ?

— Oui, ainsi que la dynamite. Nous repartons ?

— Non. J'ai dans l'idée que cet imbécile de général Stuart va envoyer les bombardiers. Il vaut mieux que nous patientions encore un peu… Au fait, savez-vous ce que sont devenus les blindés ?

Maxwell s'assit, tira à lui la sacoche contenant la dynamite.

— Je n'en sais pas plus que vous, chuchota-t-il. Ils doivent attendre des ordres avant de repartir… Mais je me demande sur quoi ils ont tiré ?

Soblen ne répondit pas. Il s'installa confortablement contre ce qui avait été un talus, veillant bien à ce qu'aucune partie de son visage n'entre en contact avec le *Pooley*, tira sur ses jambes de pantalon et regarda le ciel.

Venant de Dallas, un énorme bourdonnement emplissait la nuit.

Le général en chef Stuart lançait ses avions sur le repaire de M^me^ Atomos !

Soblen ferma les yeux, se raidit, bloqua les mâchoires. Il savait exactement comment cela allait se passer…

CHAPITRE V

Et cela se passa effectivement de cette façon. Comme à Oakland, les bombardiers décrivirent un arc de cercle en se rapprochant légèrement du sol, puis, trois fusées éclairantes s'épanouirent au-dessus du terrain du vieux Col.

Alors, les bombardiers qui venaient de terminer leur demi-boucle plongèrent sèchement.

Des déflagrations ébranlèrent l'atmosphère et le général en chef Stuart, ainsi que tous les assistants, virent avec horreur que les avions explosaient les uns après les autres.

Les bombardiers étaient comme désintégrés, et contrairement à ce qui s'était passé lors de la catastrophe d'Oakland, pas un seul débris n'atteignit le sol. Le napalm, pulvérisé dans l'espace, éclaira la terre d'une lueur flamboyante, puis, un silence de mort s'établit tandis que les ténèbres retombaient.

Le D^r^ Alan Soblen tapa sur l'épaule de Maxwell et se mit debout.

— Maintenant, souffla-t-il, nous allons être tranquilles pour un moment. Si vous avez à me parler, faites-le à voix basse et évitez de faire du bruit en marchant. M^me^ Atomos dispose de micros ultra-sensibles, de radars, et de tout un système de détection perfectionné. En vérité, Maxwell, nous n'avons qu'une chance sur cent d'atteindre notre but. Si M^me^ Atomos nous repère, elle nous enverra une *Theraphosa* ou nous désintégrera d'un coup de rayon… Êtes-vous toujours décidé ?

Maxwell grimaça.

— Arrêtez votre baratin, toubib, dit-il amicalement. Je vous considère comme un type intelligent. Si vous êtes ici, c'est que vous estimez avoir une

chance. Donc, allons voir ce qui se passe là-bas…

Soblen assura la bretelle de la musette contenant les cartouches de dynamite, et dit encore avant d'avancer :

— Vous êtes marié et vous avez deux enfants, n'est-ce pas ?

— N'insistez pas, toubib, j'ai une très bonne assurance sur la vie…

Soblen sourit.

— Okay, nous y allons. À partir de cette seconde, plus un mot sans nécessité absolue… Ah ! Encore une chose, Maxwell…

— Dites ?

— Si l'un de nous tombe entre les mains de M^me^ Atomos, il devra prétendre être venu seul. C'est entendu ?

Maxwell souleva ses larges épaules.

— Vous n'êtes pas très optimiste et je ne sais pas à quoi vous vous attendez, mais si la Japonaise me coince vous pouvez compter sur moi. Je lui dirai que je suis venu ramasser des champignons…

Soblen opina et se mit en route. Il avait la certitude que son compagnon ne croyait pas réellement qu'il risquait sa peau dans l'aventure. Maxwell était du type positif. Il avait un 38 sous l'aisselle, une musette emplie d'explosifs sur les reins, et rien ne le stopperait, hormis une balle entre les deux yeux… il n'était pas positivement un héros, mais manquait tout simplement d'imagination. Certains anticipent sur les événements, se voient morts avant de l'être et finissent par être totalement paralysés par la panique.

Maxwell ne songeait point à cela. Il vivait le moment présent, sentait ses muscles rouler sous sa peau et était persuadé de représenter une force difficile à neutraliser.

Dans un certain sens, Alan Soblen enviait Maxwell. Le docteur savait qu'il y avait une chance, mais qu'il n'y en avait qu'une. Elle résidait uniquement dans la folle témérité de l'entreprise. On avait utilisé des blindés, des bombardiers, des canons et des armes de toute sorte sans résultat. Comment M^me^ Atomos pourrait-elle imaginer que deux hommes oseraient s'attaquer à son formidable refuge ?

Puis, la Japonaise devait s'intéresser à la progression du *Pooley*. Soblen supposait que l'envahissante matière devait être également dirigée. M^me^ Atomos était probablement à l'affût dans son laboratoire. Ses yeux bridés suivaient certainement le *Pooley* par le truchement de caméras

judicieusement réparties. À moins que ces mêmes caméras ne fussent maniées par des complices…

Maxwell saisit brusquement le bras de Soblen, indiqua silencieusement une masse sombre se profilant devant eux. L'ombre était énorme. Plus imposante qu'aucun des bâtiments recouverts par le *Pooley*. En outre, il semblait que cette masse immobile reposait à l'air libre, et quelque chose d'indéfinissable indiquait aux deux hommes qu'ils observaient un être vivant.

La chose bougea une patte, se souleva sans bruit et se réinstalla dans sa position première.

Soblen et Maxwell s'allongèrent côte à côte en s'efforçant de retenir leur souffle. L'araignée montait la garde, et il fallait bien en conclure que d'autres *Theraphosa* veillaient sur le repaire de M^me^ Atomos.

Maxwell, qui avait une meilleure vue que le docteur, détecta une autre masse immobile beaucoup plus loin sur la droite, expliqua par signes que la distance séparant les deux monstrueuses créatures permettait une infiltration.

Soblen colla sa bouche à l'oreille de son compagnon.

— Nous pouvons passer, dit-il dans un souffle, mais méfions-nous… Je suis sûr que toutes les araignées sont reliées par un réseau de fils gluants… Avec cette obscurité, comment nous en assurer ?

Maxwell parla à son tour à l'oreille du docteur :

— Je connais bien le coin, toubib. Puisque le *Pooley* épouse parfaitement la forme du terrain, nous devrions trouver un peu plus loin un chemin creux qui doit obligatoirement passer sous la toile d'araignée…

— Et si les fils épousent aussi la forme du terrain ?

— Hum… Croyez-vous que ces monstres aient la possibilité de tisser une toile à mailles si fines que nous ne puissions la franchir ?

— Il faut voir, Maxwell… En tout cas, rappelez-vous bien que si nous frôlons un seul fil, nous sommes flambés !

Maxwell hocha la tête, et dans la pénombre Soblen vit que son visage était terriblement tendu. L'homme avait visiblement conscience que la moindre erreur pouvait être fatale, et, paradoxalement, cela rassura Soblen. Jusqu'alors, il avait vaguement craint un excès de témérité. Le fait que Maxwell fût, comme il l'était lui-même, perméable à la peur, renforçait leurs chances de rester en vie.

— J'ai compris, toubib, chuchota Maxwell. Suivez-moi…

Courbés, ils parcoururent en silence la distance qui les séparait du chemin creux, s'y laissèrent glisser.

À cet instant, les nuages se déchirèrent.

Une lune blême, ronde et apparemment aussi froide qu'une glace au citron dans son cornet, apparut. Une lueur jaunâtre éclaira la terre et les deux hommes restèrent figés.

Dans un paysage lunaire, uniformément rouge sang, les fils d'une immense toile scintillaient. Soblen n'avait jamais rien vu de comparable. Chaque fil avait la section d'un câble et devait être d'une solidité à toute épreuve. Selon toute évidence, ce barrage était destiné aux blindés et aux avions. Un chasseur volant en rase-mottes afin de mitrailler le repaire de M^me^ Atomos percuterait infailliblement le gigantesque piège…

Un rayon mortel désintégrait les bombardiers volant à haute altitude. Une toile stoppait les chasseurs, les tanks et tous les véhicules. Le *Pooley* – mais cela, Soblen l'ignorait – pouvait également engloutir une colonne circulant sur sa surface.

Comment savoir ce que la sinistre Japonaise avait prévu pour les hommes ?

---oOo---

Cependant que Soblen et Maxwell s'apprêtaient à franchir le premier barrage de M^me^ Atomos, le *Pooley* poursuivait inéluctablement son œuvre destructrice.

Si les hommes parvenaient sans difficulté à s'échapper, il n'était point question de « sauver les meubles ». *Pooley* changeait constamment de direction, et Dallas, que l'on avait cru hors de danger, était maintenant menacé.

Les réfugiés envahissaient les rues de la ville, bloquant la circulation et créant une confusion qui n'était point faite pour ramener le calme dans les esprits.

L'armée tentait d'évacuer les nouveaux arrivants sur Denton, Grande Prairie, et Fort Worth, mais se heurtait à une mauvaise volonté générale. Personne ne croyait que *Pooley* avait recouvert les maisons et les champs pour l'éternité. Tous espéraient que le gouvernement, l'armée, le F.B.I., la police ou les savants trouveraient le moyen d'arrêter et de détruire cette matière inconnue.

En vérité, seuls les savants pouvaient trouver la solution et une équipe dirigée par le professeur Nelson Manning, examinait un fragment de *Pooley*. Ce fragment provenait de la toute première intervention réalisée à l'aide d'explosifs, alors que *Pooley* grignotait lentement la 175.

Nelson Manning était l'un des meilleurs amis d'Alan Soblen, et il s'était enquis plusieurs fois de son collègue, mais en vain. Dans Dallas en ébullition, il semblait impossible de songer à joindre le petit docteur, mais Manning était tenace. Il était persuadé que Soblen pourrait lui apporter une aide efficace. Si l'on découvrait quelle était la composition du *Pooley*, il serait ensuite aisé de mettre au point un produit susceptible de le détruire.

Manning était un grand chimiste et n'ignorait cependant pas que Soblen le dépassait d'une bonne classe.

À une heure du matin, Manning apprit que son collègue était en mission top secret. Il insista auprès du sous-directeur du F.B.I., n'obtint aucune précision et demanda alors à parler à Maxwell. On lui répondit que ce dernier se trouvait également en mission.

Devant cette conspiration du silence, Nelson Manning perdit son sang-froid. Il quitta son laboratoire, se rendit avec d'énormes difficultés au siège du F.B.I. Là, Smith Beffort consentit à le recevoir.

L'ambiance était lugubre. Le général en chef Stuart était tassé dans un fauteuil, et paraissait avoir vieilli terriblement. La disparition de ses blindés, la perte de ses bombardiers, représentaient à ses yeux une irrémédiable défaite. Le soldat était désarmé, l'homme ulcéré et très conscient de la faute commise en ne suivant pas les conseils de Beffort.

Quant à celui-ci, demeuré froid et méthodique, il ne lâchait pas de l'œil la carte sur laquelle on reportait l'avance du *Pooley*. Ainsi qu'Akamatsu, il croyait dur comme fer aux fameuses sorties de tunnel, prévoyait que des renseignements à ce sujet lui parviendraient d'un instant à l'autre.

Nelson Manning se planta entre la carte et Beffort.

— Pouvez vous m'écouter un instant ? demanda-t-il d'une voix frémissante.

Beffort leva une main apaisante.

— Ne vous énervez pas, dit-il. Nous sommes tous sur les dents et cela n'avance malheureusement à rien. Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Nelson Manning, chef du laboratoire de Dallas…

— Bien, coupa le G'man, pouvez-vous faire quelque chose pour stopper *Pooley* ?

Manning se calma brusquement en comprenant que son interlocuteur estimait que *Pooley* passait avant tout.

— Je suis en train d'analyser un fragment de cette matière, dit-il. Je crois être le seul à posséder une parcelle du *Pooley*. Je sais que le Dr Alan Soblen est à Dallas. Il faut qu'il vienne jusqu'à mon laboratoire immédiatement !

Smith Beffort leva sur le professeur un regard las. Il était debout depuis quarante-huit heures, n'avait mangé que des sandwiches, et sentait qu'il ne tiendrait plus très longtemps sans prendre un peu de repos.

— Pourquoi avez-vous tellement besoin de Soblen ?

— Parce qu'il est une sommité dans ce domaine. Parce qu'il faut au plus vite connaître les éléments chimiques entrant dans la composition du *Pooley* pour parvenir à le détruire ! Sans le Dr Soblen nous allons mettre des jours avant d'atteindre notre but. Avec lui, la solution peut intervenir en quelques heures. J'espère que je me suis fait clairement comprendre ?

Beffort et Akamatsu étaient atterrés. Nelson Manning prit leur silence en mauvaise part, et éclata :

— Je me fiche de cette mission soi-disant top secret ! cracha-t-il. Trouvez-moi Alan Soblen rapidement et amenez-le dans mon laboratoire ! Si vous refusez, la vie de millions d'Américains sera un poids trop lourd pour votre conscience… Au cas où vous-même en réchapperiez, bien entendu !

Manning traversa nerveusement la pièce, sortit en claquant la porte.

Le général en chef Stuart se leva. Il savait où devaient approximativement se trouver Soblen et Maxwell, pensait soudainement que son rôle n'était pas terminé.

— Actuellement, dit-il en désignant sur la carte le refuge de Mme Atomos, ils doivent approcher de ce point. Je propose qu'un hélicoptère aille sur-le-champ les recueillir.

Beffort pivota d'un bloc.

— C'est entendu, dit-il brièvement, je pars avec vous. Yosho, vous restez en communication avec les équipes de recherches. Si un fait nouveau se produit, faites-moi prévenir par radio.

Il coiffa son feutre, rafla son manteau et suivit le général Stuart qui dévalait déjà les marches.

La rue était noire de monde. Des femmes tenant leur bébé étaient assises sur les trottoirs, des gosses perdus couraient dans la foule indifférente, des

voitures de la police et de la Croix-Rouge distribuaient des vivres et du café chaud, et sur tout cela régnait un brouhaha confus de fourmilière affolée.

Stuart et Beffort comprirent qu'il serait impossible de circuler en voiture. Ils partirent à pied, longèrent le Hines Boulevard, parvinrent dans un temps relativement bref aux portes de l'aéroport.

Stuart se fit connaître, fréta un appareil, et dix minutes après l'avertissement de Nelson Manning, l'hélicoptère décollait.

CHAPITRE VI

Au moment même où Stuart et Smith Beffort s'envolaient, le D^r^ Soblen et Maxwell se glissaient sous le filet tendu en travers de leur route.

Grâce à ce providentiel clair de lune, les deux hommes distinguèrent nettement le fil inférieur de la toile. Il pendait sensiblement dans le chemin creux, mais les quelque cinquante centimètres qui le séparaient du sol étaient largement suffisants.

Maxwell se redressa le premier, remit en place d'un coup d'épaule sa musette qui avait tendance à glisser, et attendit que son compagnon l'eût rejoint.

Maintenant, ils ne se trouvaient plus qu'à un mile de la maison du vieux Col, et le chemin qu'ils suivaient remontait graduellement pour aboutir à un rideau d'arbres encadrant une ferme.

Évidemment, tout cela était recouvert par le *Pooley*. Les arbres avaient la forme d'immenses bougies, et les habitations ressemblaient à des cubes trapus.

Malgré sa parfaite connaissance de la région, Maxwell avait le sentiment de se trouver sur une terre inconnue et inviolée. Ce en quoi il avait raison, car avant lui personne n'était allé aussi loin dans la zone condamnée.

Soblen vint aux côtés de Maxwell, se pencha à son oreille.

— Il est une heure trente, dit-il dans un souffle. Pour espérer obtenir un résultat, il faudrait que nous soyons sur place avant trois heures du matin…

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela, docteur ?

— Nous avons été plus lentement que prévu. J'ai peur que le haut commandement s'impatiente… Pour l'heure, les araignées sont clouées sur place. M^me^ Atomos les a transformées en poteaux et leur rôle consiste à

maintenir cette vaste toile. Mais si l'artillerie ou des blindés interviennent, que va-t-il se produire ?

Maxwell secoua le front.

— Nous avons passé le plus dur, toubib. Désormais, nous allons avoir des arbres, des buissons, des maisons, derrière lesquels nous pourrons nous planquer. Puis, si vous voulez mon opinion, je crois que M^me^ Atomos peut stopper n'importe quelle attaque sans utiliser les *Theraphosa*…

Il regarda en direction de Dallas, et ajouta :

— Quant à l'artillerie, si elle crache, je parierais que pas un seul obus ne franchira les limites du filet. Vous avez vu les bombardiers tout à l'heure ?

Soblen réfléchit un instant et fixa sur Maxwell un œil dilaté.

— Savez-vous que nous sommes en plein champ électromagnétique, et que sans les *Theraphosa* nous serions déjà morts ?

Le visage de Maxwell se plissa.

— Comment pouvez-vous savoir cela ? demanda-t-il toujours à voix basse.

— À vrai dire, je ne suis pas certain qu'il s'agisse d'un rayon électromagnétique, reconnut Soblen, mais quelle que soit son appellation il est évident qu'il passe au-dessus des araignées. Donc, il existe automatiquement une zone neutre dans laquelle nous évoluons. J'imagine que ce rayon est émis par un point A situé au sol, et qu'il remonte à un point B placé à environ trente mètres de hauteur…

— Un entonnoir renversé et qui n'aurait pas de bec ?

— C'est cela, Maxwell ! Et c'est justement parce qu'il part en rasant le sol que nous ne pourrons jamais approcher du repaire de M^me^ Atomos !

— Bon sang ! gronda le chef du F.B.I. de Dallas, c'est maintenant que vous pensez à ça ?

— Chut ! Inutile de vous emporter, Maxwell. Nous sommes devant un problème, trouvons sa solution.

Maxwell grimaça.

— Écoutez-moi, toubib : pendant que nous palabrons le Pooley avance et la mère Atomos doit ricaner comme une sorcière. Je ne sais pas si ma maison n'est pas sous cette saleté de matière rouge, et j'ignore absolument ce que sont devenus ma femme et les gosses. Je suis venu jusqu'ici et, rayon ou pas, j'irai balancer mes cartouches de dynamite dans le refuge de cette Japonaise de malheur !

— C'est un suicide ! Vous resterez ici avec moi. Dans l'état actuel des choses, nous n'avons aucune chance !

— N'y comptez pas, toubib. Je continue…

Soblen s'accrocha fermement à la manche du G'man.

— Ne faites pas l'imbécile ! adjura-t-il. Ce serait un sacrifice inutile.

Maxwell comprit qu'il ne pourrait s'arracher à l'étreinte nerveuse du petit docteur. Il leva une main lénifiante et dit :

— Ça va, ça va… Vous avez raison. Lâchez-moi maintenant.

Soblen obtempéra, réceptionna un direct percutant, et tomba dans les bras de Maxwell. Celui-ci l'étendit en veillant à le protéger du contact de *Pooley*, et, pour plus de sûreté, il ôta son pardessus et le glissa sous la tête de sa victime.

Ainsi, Soblen ne risquait pas de toucher la matière paralysante…

Maxwell s'empara de la musette du docteur, la plaça sur son dos et s'éloigna vivement dans le chemin creux. Il avait fait la guerre dans le Pacifique, s'était bagarré dans la jungle contre les Japonais. Il connaissait les pièges, les feintes, les traîtrises de la guérilla. Il avait un 38 et cinq chargeurs, de la dynamite et du courage. Il était sûr d'en sortir intact.

---oOo---

La maison de Maxwell se trouvait à égale distance de Balch Springs et de Dallas, entre la 175 et la 80, et ce fut exactement à cet endroit que le *Pooley* obliqua soudainement vers l'ouest.

May Maxwell avait eu trente ans au début du mois. C'était ce genre de femme de taille moyenne que l'on estime fragile au premier regard, mais qui s'avère extrêmement résistante et volontaire lorsqu'une épreuve difficile surgit. May possédait un physique assez banal. Dans une réunion mondaine elle passait inaperçue tant qu'on ne lui avait pas adressé la parole. Après, on se rendait compte qu'elle raisonnait vite, froidement, que sa conversation était plaisante, et qu'elle était une femme remarquablement équilibrée.

May puisait ce calme serein dans son foyer. Elle aimait sa maison, ses meubles, et les plantes de son jardin. Elle adorait son mari et ses deux fils. D'ailleurs, May aimait ses semblables en règle générale. La vie n'avait pas été trop dure envers elle, et personne ne lui avait jamais fait de mal.

May n'était ni méfiante ni aigrie. Elle faisait d'abord confiance aux gens, quitte à les ignorer si par la suite son jugement se révélait faux.

Ainsi, jusqu'en cette minute, May n'avait pas réellement cru à l'existence de M^me^ Atomos. Il lui paraissait invraisemblable qu'une femme puisse haïr toute une nation si longtemps et avec autant d'intensité. En outre, il y avait des choses que la jeune femme ne pouvait pas admettre. Par exemple, la mort. Bien sûr elle n'ignorait pas que chaque jour des centaines d'humains mouraient à Balch Springs, à Dallas et ailleurs, mais c'étaient des événements qui se déroulaient hors de sa propre vie, et qui ne la concernaient pas directement.

May avait encore ses parents, ses beaux-parents, beaucoup de cousins et de cousines, et, jusqu'à ce jour, aucune des personnes qu'elle aimait n'était morte.

Cela n'a l'air de rien. Ceux qui se trouvent dans le même cas que May Maxwell haussent les épaules et disent : et alors ?

Alors, et justement lorsqu'on est dans le cas de May, on oublie qu'un homme est destiné à mourir dès qu'il sort du ventre de sa mère. On oublie que la tombe est finalement l'endroit où l'on arrivera infailliblement quoi qu'il advienne, et l'on se conduit comme si la mort était une chose qui ne peut arriver qu'aux autres.

May ne faillit pas à la règle.

Le *Pooley* avançait vers sa maison. Les voisins fuyaient, les mains vides, car la « marée rouge » était à peu de distance. Sa vitesse avait très sensiblement augmenté. On ne savait à quoi attribuer cette accélération, mais elle avoisinait maintenant les dix *miles* à l'heure. Évidemment, ça n'était pas encore une invasion fulgurante. En piquant un sprint, n'importe qui pouvait facilement s'échapper, et les fils de May avaient une sacrée pointe de vitesse.

Jack et Greg (c'était le diminutif de Grégory, prénom du père) avaient respectivement huit et dix ans. Ils étaient blond-roux, comme leur père, avaient des taches de rousseur sur le nez, et jouaient au football dans l'équipe du collège.

Comme leur père, ils n'avaient pas peur de grand-chose. Quand ils avaient la trouille, ils se souvenaient que papa Maxwell était chef au F.B.I. et se trouvaient moralement obligés de faire semblant d'être courageux. À force de faire semblant, ils l'étaient devenus pour de bon. Au point que cela frisait souvent la plus folle témérité.

Donc, tandis que Maxwell senior assommait le petit docteur Soblen, le *Pooley* gagnait du terrain et était presque dans le jardin de la maison

Maxwell.

May était déjà dans la voiture des Tangley et ses deux fils s'installaient à ses côtés. M. Tangley s'apprêtait à démarrer lorsque May poussa un cri. M^me^ Tangley se retourna et demanda :

— Que se passe-t-il ?

C'était banal, mais si la grosse femme n'avait rien demandé, M. Tangley aurait enclenché sa première et rien ne serait arrivé.

— J'ai oublié ma valise ! se lamenta May.

M. Tangley hésita, puis pivota vers la jeune femme.

— C'est important ? s'enquit-il.

— Tout mon argent liquide et mes bijoux !

Jack et Greg dressèrent les oreilles. Ils savaient que l'argent ne comptait pas beaucoup, mais que les bijoux possédaient aux yeux de leur mère une grande valeur sentimentale.

Ils se consultèrent du regard, sortirent en même temps de la voiture.

— On y va, m'man ! lança Greg.

M. et M^me^ Tangley n'avaient pas d'enfant. Ils vivaient aussi un peu à l'écart de leurs voisins, et furent littéralement suffoqués que des gosses de cet âge agissent de leur propre chef dans de telles circonstances. Quant à May, habituée aux décisions de ses fils et à les voir toujours se tirer des pires pétrins, elle marqua une hésitation avant de crier :

— Non ! Cela n'a pas d'importance ! Revenez !

Jack et Greg n'entendirent pas. Ils étaient déjà dans le living, fouillaient la pièce à l'aide d'une torche électrique. En effet, il faut rappeler que l'électricité avait été coupée par la cassure d'une ligne à haute tension, et qu'au moment où les fils Maxwell risquaient inconsciemment leur vie, il était bien près de deux heures du matin.

Dehors, M. Tangley poussa un hurlement en apercevant le *Pooley* qui débordait sur la rue, grimpait sur la petite barrière de clôture, tombait tout à coup du toit de la maison Maxwell comme un tapis descend devant un décor. Cela signifiait que tout l'arrière de la maison était recouvert par la terrible matière, que Jack et Greg n'avaient, plus que quelques secondes pour s'échapper de l'horrible piège.

May comprit brutalement, voulut se ruer hors de la voiture mais la grosse M^me^ Tangley l'agrippa solidement. Tandis que May se débattait vainement, M. Tangley actionnait son avertisseur pour appeler les gosses. Ce faisant il surveillait le *Pooley* qui coulait très vite sur la chaussée, qui se rabattait sur

la façade de la maison de haut en bas, et atteignait les fenêtres du rez-de-chaussée.

— Mes enfants ! Mes enfants ! hurlait May d'une voix démente. Lâchez-moi, madame Tangley ! Lâchez-moi, je vous en supplie !

M. Tangley vit simultanément que la « marée rouge » venait d'engloutir la maison Maxwell, et qu'elle touchait presque ses roues arrière. Il passa en première, démarra sauvagement.

May Maxwell venait de perdre ses deux fils, et M^me^ Atomos venait de se faire une ennemie implacable, peut-être plus féroce qu'elle-même…

---oOo---

L'hélicoptère volait très bas en suivant une ligne imaginaire. Cette ligne représentait le chemin qu'avaient dû suivre le D^r^ Soblen et le G'man Grégory Maxwell.

Le général Stuart avait été prévenu que deux hommes avaient franchi le *no man's land* en un point précis, et partant de ce renseignement, il était facile de se représenter l'itinéraire le plus direct à l'usage de deux piétons.

L'appareil volait tous feux éteints, frôlait presque le *Pooley* qu'éclairait sinistrement le clair de lune. Le pilote n'était pas rassuré et ne tentait pas de faire croire le contraire.

— Vous comptez aller loin comme ça ? demanda-t-il.

— Aussi loin que possible, répliqua Smith Beffort, mais en prenant le minimum de risques. Notre but consiste à ramener deux hommes. Pas à nous faire descendre…

Le général Stuart laissait Beffort conduire les opérations. Il se contentait de scruter attentivement le sol et ce fut lui qui décela le premier l'étrange miroitement qu'émettaient les toiles d'araignée. Les *Theraphosa* elles-mêmes se confondaient avec les accidents de terrain, et les trois hommes crurent vraiment que M^me^ Atomos avait suspendu un filet d'interception entre des monticules préfabriqués.

— Pourquoi ce filet ? s'étonna Stuart. Un avion peut aisément le franchir…

— Vous ne connaissez pas la Japonaise, grogna Beffort. Je gage que si nous essayons de passer, notre machine sera la proie d'un rayon quelconque.

Le pilote réduisit la vitesse et se rapprocha encore du sol. Il avait vu comment les bombardiers s'étaient fait désintégrer, en conservait un

souvenir qui lui donnait la chair de poule.

Il vira à deux cents mètres du filet, se mit à le longer en conservant ses distances.

Soudain, Smith Beffort distingua une flamme minuscule qui s'élevait droit devant, crut voir une silhouette gesticulante se profiler sur la lueur falote. Il fit part de sa découverte au pilote qui mit aussitôt le cap sur la petite flamme.

Trois minutes plus tard, l'appareil se posait à dix pas du Dr Soblen. Beffort sauta sur le *Pooley* afin d'aider son ami à grimper dans la cabine, mais Soblen lui fit signe de le rejoindre.

— Venez voir cela, Beffort. C'est assez surprenant !

Smith courut jusqu'au tas de cendres, et Soblen dit avec excitation :

— Regardez. J'ai fait brûler mon calepin afin d'attirer votre attention, et cette brève flambée a fait fondre le *Pooley* !

Beffort gratta une allumette, se pencha.

— Mieux, dit-il. On dirait que le *Pooley* s'est rétracté pour échapper à la chaleur ! Bon sang ! Votre calepin était pourtant bien en papier, docteur ?

— Évidemment… Surprenant, n'est-ce pas ?

Beffort se redressa, regarda alentour.

— Surprenant, admit-il. Où est Maxwell ?

Soblen montra son menton qu'un hématome noircissait.

— Il m'a flanqué un coup à assommer un bœuf et s'est dirigé sur le refuge en emportant ma dynamite. Maintenant, il se trouve loin derrière ce filet. À mon avis, il n'a pas une chance sur mille de s'en tirer…

— Nous ne pouvons pas le rejoindre ou attendre qu'il revienne ?

Soblen eut un grand geste vers le filet.

— Je vous comprends, Smith, et je déplore autant que vous le coup de tête de Maxwell, mais rester ici serait un pur suicide. Ces grosses masses sombres que vous apercevez entre chaque section du filet sont des *Theraphosa*, et ce filet est une toile d'araignée géante ! Très sincèrement, j'avoue ne pas comprendre comment vous avez pu arriver jusqu'à moi sans que Mme Atomos…

Le pilote hurla un appel, et les deux hommes se retournèrent. Ils virent que le *Pooley* s'agitait autour de l'hélicoptère, puis une tige se forma, et une autre, et encore une…

En un éclair, Smith Beffort comprit que Mme Atomos lançait la matière sanglante à l'assaut de l'appareil. Il poussa Soblen devant lui, le hissa dans

la cabine et y bondit à son tour.

Le pilote décolla instantanément, prit de la hauteur dans le sifflement déchirant des pales brassant l'air, et l'engin exécuta une fulgurante glissade, fut hors de portée en deux secondes.

Figés, les passagers observaient les tiges de *Pooley* qui formaient grille et qui se rabattaient sur l'endroit que l'hélicoptère occupait un instant auparavant…

---oOo---

Tandis que May Maxwell assistait à l'horrible disparition de ses deux fils, que son mari se rapprochait doucement du refuge de M^me^ Atomos, que Soblen était recueilli par l'hélicoptère et que le *Pooley* pénétrait dans Dallas, Yosho Akamatsu recevait l'un des agents envoyés à la recherche des entrées souterraines.

L'homme était épuisé. Il avait dû contourner la vaste zone recouverte par *Pooley*, lutter à contre-courant pour se frayer un chemin dans le flot grondant des réfugiés fuyant vers l'ouest, et, de lassitude, il ne put tout d'abord prononcer aucun mot.

Akamatsu le laissa récupérer tout en noircissant sur la carte le quartier est de Dallas que *Pooley* envahissait. Ceci fait, il revint à l'homme, lui offrit une cigarette.

— Alors ? demanda-t-il simplement.

L'agent essuya d'un revers de manche la sueur qui lui coulait dans les yeux, s'humecta les lèvres.

— Je crois, dit-il, que nous avons trouvé l'entrée de l'un des souterrains…

Akamatsu bondit, agrippa l'homme, le planta devant la carte.

— Désignez l'endroit, ordonna-t-il d'une voix qui contrastait avec sa précédente agitation.

L'agent posa son doigt sur un point représentant le centre d'un triangle formé par Seagoville, Crandall et Forney.

— C'est ici, dit-il. La ferme a été louée par un Japonais, mais personne ne l'habite. Nous avons découvert l'entrée du tunnel dans la grange. Elle était dissimulée par des planches recouvertes de paille fraîchement remuée. C'est ce dernier détail qui attira notre attention. C'était bizarre dans une ferme apparemment abandonnée… Comme vous nous l'aviez recommandé,

nous avons tout remis en place. Deux de mes collègues surveillent la grange… Ils vous attendent.

Akamatsu abandonna le gouvernail au sous-directeur et quitta le bureau en trombe. Il fonçait droit sur l'aéroport.

CHAPITRE VII

Grégory Maxwell n'avait pas parcouru beaucoup de chemin lorsque l'hélicoptère vint ramasser Soblen. Certes, le G'man ne se trouvait plus très loin du repaire de M^me^ Atomos, mais il progressait avec une telle prudence que cela tenait de la reptation.

De la hauteur qu'il occupait, Maxwell vit le minuscule feu allumé par le petit docteur, puis il entendit le vrombissement régulier de l'hélicoptère en même temps que ce dernier pénétrait dans son champ de vision.

Un instant Maxwell craignit qu'on ne se mît en tête de l'attendre, mais l'engin s'envola peu après et se fondit dans la pénombre.

Le G'man respira. Il subodorait vaguement que M^me^ Atomos aurait beaucoup de mal à déceler sa présence. Il semblait raisonnable de penser que la Japonaise était dans l'impossibilité de détecter un homme seul, que ses radars ne réagissaient qu'aux sons de moteurs, aux déplacements massifs.

Maxwell se coula le long d'une usine, émergea en bordure d'un grand espace découvert qui avait dû être un champ de culture.

Il contourna le terrain, fila telle une ombre entre deux rangées d'arbustes, s'immobilisa brusquement. Le silence était si compact qu'il en devenait oppressant. Jamais Maxwell n'en avait subi de semblable. Même dans les jungles les plus épaisses, il y avait toujours un ricanement de singe, un cri d'oiseau. Ici, rien…

Ce coin de terre noyé sous le *Pooley* préfigurait ce que seraient les États-Unis de demain si personne n'intervenait.

Maxwell avança encore, traversa un petit bois et déboucha à une centaine de mètres du magasin de Col Pooley. Les poteaux plantés tout au long de

la 175 ne portaient plus leurs fils, mais indiquaient toujours l'emplacement exact de la route.

Maxwell la prit comme point de repère, quitta l'orée du bois et piqua un sprint qui l'amena à proximité de la 175. Là, il se figea, mit un genou à terre et reprit son souffle.

Il pensait que si Soblen avait vu juste, le rayon électromagnétique devait passer à quelques pieds de sa tête. Donc, à partir de cet instant, il lui faudrait avancer à genoux jusqu'au magasin du vieux Col, puis ramper ensuite le plus loin possible.

Le plus loin possible, c'était à portée du refuge de M^me^ Atomos. Pour Maxwell, cette portée se limitait à une puissance de jet d'une vingtaine de mètres. Certes, l'homme était capable de projeter un objet plus loin mais les cartouches de dynamite étaient équipées de mèches courtes.

Il fallait par conséquent se rapprocher au maximum.

Maxwell assura ses musettes, sortit de son trou, et traversa la route à quatre pattes. Toujours dans cette position, il parvint au niveau des pompes à essence, et pénétra sur le terrain du vieux Col.

Il se plaça alors sur le ventre et se mit à ramper doucement. Tout au bout du champ, il distinguait la masse plus sombre de la réserve, la barrière de clôture, puis, à droite et à gauche, les arbres limitant la propriété.

Brusquement, un tube métallique sortit du *Pooley* à quelques pouces de son visage. Maxwell se statufia, souffle coupé et le cœur battant la charge.

Le tube ressemblait à une pipe, et le trou noir de son fourneau était braqué sur le G'man.

Maxwell baissa instinctivement la tête, sursauta lorsqu'un rire de dérision jaillit de la nuit.

— Monsieur Grégory Maxwell ! lança une voix féminine sur un ton ironique. Le chef du bureau F.B.I. de Dallas en personne ! Je ne pensais pas faire une aussi grosse prise !…

Le rire retentit de nouveau et Maxwell, saisi d'un brusque accès de rage, tenta de se relever. Il banda ses muscles mais éprouva la sensation d'être enfermé dans une gangue d'acier. Son menton reposait sur ses deux mains, y demeurait collé malgré tous ses efforts.

— Inutile, monsieur Maxwell ! jeta la voix. Vous êtes la cible de mon rayon paralysant et aucune force au monde ne pourrait vous sortir de cette fâcheuse position… Le D^r^ Soblen s'est montré plus intelligent que vous… J'ignore par quelle aberration vous avez cru pouvoir arriver jusqu'à moi

sans que j'en sois avisée, mais il vous faut reconnaître que vous avez vous-même signé votre condamnation à mort ! En février dernier, le G'man Sam Forbes a commis la même erreur. Vous savez quel fut son sort, n'est-ce pas ?

Maxwell essaya de parler, fut incapable de décoller ses mâchoires. Il comprit alors qu'il était entièrement à la merci de M^me^ Atomos et une vague de désespoir le submergea. En effet, comment avait-il pu croire qu'il viendrait à bout de cette femme démoniaque ?

— Vous allez vous poser beaucoup de questions, monsieur Maxwell, reprit la voix. Certainement autant que les atomisés d'Hiroshima et de Nagasaki que vos bombes n'assassinèrent pas sur-le-champ ! Savez-vous que des Japonais meurent encore des suites de leurs brûlures ? Savez-vous que les enfants de ces blessés ne savent pas si la mort ne les emportera pas brusquement ?…

Maxwell entendit un souffle haletant, puis M^me^ Atomos reprit après avoir recouvré son calme :

— Monsieur Maxwell, vous êtes un assassin ! Les États-Unis sont habités par un peuple d'assassins ! Votre pays est le royaume de la corruption, du gangstérisme, du vice, du racisme et du crime ! Vos femmes vous font faire la vaisselle et s'enivrent dans les bars ! Vous tuez des hommes comme Lincoln et Kennedy, alors qu'aucun étranger n'aurait touché un seul cheveu de leur tête ![(4)] Monsieur Maxwell, vous allez mourir lentement, et vous pourrez vous voir mourir ! Vos muscles sont déjà morts. Bientôt, vos nerfs le seront, puis votre sang se coagulera dans vos veines. Votre cœur cessera de battre, mais pendant quelques secondes, votre cerveau fonctionnera encore. Ces quelques secondes seront horribles, Maxwell, horribles !… Et je vous souhaite bien du plaisir !

Le rire dément déchira à nouveau les tympans du G'man, et la voix haineuse de la sinistre Japonaise lança en guise d'adieu :

— Avec les compliments de M^me^ Atomos, Maxwell !

Et ce fut le silence. Un interminable et profond silence qui allait devenir pour l'homme cloué au sol un silence éternel.

Déjà, le G'man sentait que ses extrémités devenaient insensibles. Il avait la sensation que son menton reposait sur un bloc de glace, ne sentait plus le poids des musettes sur son dos, ni le contact de la crosse du 38 sous son aisselle. Son agonie fut telle que l'avait décrite M^me^ Atomos.

L'homme souffrit horriblement et son corps était froid lorsque son âme le quitta.

Cependant, la Providence lui avait fait la grâce de le laisser jusqu'au bout dans l'ignorance de la mort de ses fils, et ce fut pour eux et May que Grégory Maxwell eut une dernière pensée.

Quant à May, la petite bourgeoise tranquille de Balch Springs, elle avait perdu en moins d'une heure toute sa raison de vivre.

---oOo---

Yosho Akamatsu courut vers l'hélicoptère qui se posait, et mit rapidement Beffort au courant de la découverte d'une entrée de tunnel. Malgré sa fatigue, l'agent fédéral décida que la chose méritait une vérification immédiate. Il demanda au général Stuart d'accompagner le D^{r} Soblen jusqu'au laboratoire et remonta dans l'appareil avec l'homme de la *Tokkoka*.

Vu du ciel, Dallas ressemblait à une ville en folie. Une foule dense roulait entre les rues, fuyant le *Pooley* qui marquait cependant un net ralentissement. En effet, des centaines de lances à incendie crachaient l'eau sur la plante maudite, et de véritables ruisseaux empêchaient les racines de s'agripper au sol.

On défendait la ville pied à pied mais, bien que freinée, la « marée rouge » n'en continuait pas moins d'avancer. Puis, si son développement était stoppé sur Dallas, il se poursuivait librement vers le nord. Rose Hill et Rowlett étaient submergés et Garland menacé. Partout, les habitants fuyaient. Les routes disparaissaient sous un flot de véhicules, et, en certains points, des embouteillages monstres bloquaient la circulation.

Les réserves d'eau baissaient à une allure prodigieuse, et il était évident qu'on ne pourrait défendre la ville indéfiniment.

L'hélicoptère survola toute l'étendue recouverte, laissa Forney – que Pooley avait frôlé mais pas investi – à sa gauche, et se posa tout près de la ferme indiquée.

Smith Beffort recommanda au pilote de ne point sortir de son appareil, et s'éloigna en compagnie d'Akamatsu.

Les deux agents fédéraux vinrent à leur rencontre. Ils déclarèrent que personne n'était entré ou sorti de la grange, et qu'aucune voiture ne s'était approchée de la ferme.

— Vous êtes sur place depuis longtemps ? s'enquit Beffort.

— Environ depuis cent vingt minutes, le plus difficile était de vous avertir. Avez-vous l'intention de pénétrer dans ce tunnel ?

— Naturellement !

L'homme eut un coup de menton vers la grange.

— Dans ce cas, dit-il, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais assez vous accompagner. Mes parents ont été atomisés en février à New York…

Smith Beffort redressa le menton.

— Comment vous nommez-vous ? L'homme eut un rictus.

— Eddy Witturst, dit-il. Mon père était motard. C'est lui qui fut désintégré sur la fédérale 22… Vous vous souvenez ?

Beffort se souvenait. Il avait lui-même échappé de peu au rayon mortel de l'arme thermique maniée par Lidija Watanabe.

— Quant à ma mère, reprit Witturst, elle était dans la rue lorsque les « morts » de M^me^ Atomos se dirigèrent sur Plum Island… Inutile de vous dire que si je pouvais coincer cette Japonaise de malheur…

Il ne termina pas sa phrase, mais ses larges mains étreignirent le vide. C'était suffisamment explicite.

— Okay, articula Beffort, vous venez avec nous.

Il pivota vers le deuxième agent.

— Je suppose que vous devez également avoir envie de faire une virée dans le souterrain, mais vous êtes sacrifié, mon vieux. Il faut que quelqu'un puisse avertir le Singe si l'affaire tournait au vinaigre.

— D'accord, dit l'homme. Quelles sont les consignes ?

— Tout d'abord, empêchez quiconque de pénétrer dans la grange. Ensuite, vous attendez notre retour. Si aucun de nous n'apparaît d'ici deux heures, vous grimpez dans cet hélico et rejoignez l'aéroport de Dallas. Là-bas, débrouillez-vous pour contacter le Singe…

— Le téléphone est coupé, objecta l'homme.

Beffort eut un geste d'impatience.

— Écoutez, dit-il, comprenons-nous bien : si nous disparaissons, vous devenez le personnage le plus important du territoire ! Nous K.O., M^me^ Atomos, se sachant en danger, n'aura rien de plus pressé que de prendre la fuite. Donc, il vous faudra faire très vite. Utilisez un poste émetteur, réquisitionnez un chasseur à réaction, mais le Singe doit être au courant de la situation dans l'heure qui suivra. C'est pigé ?

— C'est pigé.

Beffort s'assura que Witturst possédait une lampe électrique, et se dirigea vers l'entrée du tunnel.

---oOo---

Tandis que Smith Beffort, Witturst et Akamatsu s'enfonçaient dans les entrailles de la Terre, May Maxwell arrivait au siège du F.B.I. de Dallas.

Les Tangley, bloqués dans leur voiture, n'avaient pu échapper au courant qui les entraînait vers l'ouest, et May avait dû traverser la ville en se battant parfois furieusement.

La jeune femme était comme hébétée. Elle ne parvenait pas à chasser la vision de ses fils entrant dans la maison, ni du *Pooley* se rabattant définitivement sur les fenêtres et la porte principale.

May essayait de ne songer qu'à son mari. Elle savait qu'elle deviendrait folle si elle continuait de penser que Jack et Greg n'étaient pas encore morts, mais qu'il fallait les considérer comme tels. Ils allaient étouffer doucement, dans des souffrances épouvantables… Combien de temps faut-il avant que l'oxygène contenu dans une maison d'un étage soit complètement pollué ?

May n'en avait aucune idée. Dans un film, elle avait vu un sous-marin reposant sur un lit de sable au fond de l'océan. Peu à peu ses réserves d'oxygène s'épuisaient, et les hommes mouraient en râlant. Ils avaient la bouche grande ouverte. La sueur inondait leur corps, et leurs mains se crispaient sur leur gorge.

C'était atroce.

Puis, toujours dans la même séquence, un scaphandrier descendait vers le sous-marin et frappait sur sa coque. Alors, les survivants reprenaient espoir et…

May poussa un cri, s'immobilisa contre le mur.

Le téléphone !

L'électricité ne fonctionnait plus, mais cela ne voulait pas signifier qu'il en était de même pour le téléphone !

May se rua dans l'escalier, oublia de frapper et déboucha en trombe dans le bureau. La pièce était emplie de fumée. Des hommes entraient et sortaient continuellement. D'autres hachuraient une carte de la région, expédiaient des messages radio, et le sous-directeur Georges Cooper était pendu au téléphone.

Comme personne ne faisait attention à elle, May traversa la pièce, se planta devant Cooper. L'homme leva les yeux, sourit avec lassitude, ôta son cigare de sa bouche.

— Bonsoir, madame Maxwell, dit-il d'une voix rauque. Vous êtes aussi sinistrée ?

May se pencha sur lui.

— Monsieur Cooper, demanda-t-elle, je voudrais téléphoner chez moi…

Cooper haussa les sourcils.

— Voyons, voyons, si votre maison est sous le *Pooley*…

— Mes fils sont dans la maison, fit May d'une voix qui semblait venir de très loin.

Deux larmes coulèrent sur son visage figé. Elle ne fit aucun geste pour les essuyer et Cooper fut certain qu'elle ignorait qu'elle pleurait. Il se leva, lui offrit sa chaise, désigna le téléphone.

— Allez-y, dit-il. Certaines lignes fonctionnent, d'autres pas du tout. On ne sait pas pourquoi. Vous avez peut-être une chance, mais ça m'étonnerait…

— Où est mon mari, monsieur Cooper ?

— En mission, répondit le sous-directeur. Il est avec un type nommé Soblen. Je pense qu'il ne va pas tarder…

Il s'éloigna en direction des lavabos et May décrocha et forma son propre numéro. Elle attendit longtemps, cœur battant, et pendant ce terrible moment son regard demeura fixé sur une photographie épinglée au tableau de recherches.

C'était le portrait d'un Japonais assez jeune. La légende disait qu'il se nommait Mikonosuke Watanabe, qu'il avait trente-huit ans, et qu'il était l'un des collaborateurs de M^me^ Atomos.

Sur la ligne le silence était complet, et May raccrocha sans cesser de détailler le visage du Japonais. Elle pensait que des fenêtres de sa maison étaient restées ouvertes, que le *Pooley* avait certainement pénétré dans les chambres du haut, puis envahi très vite toute l'habitation… Jack et Greg devaient être morts depuis longtemps, et c'était mieux ainsi.

Oui, c'était beaucoup mieux.

Le téléphone sonna, et May décrocha machinalement, porta l'écouteur à son oreille. Elle regardait toujours la photographie de ce Mikonosuke Watanabe, enregistrait inconsciemment chaque trait de sa physionomie.

— Allô ! lança une voix brutale, je suis bien chez le sous-directeur Cooper ?

— Oui, fit May avec indifférence.

— Alors passez-le-moi ! Qu'est-ce que vous attendez ?

— Il est absent pour l'instant…

— Dans ce cas, dites-lui qu'une araignée de la mère Atomos a déposé dans le *no man's land* le cadavre de Grégory Maxwell… Allô ?… Allô ! Vous avez compris ?…

Le combiné se balançait au bout de son fil, et May ressemblait à une statue de marbre.

CHAPITRE VIII

May marchait le long de Lancaster Avenue. Elle savait qu'elle était à Port Worth, mais avait oublié comment elle y était venue.

Elle se souvenait seulement que ses fils et son mari étaient morts, que le sous-directeur Cooper lui avait parlé doucement en la tenant par les épaules. Il lui avait aussi donné de l'argent, beaucoup d'argent, puis il était retourné auprès du téléphone…

Maintenant, elle marchait dans Lancaster Avenue au milieu d'une foule silencieuse. Elle se trouvait à quelques *miles* de Dallas, mais n'aurait su dire ce qu'elle faisait là, ni où elle avait l'intention d'aller.

D'ailleurs, cela lui était parfaitement égal.

Une vieille femme s'accrocha à elle. Cette femme avait des cheveux blancs. Elle était seule et paraissait épuisée.

— Excusez-moi, gémit-elle, mais je n'en puis plus…

May ne répondit pas. Elle passa son bras sous celui de la femme et la soutint du mieux qu'elle put.

— Allons, cria un homme, avancez vous deux !

Elles avancèrent avec la foule, piétinèrent à un croisement pendant de longues minutes pendant qu'un autre troupeau humain passait.

May réalisa alors que des policiers dirigeaient tout cela.

Des gens descendaient vers le sud. D'autres allaient en direction de l'ouest. Lorsqu'un policier écartait les bras, on s'arrêtait. Lorsqu'il ouvrait le passage, on repartait…

— Croyez-vous, demanda la vieille dame, que nous pourrons tous monter dans les cars ?

— Je ne sais pas, dit May.

Son indifférence frappa la vieille femme. Elle la dévisagea, pensa aussitôt qu'elle devait être malade et s'efforça de moins peser à son bras.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

May la regarda.

— J'ai oublié. Je m'en moque. Mes enfants et Grégory sont morts…

Elle eut un sourire mécanique et ajouta :

— Grégory était mon mari. Il appartenait au F.B.I. C'est M^me^ Atomos qui l'a tué !

— Ma pauvre petite, fit la vieille dame, ma pauvre petite…

May sentit qu'une boule se formait dans sa gorge et s'écarta un peu de sa compagne. Si on la plaignait, elle pleurerait certainement, et elle ne le voulait pas.

Elle désirait se reprendre, savoir ce qu'elle faisait parmi ces gens tristes qui subissaient leur sort sans lutter. La nuit était sombre, mais la jeune femme distinguait des hommes et des femmes immobiles sur les trottoirs. Ceux-là les regardaient passer et ne semblaient pas désireux de partir eux-mêmes.

Alors, pourquoi aller plus loin, May lâcha le bras de la vieille dame.

— Je ne vais pas avec vous, dit-elle.

— Oh ! Vous ne prenez donc pas l'autocar ?

— Non. Excusez-moi. Au revoir…

Elle fendit la foule, quitta le cortège, monta sur le trottoir.

Un agent qu'elle n'avait pas vu s'approcha. Sa casquette était rejetée sur sa nuque, et son uniforme disparaissait sous une épaisse couche de poussière.

— Où allez-vous ? demanda-t-il sans grand intérêt. Les cars sont rassemblés dans le centre.

May lui fit face.

— Je n'ai pas l'intention de prendre le car, dit-elle fermement.

L'agent fit la grimace.

— Dans ce cas, dit-il comme s'il lisait un paragraphe d'un règlement, vous n'avez rien à faire ici. Allez où vous voulez mais ne gênez pas ceux qui s'en vont…

— Parfaitement ! cria une voix aigre, nous avons assez de mal comme cela ! Que cette poule rentre chez elle !

Des gens se mirent à crier, et May s'éloigna rapidement, tourna dans la première rue, se mit à courir. Elle atteignit une petite place déserte et

silencieuse, se laissa tomber sur une marche. L'escalier montait vers une maison aux volets clos derrière lesquels une famille devait dormir.

May posa son sac sur ses genoux, remonta le col de son manteau. Elle n'avait ni sommeil ni faim. Elle se sentait vide et abandonnée, comprenait que le monde n'était pas aussi bon qu'elle se l'était imaginé.

Tout à l'heure, l'agent lui avait été hostile.

Quelqu'un l'avait traitée de poule, et tout le monde s'était mis à gronder.

Cependant, personne ne la connaissait. Elle venait de perdre sa maison, son mari, ses enfants…

À bout de nerfs, elle se mit à pleurer dans l'ombre, se rejeta même contre le mur lorsque la voiture arriva en rasant le trottoir. Elle se sentait honteuse d'être là dans le noir, se lamentant à l'écart de tous, et ne désirait pas être vue.

Pourtant, elle releva les yeux quand le bruit du moteur s'éteignit. La voiture était stoppée à trois mètres des marches. May la voyait de face, distingua parfaitement le geste que fit le conducteur pour allumer le plafonnier. Alors, l'intérieur de la voiture s'illumina et May ressentit un choc violent.

L'homme qui penchait la tête afin de mieux déchiffrer un plan, était un Japonais. Il se nommait Mikonosuke Watanabe, était le complice de M^me^ Atomos !

May savait qu'elle ne se trompait pas. Le visage de cet homme était gravé dans son esprit d'une manière indélébile. Elle regardait son portrait tandis qu'un inconnu lui annonçait la mort de Grégory, et cette figure aux yeux bridés et aux pommettes saillantes était liée pour toujours à l'atroce souvenir.

En regardant Watanabe, May découvrit brusquement la haine qui couvait en elle. Une haine terrifiante qui remplaçait son sang, imprégnait son cerveau et lacérait son cœur.

May en fut une seconde épouvantée, puis comprit qu'elle ne vivrait plus que pour ce sentiment nouveau, dont jamais avant cette seconde elle n'avait soupçonné l'existence ni la puissance.

Elle recula encore dans l'ombre, laissa fuser l'air qui emplissait ses poumons et tenta de discipliner ses pensées, d'imaginer un plan d'action. Elle était seule, sans arme, devait automatiquement exclure la violence.

Watanabe était dangereux. Le heurter de front équivaudrait à se tirer une balle dans la tête. Mais comment intervenir ?

Un son métallique restitua à la jeune femme toute sa lucidité. Elle se pencha, vit que le Japonais était descendu de voiture et qu'il refermait doucement sa portière. Il agissait avec beaucoup de précautions, désirait de toute évidence ne pas éveiller l'attention.

Il vérifia que les feux de position de sa voiture étaient bien éteints, quitta le trottoir et traversa la rue. Il tenait une boîte rectangulaire munie d'une courroie, gardait sa main droite dans la poche de son pardessus. May vit qu'il n'hésitait pas. Il fit presque entièrement le tour de la place, disparut soudainement à la hauteur d'un immeuble en construction.

May vit la lueur discrète d'une torche escalader les étages, puis Watanabe parvint à la dernière plate-forme. Alors la lampe s'éteignit et la jeune femme ne vit plus rien.

Elle se leva, se glissa jusqu'à la voiture. La portière arrière s'ouvrit sans difficulté. May entra dans la Mercury, referma sans bruit la portière et s'allongea sur le tapis de sol, entre la banquette et les dossiers des sièges avant.

Un moment passa et Watanabe entra dans la voiture. Sans se retourner, il déposa un talkie-walkie sur la banquette arrière, lança le moteur et démarra sèchement.

Au demi-tour qu'exécuta la Mercury, May devina que le Japonais se dirigeait droit vers le sud.

---oOo---

Ils avaient descendu près de trente marches avant que le sol ne redevînt horizontal, et la lampe électrique de Witturst révélait un couloir bétonné. Il était en parfait état, mesurait environ trois mètres de diamètre, et filait en ligne droite en direction de l'ouest.

— Si ce tunnel conduit réellement au refuge de M^me^ Atomos, murmura Beffort, il doit passer sous la rivière East Fork. Je me demande comment cette diablesse a pu réaliser un tel travail sans éveiller l'attention !

Yosho Akamatsu eut un rire sans joie.

— M^me^ Atomos œuvre sans doute depuis des années sur le sol américain. Tout ce que nous découvrons maintenant est le fruit d'un lent et colossal labeur. En février, nous avons eu la certitude que notre ennemie était définitivement vaincue. Le refuge d'Oakland était détruit, les tours bétonnées découvertes. Voyez, Smith, à quel point nous avions tort !

Beffort hocha la tête.

— Cette femme dispose de moyens prodigieux, murmura-t-il. Il ne lui manque ni argent ni complicités.

Witturst fixa le rayon lumineux de sa lampe sur une curieuse et encore lointaine protubérance. Beffort la vit, saisit hâtivement le bras du G'man.

— Éteignez ! ordonna-t-il. Vite ! Ceci est une caméra automatique !

Witturst s'exécuta en un éclair.

— Bon sang ! fit-il dans l'obscurité, comment pouvez-vous le savoir ? Cela ressemblait à un hublot…

— Plus bas ! siffla Akamatsu. S'il y a des caméras, il doit également y avoir des micros…

Witturst se fit silencieux. Il découvrait soudainement que la Japonaise était un adversaire extrêmement redoutable et que sa folie n'était qu'une forme de génie. Un génie malfaisant, certes, mais dirigé d'une manière permanente. M^me^ Atomos désirait raser les États-Unis, et Witturst, qui jusqu'alors n'avait jamais cru à une telle éventualité, commençait à s'interroger. Bien sûr les Américains ne manquaient non plus ni de savants ni d'argent. Seulement, rien n'avait été prévu pour lutter efficacement contre la terrible Japonaise.

Ses menaces, ses crimes, et sa fantastique habileté avaient été oubliés dès que sa disparition avait paru certaine.

— Allumez à présent, souffla Beffort. Nous devons avoir dépassé la caméra, mais agissez avec prudence. Tout d'abord un jet bref pour vérification…

Witturst expédia un coup de rayon, éteignit aussitôt.

— Ça va, dit Akamatsu, il n'y a rien d'inquiétant.

Witturst donna la lumière et les trois hommes prirent une allure plus rapide. À distances régulières, une caméra braquait son œil rond et sans vie en travers du chemin, et le G'man appuyait spontanément sur le bouton d'interruption. Après une vingtaine de pas, il redonnait le courant, et le trio reprenait sa marche.

Au bout de dix minutes, les murs qui laissaient filtrer une légère humidité indiquèrent aux hommes qu'ils passaient sous la rivière East Fork.

— Attention ! prévint Smith Beffort, nous, approchons de notre but… Silence, et pas de lumière !

Witturst éteignit une nouvelle fois sa lampe mais la garda en main. En même temps il cueillait son automatique, faisait sauter le cran de sûreté.

— Bon Dieu ! jeta Beffort à voix basse, voulez-vous ranger votre feu…

— Mais…

— Silence !… Si M^me^ Atomos décide de nous bousiller, elle le fera !… Notre seule chance consiste à passer strictement inaperçus… Marchez sur la pointe des pieds, jeune homme, et tâchez de ne point éternuer si vous voulez revoir le soleil. Quant à votre flingue, laissez-le dans son holster… Pour l'instant, il n'est qu'une arme démodée. Une antiquité…

Smith Beffort s'interrompit, écouta un moment et ajouta en se rapprochant de Witturst :

— Surtout, ne vous énervez pas si quelque chose d'inattendu se produit. N'allumez votre « bougie » sous aucun prétexte et ne canardez pas n'importe quoi ! Okay ?

— Okay…

Akamatsu se guidait au mur, tenait de la main gauche l'épaule de Beffort qui, de son côté, gardait le contact avec Witturst.

Sans se lâcher, les trois hommes parcoururent près d'un demi-mile dans l'obscurité la plus absolue avant d'entendre un faible ronronnement de moteur.

Sans un mot, ils continuèrent, mais leur tension nerveuse montait sensiblement. Sous ses doigts, Beffort sentait que l'épaule de Witturst devenait de bois. Le jeune G'man devait être tendu comme une lame d'acier. Le plus léger incident pouvait le plonger dans une panique désastreuse, et Beffort regretta beaucoup de l'avoir accepté dans cette expédition.

Brusquement Yosho Akamatsu s'immobilisa, stoppant du même coup ses deux compagnons. Beffort sentit que l'homme de la *Tokkoka* se penchait sur lui, entendit tout contre son oreille :

— Méfiance, Smith, le couloir forme un coude…

Beffort jugea inutile d'alerter Witturst et, d'une pression de main, incita Yosho Akamatsu à poursuivre sa route.

Le Japonais comprit l'invitation, se remit en marche sans hésitation.

Dès que le coude fut franchi, les trois hommes surent que la fin de leur pénible progression était proche : un halo blafard éclairait parcimonieusement l'extrémité du couloir bétonné, ainsi qu'une amorce d'escalier qui paraissait se diviser en deux tronçons.

Précautionneusement, et Smith Beffort taillant la route, ils s'avancèrent, parvinrent au bout du couloir. La lumière n'avait aucune source visible,

semblait sourdre des murs granuleux. Face au couloir, deux objectifs de caméra braquaient leur œil mort et interdisaient toute pénétration.

Beffort et Akamatsu échangèrent un regard et le Japonais dégagea son arme. Il y adapta un silencieux, visa rapidement et appuya sur la détente. Deux faibles détonations retentirent suivies instantanément d'un fracas de verre pulvérisé.

Witturst observa ses compagnons, immobiles et muets, et avala sa salive avec difficulté. Il était collé au mur, sentait que des forces obscures et imprévisibles rôdaient autour de lui.

Cette lutte sournoise et silencieuse lui mettait les nerfs à fleur de peau. Il s'était préparé à une invasion en force du refuge de la Japonaise, se sentait désarmé et particulièrement vulnérable, bien loin de cette tranquille assurance qu'affichaient Beffort et Akamatsu.

Les objectifs dénonciateurs étaient détruits. Mais le silence était toujours aussi profond, et, bien que rien ne l'indiquât, la menace imprécise paraissait se rapprocher.

Brusquement la lumière s'éteignit et Witturst sursauta. La main de Beffort étreignit férocement son épaule.

— Du calme, garçon, souffla la voix du G'man. La panne soudaine des deux caméras inquiète M^me^ Atomos, mais elle ne sait pas encore au juste de quoi il retourne… L'extinction des feux est une simple préparation au nettoyage qui va suivre.

La fin de sa phrase fut ponctuée par un formidable déclenchement électrique. La salle fut striée d'éclairs fulgurants et bleuâtres. C'était un bombardement auquel nul être humain n'eût pu résister. L'air frémissait sous la puissance des décharges, et lorsque le silence revint, les trois hommes étaient hébétés.

Alors, un sifflement lacéra ce silence trop compact, et la voix de M^me^ Atomos jaillit d'un haut-parleur.

— Monsieur Beffort ?… Monsieur Akamatsu ?…

Il se produisit un temps mort. Beffort empoigna ses deux compagnons, les entraîna à toute allure dans le souterrain.

— Fichons le camp, dit-il à mi-voix.

Il ne savait à quel instinct il obéissait, mais devinait qu'il leur fallait s'éloigner au plus vite.

— Répondez-moi, messieurs ! clama M^me^ Atomos. Je sais que vous êtes ici…

— Plus vite ! ordonna Smith Beffort.

Les trois hommes foncèrent sur le sol bétonné, tandis que derrière eux, déjà lointaine mais parfaitement audible, la voix rauque de M^me^ Atomos reprenait :

— Monsieur Beffort, je suis bien loin de cet abri, mais ce sera malgré tout ma main qui provoquera votre mort ! Vous ne sortirez jamais de ce tunnel. Dans quelques minutes une explosion va se produire et les eaux de l'East Fork envahiront le souterrain. Vous serez évidemment noyés, mais le *Pooley* n'en subira pas les conséquences…

Beffort, Akamatsu et Witturst étaient en sueur.

— Plus vite, encouragea le Japonais. Nous devons être actuellement sous la rivière !

Dans le lointain, ils entendaient toujours la voix de M^me^ Atomos mais ne pouvaient plus comprendre le sens de ses paroles. Le fait que la sinistre Japonaise continuât de leur parler indiquait clairement qu'elle les croyait encore à proximité de la salle. Les trois hommes redoublèrent d'efforts. Il leur avait fallu beaucoup de temps pour effectuer l'aller en raison des précautions qu'ils devaient prendre, mais le retour se faisait au pas de course. C'était une fuite désespérée, une course contre la montre, contre la mort…

— Vous pouvez allumer votre lampe, haleta Beffort.

Witturst obtempéra et le rayon lumineux révéla les premières marches de l'escalier qui menait à la grange.

Ils n'en étaient plus qu'à dix mètres lorsque l'explosion fit trembler la terre. Aussitôt un grondement sourd éclata dans le tunnel tandis que les eaux de l'East Fork s'engouffraient dans la vaste brèche.

Un raz de marée d'une violence inouïe déferla dans le souterrain, mais M^me^ Atomos avait été trop bavarde…

Beffort, Akamatsu et Witturst étaient hors de portée lorsque le flot s'écrasa sur les marches. C'était la première faute de la Japonaise.

CHAPITRE IX

À Dallas, et partout où le *Pooley* gagnait du terrain, on poussa un énorme soupir de soulagement lorsque l'orage se déclara.

On était arrivé au dimanche 15 mai, et les pendules marquaient cinq heures du matin quand les premières gouttes s'écrasèrent au sol. Un instant l'on s'imagina que cela ne durerait pas, puis, tandis que le tonnerre grondait, une pluie diluvienne s'abattit sur ce coin du Texas.

Les croyants emplirent les églises afin de remercier le Seigneur, et les autres allèrent reprendre des forces dans un sommeil réparateur.

Les rapports qui parvenaient au Q.G. de Georges Cooper indiquaient que le *Pooley* était littéralement stoppé sur tous les fronts.

De fait, un tel déluge ne s'était pas abattu sur Dallas depuis des années. Toutes les rivières se mirent à rouler des eaux bouillonnantes, et la *Trinity* ainsi que *l'East Fork* débordèrent en plusieurs points.

Les observateurs qui surveillaient à la jumelle le refuge de M^me^ Atomos, notèrent que les *Theraphosa* manifestaient une agitation anormale. Les araignées demeuraient en place, mais le filet de protection s'était rompu en plusieurs endroits. On s'interrogeait sur ce fait insolite et on tenait prêts les canons lance-flammes, lorsqu'une des *Theraphosa* se dressa sur ses pattes et s'en alla vers le terrain du vieux Col.

Bientôt, d'autres araignées exécutèrent la même manœuvre, mais leur façon de se mouvoir ne possédait plus le même synchronisme. Les énormes bêtes se repliaient, abandonnaient leur toile, finirent pas être rassemblées autour de l'orifice d'où elles étaient sorties.

De loin, on vit des pattes s'agiter follement, et le général Stuart comprit que la merveilleuse mécanique qui téléguidait les monstres était déréglée.

Soudain, et grâce à cette pluie rageuse, la situation subissait un revirement inattendu. La nature venait de réussir ce que les hommes n'avaient pu réaliser : arrêter le *Pooley* et rendre aux *Theraphosa* leur liberté de manœuvre !

Stuart sentit que l'instant était venu de tenter une attaque éclair. Il téléphona à l'aéroport, ordonna qu'un bombardier décollât immédiatement.

Le commandant du camp d'aviation se hérissa derechef.

— Non ! lâcha-t-il catégoriquement. Utilisez l'artillerie si cela vous chante de canarder le *Pooley*, mais aucun de mes avions ne prendra l'air !

Stuart s'efforça d'oublier qu'il était général en chef.

— Je comprends votre répugnance, admit-il, mais vous ignorez évidemment que la pluie a modifié l'équilibre des forces. Actuellement, *Pooley* ne gagne plus un centimètre, et les *Theraphosa* sont massées au-dessus du refuge de M^me^ Atomos…

— Cela n'empêche pas le rayon de fonctionner ! coupa le commandant. L'aviation se moque du *Pooley* et des araignées. Mais il n'en va pas de même en ce qui concerne le rayon ! Vous oubliez nos récentes pertes, mon général.

Stuart conserva son calme.

— Tant que les araignées seront au-dessus du refuge, dit-il, j'ai la conviction que M^me^ Atomos ne pourra utiliser aucune de ses armes habituelles ! D'ailleurs, si vous étiez ici, commandant, vous constateriez comme nous tous que quelque chose ne va plus chez la Japonaise !

Le commandant demeura silencieux un instant, et avoua enfin la raison profonde de son refus.

— Mon général, fit-il avec réticence, mes hommes refusent de survoler le *Pooley*… Ils se souviennent du désastre de cette nuit, de celui de février à Oakland… Je ne puis humainement les envoyer à la mort !

Il y eut encore un silence, puis le commandant ajouta :

— Néanmoins, et en raison de cette situation exceptionnelle, j'accepte de piloter moi-même… Bombes au napalm ?

Stuart respira.

— Oui, dit-il, mais faites très vite…

— Il est cinq heures dix, et mon taxi est prêt. Vous pouvez compter sur mon intervention dans six à sept minutes…

Le commandant raccrocha et Stuart resta stupidement à l'écoute. Il espérait qu'il ne s'était pas trompé, que l'homme auquel il venait de parler

ne périrait pas dans l'aventure.

Autour de lui, Stuart sentait la plus complète désapprobation.

Il déposa doucement le combiné sur sa fourchette, alluma tout aussi doucement un cigare. Malgré ses efforts, sa main tremblait, et une goutte de sueur glacée coula de son aisselle, roula interminablement sur sa hanche…

Stuart frissonna, quitta le G.M.C. qui lui servait de P.C., et se réfugia sous une bâche que les soldats avaient tendue entre deux camions.

Les rafales de pluie crépitaient sur les carrosseries, fouillaient la terre qui fondait en boue gluante et jaunâtre, et assombrissaient la naissante clarté du jour.

Depuis un instant, la pluie tombait à seaux et la visibilité se réduisait à quelques mètres. Stuart saisit ses jumelles et les braqua vers l'est. Maintenant, il distinguait à peine l'énorme masse mouvante que formaient les *Theraphosa*, et se demandait comment le bombardier parviendrait à cadrer son objectif.

Soudain, l'avion survola le P.C. dans l'infernal vacarme de ses réacteurs, passa comme un trait, termina sa courbe en lâchant son chapelet de bombes et fila dans le ciel comme un météore.

La terre trembla tandis que les bombes explosaient, puis une lueur fantastique illumina la pénombre tandis que le napalm grillait sur place les *Theraphosa*.

Tous virent des pattes se tordre dans la fournaise, crurent entendre le bruit déchirant des carapaces qui éclataient, et le formidable incendie perdit de son intensité, s'éteignit enfin sur un ridicule tas de cendres que la pluie se mit à délayer.

Le bombardier effectua un passage triomphant au-dessus du P.C., et regagna sa base.

Une formidable ovation salua l'exploit, et Stuart, jambes fauchées, se laissa choir sur une caisse de munitions…

---oOo---

La Mercury roulait depuis peu lorsque l'orage se déchaîna. Mikonosuke Watanabe lança son essuie-glace, et le bruit rythmé des balais se mêla au doux ronronnement du moteur. Bientôt, ces deux sons furent remplacés par le martèlement de la pluie sur la carrosserie, et May n'entendit plus que cela.

May se tenait sur le dos, parfaitement inerte, apercevait parfois des arbres à travers la glace qui se trouvait en face d'elle, mais ces fugitives visions s'évanouirent quand la pluie redoubla de violence.

Watanabe poussa un grognement et leva le pied. La route disparaissait sous l'eau, et l'essuie-glace ne suffisait plus à la tâche. Entre les coups de balai, le pare-brise se hérissait de vaguelettes ondoyantes qui déformaient la vision, faisaient trembloter le paysage.

Le Japonais ralentit encore, et May eut le sentiment que la voiture n'avançait plus qu'au pas. Elle s'étonnait de la tranquillité des routes qu'empruntait la Mercury. Depuis son départ de chez elle, chaque centimètre de terrain était occupé par la foule, et elle s'était imaginé que tout le pays devait baigner dans la même agitation.

Maintenant, elle réalisait qu'à moins de vingt *miles* de Dallas, et dans une région très fréquentée, les habitants sacrifiaient à la grasse matinée dominicale. Non loin de là, des hommes s'épuisaient sur les routes après avoir perdu tous leurs biens, et quelquefois des êtres chers, mais ceux qui n'étaient pas touchés, demeuraient indifférents.

May éprouvait la sensation que ressent le combattant redescendant du front, et cela se traduisait par un profond sentiment d'injustice.

Des cahots la tirèrent de ses réflexions, et, à travers la glace, elle revit des arbres. Ils étaient très proches de la voiture, comme si celle-ci se fut engagée dans un chemin étroit et à peine carrossable. Cette impression fut confirmée lorsque les roues motrices se mirent à patiner.

La lourde voiture amorça un dérapage insensible, heurta le talus de l'arrière et s'immobilisa. Watanabe jura et relança son moteur qui venait de caler.

Les roues sifflèrent dans la boue. La Mercury vibra, glissa encore et s'ébranla avec lenteur tandis que le moteur hurlait. Enfin, les pneus mordirent dans un sol plus solide et le véhicule bondit.

Watanabe, surpris par la violence du démarrage, manœuvra fébrilement son volant. Il appuya par mégarde sur l'avertisseur, et May faillit hurler.

Ses nerfs étaient à vif. Elle n'était pas taillée pour l'aventure dans laquelle elle venait de se lancer, savait qu'elle flancherait à l'instant critique.

Déjà elle regrettait sa décision. Là-bas sur la petite place, elle n'avait pas pris le loisir de réfléchir, mais maintenant elle voyait parfaitement qu'elle aurait dû s'emparer de la voiture afin d'avertir la police…

Watanabe se mit à chanter en japonais et, bizarrement, cela restitua à May tout son calme.

La Mercury roula un long moment sous la pluie battante sans quitter l'étroit chemin, et s'arrêta doucement le long d'un mur.

Watanabe laissa le moteur tourner, saisit le talkie-walkie d'un mouvement vif et le ramena sur le siège avant. May avait vu l'appareil frôler ses genoux, et pendant un bref mais terrible instant le menton du Japonais s'était montré par-dessus le siège. Sur le coup, elle n'avait point eu peur, mais maintenant ses mâchoires étaient soudées par la panique.

Watanabe se pencha par la portière, déploya l'antenne du petit émetteur-récepteur, et prononça quelques mots dans sa langue natale. La réponse fusa instantanément, et Watanabe replia l'antenne, reprit sa place derrière le volant.

Quelques secondes coulèrent, et May perçut un grincement de gonds rouillé. Aussitôt, la Mercury redémarra, franchit le seuil d'une grille métallique, dont May distingua la teinte vert bouteille, roula un moment sur du gravier – May en reconnut le bruit, car, l'allée, qui menait à son propre garage, en était garnie – et s'engouffra brusquement dans les ténèbres.

Watanabe coupa le contact, descendit, claqua la portière et disparut.

May attendit que ses yeux se fussent habitués à la pénombre et se dressa. Elle se trouvait dans un garage dont la porte était demeurée ouverte. Au-delà du seuil, la jeune femme voyait une allée de gravier, une pelouse très verte et bien entretenue, et le bas d'un tronc d'arbre énorme.

Face au capot de la voiture, il y avait un vasistas, une porte close, et une table sur laquelle reposaient des outils. Au bas de la table étaient alignés six nourrices d'essence, quatre roues de rechange et deux pneus usés.

Le regard de May revint dans la voiture et son cœur sauta. Le coffre à gants était ouvert et laissait voir la crosse marron d'un Colt. May n'était pas autre chose qu'une bonne maîtresse de maison, mais son mari avait appartenu au F.B.I., et elle savait ce qu'était une arme à feu.

Elle se pencha, cueillit le 45, pressa le bouton qui libérait le chargeur. Celui-ci tomba dans sa main tendue. Il contenait sept balles. May fit glisser doucement la culasse, trouva comme elle s'y attendait une huitième balle dans le canon.

Elle remit le chargeur dans son logement, plaça l'arme dans son sac et quitta la Mercury. Elle hésita un instant, puis sortit le 45 de son sac et le conserva au poing après avoir libéré le cran de sûreté.

Elle n'avait aucun plan d'action, savait seulement que si on la surprenait il lui faudrait chèrement défendre sa vie.

Sur ses semelles de crêpe, elle marcha jusqu'à la porte du fond, actionna lentement la poignée. Le battant pivota sans bruit, s'ouvrit sur une pièce au sol cimenté. Celle-ci contenait une machine à laver hors d'état, et une quadruple rangée de fils couraient à mi-hauteur. Une fenêtre aux vitres noires de crasse s'ouvrait sur la cloison de gauche, et une porte à la peinture écaillée occupait le fond de la pièce.

Entre la fenêtre et la porte, il y avait un bac empli d'une eau trouble et nauséabonde. Apparemment, personne n'avait lavé de linge en cet endroit depuis longtemps, et la poussière, qui recouvrait la machine et le sol, montrait assez que la buanderie était inutilisée.

May referma la porte derrière elle, alla à la fenêtre et gratta un coin de vitre. Elle vit alors que le garage et la buanderie étaient séparés du bâtiment principal par une pelouse truffée d'arbres. À travers les troncs, elle distingua une bâtisse de deux étages. Tous les volets en étaient fermés et la maison paraissait abandonnée.

May se pencha. Son angle de vision changea, découvrit quatre bâtiments en béton sans portes ni fenêtres visibles, mais dont les terrasses se hérissaient d'antennes.

Les blockhaus étaient situés derrière la maison. Une allée s'étalait devant eux, et sur cette allée, un homme muni d'un curieux appareil ressemblant à une canne à pêche en fibre de verre, faisait les cent pas sous la pluie battante.

Il portait un ciré noir avec capuchon, avait des bottes de caoutchouc, et lorsqu'il pivota, May vit qu'il était Japonais, ou du moins asiatique.

Mary se souvenait du « fusil » désintégrateur dont avaient parlé les journaux lors de l'affaire de février, et elle comprit immédiatement que le garde était équipé de cette arme terrible.

Par comparaison son Colt lui apparut comme un jouet dérisoire, et elle se rencogna dans l'ombre.

CHAPITRE X

La pluie tombait dur, quand Beffort, Akamatsu et Witturst refirent surface. Ils sortirent de la grange, retrouvèrent l'homme de garde très inquiet sur leur sort. Il avait vu un geyser s'élever de l'East Fork, et presque simultanément un bombardier avait lâché ses munitions sur le repaire de M^me^ Atomos.

— Bonté divine ! s'écria Beffort, notre intervention aura au moins servi à quelque chose ! Il est désormais prouvé que la Japonaise ne peut avoir les yeux partout…

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Witturst.

Ce fut Akamatsu qui répondit :

— M^me^ Atomos a dit textuellement : je suis bien loin de cet abri… Vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Witturst. J'ai d'ailleurs trouvé cela extraordinaire ! Comment peut-elle surveiller la région, diriger le *Pooley* et les araignées si elle n'est pas sur place ?

— Ce n'est pas à proprement parler un tour de force, assura Akamatsu. Les fusées que nous expédions vers la Lune sont télécommandées de la terre, et M^me^ Atomos est assez bonne technicienne pour diriger de loin les appareils qui, à leur tour, guident le *Pooley*, les *Theraphosa*, et toute une gamme de rayons paralysants, désintégrateurs, ou électromagnétiques ! Seulement, notre présence dans le tunnel a totalement accaparé son attention ! Nous représentions un danger qu'il fallait écarter à tout prix. La Japonaise nous a pris entièrement en charge. Elle nous hait profondément, car à Tarrytown, Beffort et moi-même avons été bien près de l'arrêter…

Il se tourna vers l'autre G'man et demanda :

— Savez-vous si le bombardement s'est révélé efficace ?

— À travers cette tornade, répondit l'homme, j'ai seulement distingué les lueurs de l'incendie, mais j'ignore quel était le combustible…

Akamatsu releva le col de son vêtement, enfonça son chapeau, et dit à l'intention de Beffort :

— Je crois, Smith, qu'il ne nous reste plus qu'à regagner Dallas. Ce souterrain est détruit, mais je crois que cela n'affectera pas M^me^ Atomos outre mesure…

— C'est évident, grogna Beffort. Le tunnel n'a été utilisé qu'au moment de la construction du refuge. Grâce à lui, M^me^ Atomos est arrivée sous le champ du vieux Col, où elle a installé son laboratoire automatique, à l'insu de tous. En fait, le spectacle avait lieu dans cette ferme ! C'est là qu'aboutissaient les déblais. C'est là qu'on fabriquait le béton, que les ouvriers vivaient et qu'il y avait un incessant trafic de camions ! La ferme est à l'écart, c'est entendu, mais comment est-il possible qu'aucun voisin n'ait rien remarqué ? Cela me renverse !

Akamatsu regarda sa montre et bâilla.

— Ne croyez-vous pas, proposa-t-il, qu'il faudrait prendre un peu de repos ?

Beffort grimaça.

— Vous avez raison, Yosho… Rentrons à Dallas.

— Et nous ? demanda Witturst.

— Grimpez dans votre bagnole et allez également vous coucher. Rendez-vous à dix heures chez Cooper…

Witturst amorça un demi-tour, hésita, et dit :

— J'aimerais bien continuer avec vous, monsieur Beffort…

— Ça va, râla Smith, laissez tomber le monsieur ! Vous continuerez avec nous de toute façon ! Alors, allez roupiller avec votre copain et soyez au rendez-vous. Si la mère Atomos n'est pas là, il va falloir la trouver !… Et croyez-moi, les gars, ça va pas être du gâteau !… Allez, salut !

---oOo---

May Maxwell fut la seule qui s'occupât activement de l'affaire pendant les deux ou trois heures qui suivirent.

La pluie tombait toujours avec autant de violence, et à Dallas on récupérait. Le *Pooley* demeurait absolument inerte, les araignées avaient été

carbonisées, et aucun signe n'indiquait que M^me^ Atomos se préparât à une nouvelle offensive.

Dans les éléments déchaînés, il semblait que rien ne pût être tenté. Le mauvais temps figeait les hommes, gonflait les rivières, inondait les champs, rendait les routes dangereuses, sinon impraticables.

Plus d'une guerre avait été stoppée par la nature, et cette bataille n'échappait pas à la règle.

Tous attendaient, sauf May Maxwell.

Il est vrai que la jeune femme se trouvait au cœur du camp ennemi, que sa présence n'avait point été décelée, et qu'elle savait que son action pouvait être déterminante.

La certitude de son importance l'avait d'ailleurs presque paralysée. Elle essayait d'imaginer ce qu'aurait fait son mari à sa place, n'aboutissait qu'à des solutions qui dépassaient de loin ses possibilités.

Grégory aurait probablement assommé le garde, fait sauter les bâtiments de béton, et détruit la maison… À moins qu'il ne se soit enfui sans éveiller l'attention afin d'aller chercher des renforts…

May passa sa main moite sur son visage tiré. Elle se savait fatiguée, mais comprenait qu'elle ne pouvait s'abandonner au sommeil sans risquer de perdre la vie. Elle était en sécurité dans la buanderie, mais pour combien de temps ?

Il suffisait que quelqu'un poussât la porte du garage sous un prétexte quelconque pour que tout soit perdu. Finalement, ce petit bâtiment était plus un piège qu'un refuge.

D'autre part, en demeurant passive, elle faisait le jeu de M^me^ Atomos…

May retourna dans le garage, s'empara des clés de la Mercury, ôtant ainsi à ses ennemis un moyen de fuite. Elle jeta un coup d'œil sur le parc désert, vit à travers les arbres le haut mur de clôture et la grille fermée. Elle pensait que cette grille devait s'ouvrir automatiquement au moyen d'un système situé dans la maison principale.

May sortit du garage, s'assura que le garde ne pouvait l'apercevoir et traversa la pelouse en courant. Elle s'enfonça entre deux massifs, s'immobilisa, écouta. Rien n'était perceptible, mais le crépitement de la pluie devait couvrir tous les bruits.

La jeune femme ouvrit son sac, le vida de l'argent et des papiers d'identité qu'il contenait, creusa un trou dans le sol friable et l'enterra.

Elle glissa argent et papiers dans la poche de son manteau, étreignit la crosse du 45, et, désormais plus libre de ses mouvements, elle effectua un nouveau bond qui l'amena sous la véranda.

Indécise, elle plongea au cœur d'un autre massif, épia entre les feuilles la porte de bois épais qui se dressait en haut des marches.

Avec cette porte, ses murs lisses, et ses volets clos, la maison paraissait inviolable. Pourtant, May savait qu'il fallait qu'elle s'y introduisît pour espérer agir avec efficacité.

Un long moment coula sans que la jeune femme eût trouvé de solution, et brusquement la porte s'ouvrit. Mikonosuke Watanabe descendit les marches, tourna le coin et disparut. May quitta sa cachette et, cœur battant, monta les marches. Elle respira profondément, pensa à ses fils et à Grégory, puis poussa le lourd battant, entra, referma sans bruit. Un long couloir s'étirait devant elle et aboutissait à un escalier. De part et d'autre du couloir, il y avait plusieurs portes. Deux d'entre elles étaient grandes ouvertes, et partout régnait le silence le plus absolu.

May se dit que Watanabe pouvait revenir d'un instant à l'autre, vit en même temps que ses vêtements, dégouttants d'eau, lâchaient leur trop-plein sur le parquet.

Elle avança rapidement dans la semi-obscurité, pénétra dans la première pièce. Malgré la pénombre, elle distingua une longue table, des rayons chargés de livres, et un divan bas placé dans un angle. May était hésitante lorsqu'elle entendit le pas du Japonais qui sonnait sur les marches.

Elle se glissa contre le mur, s'accroupit derrière le divan qu'aucun interstice ne séparait du parquet, et retint son souffle.

La porte d'entrée s'ouvrit, se referma, mais le pas du Japonais marqua un piétinement, et s'éteignit. May songea aussitôt que l'homme devait être en arrêt devant la flaque qu'elle avait laissée imprudemment se former. Peut-être que la trace de ses souliers marquait également son passage ? Si Watanabe éprouvait le moindre soupçon, c'en était fait d'elle !

Elle rampa sur les genoux jusqu'à l'angle du divan, s'installa plus commodément et risqua un œil. Ainsi, elle voyait l'entrée de la pièce où elle se cachait, une section du couloir, et une porte fermée.

En raison des volets clos, la maison baignait dans une lumière diffuse qui estompait les choses, et formait partout des coins d'ombre inquiétants.

May entendit un froissement de tissu, et Watanabe se remit en marche, passa dans le champ de vision de la jeune femme et s'éloigna. Il n'avait pas

jeté un regard dans la pièce, et May comprit qu'il s'était arrêté pour se défaire de son imperméable et le suspendre à un portemanteau qu'elle n'avait pas remarqué.

À ce moment, elle s'aperçut qu'elle n'avait éprouvé qu'une peur très modérée, que son index était rivé à la détente du Colt, et que le moindre faux mouvement du Japonais aurait signifié sa mise à mort.

Elle se rendait compte aussi que jusqu'en cet instant la chance lui avait souri. De fait, elle venait de réussir ce que tous les agents fédéraux du territoire recherchaient en vain depuis trois mois : découvrir le repaire secret de M^me^ Atomos !

Certes, elle n'avait pas encore vu la terrible Japonaise, mais les installations bétonnées, les antennes étranges qui hérissaient leurs terrasses, lui laissaient entendre que c'était de cet endroit que partaient les ondes animant les diverses armes qui répandaient la terreur sur Dallas et ses environs.

À moins que ces installations ne fussent que des relais ?

Brusquement, le lustre s'illumina et la lumière inonda la pièce. May se rejeta en arrière. Deux hommes armés de fusils désintégrateurs parurent dans l'encadrement de la porte, et May les aperçut par le truchement d'un miroir situé près d'un appareil téléphonique.

Les hommes étaient de petite taille. Ils avaient le teint jaune, les yeux bridés, l'air méfiant.

— Sortez d'ici ! ordonna l'un des Japonais avec un épouvantable accent.

May constata qu'ils ne savaient pas exactement où elle se cachait. Mais il était évident que ces hommes ne pouvaient manquer de la découvrir. Cela allait se produire dans les secondes qui suivraient. Alors, ils ouvriraient le feu et elle serait désintégrée avec le divan.

Un accès de rage la souleva. Elle se laissa choir sur le flanc, pressa deux fois la détente. Grégory lui avait appris à tirer et ses deux balles firent mouche.

Les petits hommes jaunes sursautèrent sous l'impact et se replièrent comme des accordéons vidés d'air. Dans le même temps, les détonations lacéraient le silence, roulaient dans la construction, rebondissaient de mur en cloison dans un vacarme de fin du monde. May bondit, saisit les fusils désintégrateurs, repoussa les cadavres dans le couloir, ferma la porte et tira le verrou.

Dans son élan, elle courut au téléphone, déposa un fusil auprès d'elle, garda l'autre en main et d'un doigt fébrile elle forma le numéro du bureau F.B.I. de Dallas.

C'était le numéro auquel elle demandait habituellement son mari et il était gravé dans sa mémoire. Elle ignorait s'il était possible de l'obtenir depuis cette maison, mais tentait le coup, faute de mieux.

La sonnerie retentit à l'autre bout de la ligne. Une fois. Deux fois. May se mordit les lèvres jusqu'au sang. Elle tremblait comme une feuille, ne savait si c'était de peur ou d'excitation, mais le fusil restait fermement bloqué sous son aisselle.

Des coups firent trembler la porte, et une ombre se dessina tout contre les fentes obliques des volets de la plus proche fenêtre. May dirigea le canon de l'arme sur la fenêtre, pressa le bouton qu'elle sentait sous son doigt.

Il y eut un bref éclair et la fenêtre, les volets ainsi que l'homme qui s'y cramponnait, disparurent comme effacés d'un coup de gomme.

Stupéfaite, May faillit ne point répondre lorsque la voix rauque de Georges Cooper demanda :

— Ici le F.B.I., j'écoute ?

May se reprit, avala sa salive et lâcha rapidement :

— Ici May Maxwell. Écoutez-moi bien, monsieur Cooper : je suis chez M^me^ Atomos…

— Hein !

— Taisez-vous et écoutez : débrouillez-vous vite pour savoir de quel point j'appelle, car moi, je n'en sais rien. Je viens de tuer deux hommes et…

Une faiblesse la prit et sa gorge se noua.

— Bon sang ! hurla Cooper, parlez, madame Maxwell !

May ouvrit la bouche et à la même seconde la porte vola en éclats.

— Où êtes-vous, madame Maxwell ? cria Cooper.

May appuya sur le bouton du fusil. La porte ainsi que le garde qui maniait la hache furent désintégrés.

— Je ne sais pas !… lâcha-t-elle.

Il y eut un déclic et May comprit que quelqu'un venait de couper le fil téléphonique. Elle jeta le combiné, saisit le second fusil et recula vers la fenêtre. Des appels fusèrent dans l'habitation. Une femme hurla des ordres en japonais et un bruit de galopade retentit à l'étage supérieur.

May fut certaine que la femme ne pouvait être que M^me^ Atomos. Du coup, son désir de fuite disparut et elle se rua en direction du chambranle noirci dont les lambeaux, par miracle, tenaient encore au mur.

Consciente d'avoir entre les mains un fantastique moyen de destruction, May se coula telle une ombre dans le couloir, gagna le bas de l'escalier, et en escalada rapidement les marches.

Elle se figea sur le premier palier, l'oreille à l'écoute, mais il semblait soudainement que la bâtisse se fût vidée de ses occupants.

Soudain, un grésillement se produisit derrière elle et la première volée de marches s'écroula en fumant. Apparemment, un de ses ennemis employait également le rayon désintégrateur.

May se replia, avisa une pièce et s'y réfugia. D'un coup de rayon elle fit disparaître fenêtre, vitres et volets, se pencha sur le vide.

Elle se trouvait face aux constructions bétonnées, à un étage du sol, et sous la pluie battante le parc paraissait désert.

Dans son dos, les cloisons se transformaient en fumée, et une autre partie de l'escalier s'écroula avec fracas. Alors, la jeune femme comprit que Watanabe, ou M^me^ Atomos, étaient prêts à détruire la maison en espérant qu'elle-même serait touchée à mort par une décharge des terribles armes.

Elle se baissa au maximum, laissa choir les fusils dans l'herbe, enjamba la fenêtre et, après s'être suspendue par les mains, se laissa tomber à son tour.

Elle se réceptionna sans mal, saisit les fusils et courut se réfugier à l'abri d'un des bâtiments.

À cet instant, un ronronnement de moteur éclata. May amorça un mouvement pour courir vers le garage, mais la maison explosa en une fantastique déflagration, et les débris, qui fendaient l'air en stridulant, l'obligèrent à se rejeter derrière le mur épais.

Assourdie par la violence de l'explosion, May était incapable de bouger. Des éclats incandescents s'écrasaient continuellement au sol, et une lueur immense jaillissait de la maison que l'incendie ravageait.

Enfin, la pluie de débris cessa et, sans plus attendre, May se précipita sur le devant de la pelouse en effectuant un large détour. Il lui semblait qu'un siècle s'était écoulé depuis son saut du premier étage, mais cela n'avait pas dû excéder quelques secondes, car elle aperçut une voiture crème qui filait dans l'allée sinueuse.

May leva le canon de son arme, pressa vainement le bouton et comprit que le réservoir était vide. Elle s'empara de l'autre fusil, le braqua sur la voiture. Une rangée d'arbres se volatilisa en fumant, mais le véhicule poursuivit sa course.

Grâce à la trouée ainsi pratiquée, la jeune femme vit que la grille était maintenant grande ouverte, et que la voiture crème s'en rapprochait à toute allure. May déclencha de nouveau le feu, pulvérisa une autre rangée d'arbres, grilla l'herbe sur une centaine de mètres, mais la grille resta intacte.

May insista avant de réaliser que le jet mortel ne portait pas à cette distance, et quand elle le comprit son arme était vide. Impuissante, elle regarda la voiture franchir la grille, disparaître derrière le mur de clôture, emportant dans ses flancs Mikonosuke Watanabe et Kanoto Yoshimuta, alias M^me^ Atomos…

Seule devant la maison qui flambait toujours, May se sentait vidée. Ainsi, la meurtrière de ses fils et de Grégory parvenait à s'enfuir sans que rien ne s'opposât à son projet !

Soudain, May se souvint de la Mercury, du trousseau de clés qu'elle avait laissé choir au fond de sa poche.

Elle se précipita vers le garage, monta dans la voiture, mit le contact et démarra en une foudroyante marche arrière.

Une minute plus tard, la Mercury franchissait la grille, virait à droite et se lançait à la poursuite de M^me^ Atomos.

CHAPITRE XI

Il fallut exactement quinze minutes au sous-directeur Georges Cooper pour localiser l'endroit d'où May Maxwell avait lancé son S.O.S.

Dans le même laps de temps, son adjoint alla secouer Beffort, Akamatsu, Witturst et le collègue de ce dernier, Cadogan.

L'appel téléphonique provenait d'une propriété située au sud de Port Worth, en un point relativement désert d'une région proche de Godley, et se nommait « White Mountain ».

Par radio, Cooper alerta les polices de Cleburne et de Stephenville qui bouclèrent les routes 67 et 377, et expédièrent un important groupe d'hommes sur « White Mountain ».

Simultanément, un hélicoptère décollait du Love Field Mun Airport de Dallas. Les trois agents fédéraux et Yosho Akamatsu se trouvaient à bord. Beffort ne pouvait croire à la nouvelle.

— C'est inimaginable, répétait-il, inimaginable ! Il s'agit probablement d'un canular !

Akamatsu noua sa cravate qu'il venait de retrouver au fond de son holster, et dit :

— Cooper connaît bien M^me^ Maxwell. Il a parfaitement reconnu sa voix… Savez-vous, Smith, que cette femme a perdu ses deux fils avant d'apprendre sans ménagements la mort de son mari ?… L'adjoint de Cooper m'a raconté comment cela s'est passé dans le bureau du F.B.I.

Beffort grimaça.

— Justement, dit-il, cela l'a certainement secouée ! Elle est peut-être complètement folle à l'heure qu'il est ! Je ne serais pas surpris qu'elle ait

imaginé toute cette histoire ! Vous n'ignorez pas de quelles précautions s'entoure M^me^ Atomos ?

— Quelquefois le hasard peut accomplir bien des miracles…

— Alors, ironisa Beffort, dans ce cas le hasard s'est surpassé ! Découvrir le refuge de M^me^ Atomos est une performance, mais réussir à pénétrer chez elle et se servir de son téléphone tient de la magie !

Il pleuvait toujours et le plafond était très bas. L'appareil volait à altitude réduite, luttant contre un vent violent qui soufflait de trois quarts, et le pilote devait s'accrocher pour conserver son cap.

Le premier, Eddy Witturst signala le nuage de fumée qui montait vers le ciel en tourbillonnant.

— On dirait, constata Cadogan, que la forêt brûle !

L'hélicoptère se rapprocha et le foyer devint visible.

— C'est « White Mountain » ! gronda Beffort.

Il jeta un coup d'œil torve sur Akamatsu, et ajouta :

— Je crois que vous aviez raison, Yosho… C'est bien dans les habitudes de M^me^ Atomos d'incendier une planque qui ne peut plus servir !

— Regardez ! s'écria Witturst, les flics sont déjà sur place !

La police venait en effet d'investir le domaine et les uniformes grouillaient autour du garage de la maison, des constructions bétonnées.

Le pilote descendit encore, effectua un passage, et dit après examen :

— Nous pourrions nous poser sur cette pelouse, auprès du…

Quatre brèves mais violentes explosions lui coupèrent la parole, et l'appareil tressauta, glissa, et ballotta dans les trous et déplacements d'air, se stabilisa enfin tandis qu'une nuée d'éclats montaient dans le ciel en sifflant.

Les quatre blockhaus hérissés d'antennes venaient littéralement d'éclater, et une dizaine de cadavres déchiquetés gisaient sur la verte pelouse…

Le garage et quelques arbres avaient été soufflés, et une voiture de police s'était complètement retournée. Des hommes couraient en tous sens, et une ambulance réclamait le passage à grands coups de sirène. Sur la route, cinq voitures de pompiers arrivaient précédant un groupe de véhicules chargés de policiers.

Tout cela était déjà en route avant la destruction des blockhaus et tombait à point nommé pour ramasser les blessés et éteindre un nouveau foyer.

Beffort, apercevant plusieurs voitures radio, demanda au pilote d'entrer en contact avec le sol. Ceci fut rapidement exécuté et le dialogue s'engagea

entre la police et l'hélicoptère.

— Avez-vous besoin de nous ? demanda Beffort.

— Non. Nous n'avons que des morts et six blessés légers qui peuvent attendre…

— Rien au sujet de M^me^ Atomos ?

— Nous n'avons trouvé personne ici, mais un message à toutes les voitures vient de signaler qu'une Chevrolet crème et une Mercury noire se dirigent vers Waco. Elles roulent à vive allure, se trouvent actuellement sur la 144 entre Walnut Springs et Meridian…

Le pilote effectua un virage, prit instantanément la direction indiquée.

— Pensez-vous, demanda Beffort dans son micro, que vos collègues puissent les intercepter ?

— Peu probable… Le message est trop frais et nos forces sont rassemblées ici ! D'autre part, Meridian est un important nœud routier. À partir de là, cinq itinéraires sont possibles. Avez-vous une carte de la région ?

Le pilote brandit un paquet de cartes, en tendit une à Beffort qui confirma à son interlocuteur.

— Dans ce cas, lâcha ce dernier, vous avez une chance !… Nous restons en liaison avec vous, mais si la réception est mauvaise tâchez d'accrocher le Q.G. de Waco. Terminé.

L'hélicoptère survola la rivière Brazos, laissa le lac Whitney à sa gauche et se mit à suivre la 174 qui menait droit à Meridian…

---oOo---

Dans le laboratoire de Dallas, Nelson Manning et Alan Soblen s'efforçaient avec acharnement d'isoler les composants chimiques réunis dans le *Pooley*.

On savait déjà que l'étrange matière n'était pas végétale mais qu'elle avait été entièrement fabriquée, qu'elle ne résistait pas à un feu produit par inflammation de papier – et uniquement de papier – et que l'eau stoppait sa croissance.

Une heure plus tôt, une équipe de volontaires civils avait déchargé auprès de *Pooley* trois tonnes de vieux journaux.

Le feu n'avait pas détruit la matière, mais l'avait forcée à un recul de cinquante mètres. Cinq maisons, une route, des barrières et une voiture

avaient ainsi été dégagées. Après examen, on s'était rendu compte que le *Pooley* n'avait rien dégradé.

Seule l'herbe avait jauni…

---oOo---

May Maxwell avait failli aller dans le décor tant sa hâte de rejoindre la voiture crème était grande, et, à force de risques énormes, l'avait effectivement eue en point de mire avant la route 144.

Maintenant, la jeune femme gardait ses distances. Il fallait avant tout qu'elle ne se fasse pas repérer. Elle espérait que Georges Cooper avait pu détecter la provenance de son coup de téléphone, s'attendait à voir la voiture crème buter contre un barrage d'ici peu.

En attendant, il lui était nécessaire de garder le contact, d'oublier sa haine, de se transformer en ombre. Dans la grosse Mercury c'était difficile, mais le temps facilitait les choses.

L'une suivant l'autre, les deux voitures dépassèrent Meridian et s'engagèrent sur la 22. La Chevrolet crème menait un train d'enfer, et May devait déployer toute sa science de conductrice pour se maintenir dans son sillage.

Laguna Park fut passé en trombe alors que May comptait près de deux cents mètres de retard. À la sortie de l'agglomération, elle enfonça l'accélérateur, longea le lac Whitney, et sut, en découvrant une longue ligne droite déserte, qu'elle avait été jouée…

La mort dans l'âme, elle effectua un demi-tour rapide, revint doucement vers Laguna Park. À cet endroit, la 22 ne comportait pas de route secondaire, traversait un bois, franchissait la rivière Brazos et longeait le lac…

Apparemment, la Chevrolet n'avait eu que la ressource de s'enfoncer à travers bois, ou de plonger dans le lac !

Découragée, May stoppa sa Mercury sur le bas flanc et coupa le contact. La fatigue remontait brusquement en elle, noyant sa volonté sous une vague d'amertume qui lui faisait comprendre la vanité de ses efforts. Elle avait désintégré quatre hommes, mais M^me^ Atomos avait fui.

M^me^ Atomos fuyait toujours.

Elle était un être insaisissable, plein de rouerie, d'intelligence, prévoyant tout et disposant de moyens gigantesques…

May plongea dans cette lassitude immense sans même en avoir conscience. Elle venait d'atteindre la limite de ses forces…

---oOo---

L'hélicoptère survola Meridian, effectua un large cercle au-dessus du nœud routier, mais les deux véhicules signalés par le central de Cleburne demeuraient invisibles.

Il était dix heures vingt, le temps était épouvantable, n'incitait guère à la promenade. Les routes étaient pratiquement désertes, et même dans Meridian, peu de gens circulaient. On prolongeait la grasse matinée de ce dimanche, et seuls quelques fidèles se hâtaient vers les temples.

Beffort demanda au pilote d'obtenir le contact radio avec le Q.G. de Waco, et, quand cela fut fait, s'empara du micro.

— Ici Beffort, dit-il, m'entendez-vous ?

— Trois sur cinq, répondit le Q.G., mais nous sommes au courant. Où êtes-vous ?

— Nous tournons au-dessus de Meridian. N'avons pas encore vu les voitures suspectes…

— Elles sont bloquées dans le secteur, affirma le Q.G. Depuis le message de Cleburne toutes les routes sont bouclées et nos barrages n'ont rien signalé. Des patrouilles remontent les routes 22, 6, 174 et 144. Les chemins forestiers sont surveillés, ainsi que les secondaires. Bien reçu ?

— Bien reçu. Nous continuons…

— Restez à l'écoute. Terminé.

Beffort reposa le micro et les écouteurs, allongea les jambes.

— Si M^me^ Maxwell pilote la Mercury, dit-il, elle devrait logiquement bientôt donner de ses nouvelles.

— Rien n'est moins sûr, objecta Akamatsu. Nous ignorons ce qui s'est passé à « White Mountain » mais M^me^ Maxwell est probablement morte à l'heure qu'il est ! Cooper, qui conversait avec elle, a dit que la communication avait été brusquement coupée… La Chevrolet et la Mercury appartiennent à M^me^ Atomos et transportent son gang…

— À moins, coupa Beffort, que ces bagnoles n'aient rien à voir dans cette affaire ! Nous ne savons pas pourquoi ces deux voitures ont été signalées. Nous aurions bonne mine s'il s'agissait d'un groupe de copains se rendant à la pêche !

Le pilote qui avait repris les écouteurs, les passa vivement à Smith Beffort.

— C'est Waco, dit-il laconiquement.

Le G'man se mit à l'écoute, saisit le micro.

— Beffort, dit-il, j'écoute ?

— Deux motards signalent une Mercury en stationnement sur la 22, entre Laguna Park et Whitney.

— Dites-leur de ne pas approcher ! s'exclama Beffort.

— C'est déjà fait, répliqua sèchement l'homme du Q.G. Nous vous laissons l'initiative. Terminé.

Beffort haussa les épaules. C'était la vieille rivalité entre la police et le F.B.I. qui se rallumait, mais il s'en moquait.

— Virez, ordonna-t-il au pilote. Direction Laguna Park…

L'appareil changea de cap et se rapprocha lentement du sol. Beffort se tourna vers ses compagnons.

— Cette voiture est peut-être vide, dit-il surtout à l'intention de Witturst et Cadogan, mais nous allons prendre les précautions d'usage. Les gens de M^me^ Atomos disposent de fusils désintégrateurs qui vous transforment en fumée sans coup férir !

— J'aperçois la Mercury ! cria le pilote.

— N'allez pas plus loin, recommanda Beffort. Pouvez-vous nous déposer sur la route, avant cette ligne droite ?

— C'est très praticable, dit le pilote. Si vous ne tenez pas spécialement à la route, j'aperçois un coin de terrain qui ferait bougrement mon affaire.

— Allez-y. Le principal c'est que votre zinc demeure loin de la voiture. D'ailleurs, vous décollerez immédiatement après nous avoir largués. Restez en contact avec le Q.G. de Waco, prenez de l'altitude et gardez l'œil sur nous. Si nous restons plus de cinq minutes hors de votre champ de vision, ne tentez pas de nous retrouver : nous serons réduits en fumée…

Le pilote fixa un œil rond sur Beffort, avala une salive tout à coup épaisse, et demanda :

— Qu'est-ce que je devrais faire dans ce cas ?

— Alertez Waco, Georges Cooper et le D^r^ Soblen. C'est tout. Maintenant, posez-vous.

L'hélicoptère descendit, se posa délicatement sur le champ boueux, et les quatre hommes sautèrent à terre. L'appareil décolla instantanément, prit de la hauteur et se mit à tourner en rond.

Beffort entraîna son petit groupe jusqu'au tournant, stoppa avant la ligne droite, et dit en désignant la voiture distante d'une centaine de mètres :

— Ne mettons pas tous nos œufs dans le même panier. Je vais aller voir seul ce qui se mijote là-bas…

— Non, fit Akamatsu avec douceur mais fermeté, vous n'irez pas seul jusqu'à cette voiture. J'irai naturellement avec vous. Nous marcherons chacun d'un côté de la route, et Witturst ainsi que Cadogan nous couvriront.

Beffort capitula. Akamatsu n'était pas sous ses ordres, avait carte blanche du Vieux pour agir suivant son bon plaisir.

Les deux hommes s'éloignèrent, les tripes un peu nouées, parcoururent la distance très vite et, arme au poing, encadrèrent la Mercury. Un coup d'œil suffit pour constater qu'elle était inoccupée…

CHAPITRE XII

May reprit sa lucidité avec une effrayante lenteur, un peu à la façon dont le corps d'un noyé remonte à la surface, et ne sut tout d'abord si son rêve ne se prolongeait pas.

Elle se souvenait de s'être endormie dans la Mercury, gardait dans la rétine la vision d'une route humide balayée par les rafales de pluie, et maintenant elle voyait devant elle un mur uni qu'une étrange luminosité bleuissait.

Elle était allongée sur une natte posée à même le sol et ne portait plus aucun vêtement. Sa nudité lui donna un choc terrible. Elle se redressa sans difficulté et examina sa prison.

La pièce était rectangulaire et ne possédait, aucune fenêtre. Une porte d'acier occupait tout un côté du rectangle, et le plafond était percé d'une bouche d'aération d'environ soixante-dix centimètres de diamètre qu'une grille métallique terminait.

May ne pouvait expliquer comment elle était arrivée en cet endroit, qui l'avait dévêtue et pourquoi, mais sans encore se l'avouer, soupçonnait déjà M^me^ Atomos de ce rapt.

Elle fit le tour de sa cellule et colla son oreille à la porte. Un léger ronronnement était audible, mais, hormis cela, le plus grand silence régnait sur les lieux.

Vaguement effrayée, May tourna dans la pièce. Cinq pas sur dix, le plafond à portée de la main tendue, une température oscillant vraisemblablement entre vingt-cinq et trente degrés.

Brusquement, la lumière s'éteignit et May se trouva plongée dans les ténèbres les plus absolues. La chaleur se fit plus lourde et la jeune femme

s'approcha de la grille d'aération en tâtonnant sur le plafond. Ses doigts accrochèrent le métal. May savait qu'elle se trouvait exactement sous la bouche, mais ne sentait plus aucune fraîcheur.

Elle attendit un instant, se mit à transpirer, eut du mal à respirer et comprit enfin que l'aération avait été coupée…

— Vous êtes May Maxwell, fit une voix de femme dans le noir, et vous avez tué quatre de mes hommes. Vous avez autant de courage qu'en avait Sam Forbes, et il est juste que vous subissiez le même sort.

— Qui êtes-vous ? demanda May.

— M^me^ Atomos, voyons. Cela ne peut pas vous surprendre puisque vous cherchez à m'approcher depuis l'aube. Vous m'en voulez parce que j'ai tué votre mari, madame Maxwell ?

La sueur ruisselait sur le corps de May comme l'eau d'une douche.

— Vous avez tué également mes enfants, haleta-t-elle d'une voix faiblissante.

— Vous semblez souffrante, ironisa M^me^ Atomos. J'ai l'intention de vous faire mourir, mais votre point de vue m'intéresse. Voici un peu d'air, madame Maxwell…

Le ronronnement reprit et un jet d'air frais tomba sur le visage de la jeune femme. Elle respira profondément, songea que la Japonaise lui fournirait de l'oxygène tant qu'elle trouverait le moyen de captiver son attention.

Oui, mais après ?

Cela n'allait pas durer éternellement.

— Donc, reprit M^me^ Atomos, j'ai tué vos enfants et votre époux et maintenant vous me haïssez. Comme cela, vous êtes en mesure de me comprendre. En 1945 à Nagasaki, vous autres, américains, avez également tué les membres de ma famille !

— C'était la guerre ! protesta furieusement May.

— C'était votre guerre ! dit la Japonaise. À présent c'est la mienne ! Je la conduis seule, avec l'aide de quelques désespérés qui, comme moi, ont tout perdu à Hiroshima ou à Nagasaki. Madame Maxwell, notre race a un profond mépris de la mort, mais ne peut tolérer l'assassinat froidement prémédité de milliers de personnes !

M^me^ Atomos parlait toujours, mais la jeune femme n'écoutait plus. Contrairement à ce qu'aurait fait un homme, elle venait d'exercer une pression horizontale sur la grille, et celle-ci s'était légèrement déplacée !

C'était comme une porte à glissière circulant dans ses logements. Dans l'espace obtenu, May pouvait passer le bras. Elle s'arc-bouta au sol, poussa de toutes ses forces et la grille recula encore, atteignit le centre de la circonférence que dessinait la bouche d'aération.

May fit un nouvel effort et la grille céda de nouveau, ménageant une ouverture suffisante.

— … Si vous étiez un homme, disait M^me^ Atomos, je vous aurais déjà tué, madame Maxwell… Vous me rappelez ce que j'étais voici quelques années…

May s'accrocha à la grille, exécuta un douloureux rétablissement. Ses genoux se posèrent sur le rebord métallique, et sa main tâtonnante trouva un premier échelon de fer arrondi.

— La haine est un sentiment dévorant qui ne laisse nul répit à celui qui en est affligé…

May prit pied sur l'échelon, se baissa et remit la grille en place. Celle-ci coulissait maintenant très facilement.

— Mais il faut savoir poursuivre sa vengeance jusqu'au bout et quoiqu'il advienne…

May reprit son souffle, trouva un autre échelon, grimpa dans l'étroit conduit. Dans la plus complète obscurité, elle ne savait où elle allait, mais était certaine que rien n'était pire que de mourir par asphyxie dans une cellule bétonnée.

Elle escalada une dizaine d'échelons, atteignit un angle. Le conduit devenait horizontal et la voix de M^me^ Atomos ne parvenait plus à la jeune femme que sous la forme d'un murmure indistinct.

Ses genoux étaient en sang, ainsi que ses coudes, mais la douleur n'avait, en cet instant, aucune prise sur elle.

Soudainement, l'air frais cessa d'affluer dans le conduit et May sut que M^me^ Atomos s'était lassée de ne pas recevoir de réponse. Elle avait l'impression de ramper depuis des heures, commençait à croire qu'elle n'arriverait jamais au bout de ses peines. De plus l'oxygène se raréfiait, et May recommença à haleter. La nuit se peupla de lueurs colorées qui dansaient devant ses yeux comme des myriades d'insectes luminescents, et la jeune femme fut certaine que tout était fini lorsque sa main tendue heurta une surface solide.

Le conduit s'arrêtait là. Elle était prisonnière d'un tube métallique et allait étouffer lentement, tout comme avaient étouffé ses deux fils…

En un suprême effort, elle poussa la plaque unie qui se trouvait devant elle, et celle-ci émit un léger craquement, pivota sur un axe central en gémissant.

May sentit l'air frais caresser son visage, vit une lueur glauque à quelques mètres, réalisa avec une joie débordante qu'il s'agissait là de la lumière du jour…

Elle fit une tentative pour franchir le volet, demeura un instant coincée entre l'axe et la paroi du conduit, parvint en s'égratignant à franchir l'obstacle.

Un dernier reste de lucidité lui fit remettre le volet en place et elle s'évanouit, à quelques mètres de la liberté, mais sachant qu'en cet endroit elle ne risquait pas l'asphyxie.

---oOo---

Les patrouilles de police avaient rejoint la route 22, et un spécialiste venait de relever des empreintes digitales sur le volant, le changement de vitesse, et les poignées de la Mercury. Le télex avait fonctionné entre Waco et Dallas, et l'on savait de façon certaine que ces empreintes étaient celles de May Maxwell.

On était également assuré que la Chevrolet crème n'avait pu sortir d'un périmètre étroit, relativement peu peuplé, et n'offrant pas de cachettes naturelles.

— À moins d'avoir une planque sous le lac Whitney, grogna Smith Beffort, la mère Atomos doit forcément nous tomber entre les mains avant la fin de la journée ! Toutes les maisons du coin sont habitées.

Akamatsu fronça les sourcils.

— Sous le lac, dites-vous ?

Beffort sursauta.

— Je plaisantais, Yosho ! Vous n'allez tout de même pas…

Le regard que lui dédia l'homme de la *Tokkoka* le rendit muet. Après tout, avec M^me^ Atomos rien n'était impossible !

— À quoi songez-vous ? demanda-t-il.

Akamatsu désigna la Mercury.

— Avez-vous remarqué, Smith, que cette voiture n'est pas tournée dans la bonne direction ? En admettant, ce qui est probable à quatre-vingt-dix pour cent, que M^me^ Maxwell ait piloté, pourquoi aurait-elle brusquement fait demi-tour alors qu'elle poursuivait la Chevrolet de M^me^ Atomos ?

Beffort se mordit les lèvres.

— Je n'avais pas fait attention, avoua-t-il. Cela est en effet bizarre…

Un inspecteur s'approcha de leur groupe.

— Presque toutes les habitations situées dans cette zone ont été visitées, dit-il. Aucune n'est vide, ni occupée par des Asiatiques. Les garages ont également reçu notre visite. Nous avons repéré huit Chevrolet couleur crème, mais aucune n'avait quitté son garage depuis des heures. Avec la pluie et la boue c'était facile à vérifier…

— En conclusion, dit Akamatsu, le périmètre suspect se réduit désormais à cette route.

— À ce *tronçon* de route, rectifia le policier. Plus le petit bois, une dizaine de villas, et la bande de terre séparant la chaussée du lac… Avant midi, tout sera passé au crible.

— Et le lac lui-même ? s'enquit très sérieusement Akamatsu.

Interloqué, l'inspecteur regarda l'étendue liquide, reporta son œil étonné sur le Japonais.

— De quoi voulez-vous parler ? Ce lac est désert. Avec ce temps les barques restent amarrées… Même si M^me^ Atomos l'avait traversé à l'aide d'un canot à moteur, elle ne pourrait s'échapper.

Akamatsu secoua le front avec un doux entêtement.

— La n'est pas la question, dit-il. M^me^ Atomos est capable de posséder un abri sous-marin, ou d'avoir creusé son repaire sous le lac… Avec elle, il ne faut rien négliger. Pouvez-vous donner des ordres pour que le Whitney soit sondé ?

L'inspecteur vit qu'il ne plaisantait pas, dit qu'il allait faire le nécessaire, et s'éloigna.

Smith Beffort jeta son mégot, et constata :

— Au moins, Yosho, vous avez de la suite dans les idées !

Puis, à l'adresse de Witturst et de Cadogan :

— Il ne nous reste plus qu'à nous joindre aux chercheurs sans scinder notre petit groupe. Allons-y, les gars…

---oOo---

Sur ordre de M^me^ Atomos, Mikonosuke Watanabe avait coupé le système d'aération alimentant la cellule qui retenait prisonnière May Maxwell.

L'Américaine allait succomber en quelque trente minutes, et Mikonosuke savait que son agonie serait particulièrement horrible. Dans les ténèbres,

elle deviendrait folle avant d'expirer. C'était ce que désirait M^me^ Atomos.

Pour elle, la mort ne suffisait pas. Il était indispensable que le « sujet » parvienne auparavant aux limites de l'épouvante. Mikonosuke avait entendu le récit de l'agonie du G'man Sam Forbes dans une cellule du refuge d'Oakland. À cette époque, il ne faisait pas encore partie de l'équipe de M^me^ Atomos. C'était la mort de sa sœur Lidija qui l'avait décidé.

D'avance, Mikonosuke avait fait le sacrifice de sa vie. Si la terrible Japonaise lui demandait de se tuer pour la cause, il le ferait sans hésitation.

Cette May Maxwell ne souffrirait jamais assez. À cause d'elle, il avait fallu abandonner « White Mountain », et maintenant le dernier abri du Texas était menacé…

La construction était souterraine, mais la maison qui la dominait pouvait être investie par la police à tout moment. Cette maison était officiellement la propriété d'un couple naturalisé américain, mais polonais d'origine.

Depuis deux ans, M^me^ Atomos les tenait à sa merci. Le couple avait une fille unique que M^me^ Atomos avait kidnappée…

Ce n'était pas plus difficile que cela.

Mikonosuke eut un petit sourire cruel, consulta sa montre et jugea que l'Américaine ne devait plus être qu'un cadavre. Il redonna la lumière, relança le système d'aération et, quittant son poste de surveillance, se dirigea vers le deuxième sous-sol.

Au bout d'un long couloir, il débloqua les serrures d'une porte d'acier, tira à lui le lourd battant et resta cloué sur place.

La cellule était vide !

Pris de vertige, Mikonosuke fut obligé de s'adosser au mur. La natte se trouvait encore là, mais l'Américaine semblait s'être volatilisée !

Le Japonais pénétra dans l'étroite pièce examina la grille d'aération, (que May avait remise en place) et ne vit rien d'anormal. Par ailleurs, l'air arrivait régulièrement dans le conduit qu'un corps humain eut infailliblement obstrué…

— Eh bien, Watanabe, cracha brusquement la voix de M^me^ Atomos, que se passe-t-il ?

Mikonosuke tendit le cou en direction de l'appareil scellé dans le béton.

— Maîtresse, laissa-t-il tomber, la prisonnière a disparu !

Il se produisit un silence, puis, la voix calme de la Japonaise conseilla :

— Elle n'a pu s'enfuir que par la grille. Cette cellule n'avait jamais servi, et aucun d'entre nous ne l'a examinée. Regardez cette grille de plus près,

Watanabe !

— Bien, maîtresse…

Mikonosuke se suspendit au quadrillage métallique qui ne bougea pas d'un millimètre. Alors, il secoua en tous sens afin de l'ébranler, et la grille coulissa d'un coup en dégageant l'ouverture sur les trois quarts de sa circonférence.

— La grille se déplace ! hurla Mikonosuke.

— Refermez-la, répondit M^me^ Atomos. Ce conduit d'aération aboutit dans un arbre creux situé en bordure de la rive, et l'Américaine doit être libre depuis longtemps…

Il y eut un nouveau silence que Mikonosuke osa rompre pour proposer :

— Je pourrais essayer de suivre le conduit, maîtresse ?

— Non, trancha M^me^ Atomos, il est trop tard. Les forces de police nous encerclent, et l'étau se referme peu à peu sur nous… Faites sauter le conduit d'aération et veillez à ce que les Lomakine ne commettent pas d'erreur. Surtout ne vous montrez pas, Watanabe ! Où avez-vous dissimulé la voiture ?

— Dans le garage souterrain…

— Bien, coupa la Japonaise, vous l'utiliserez pour fuir si la police découvre l'entrée secrète de la maison des Lomakine. Ne vous occupez de rien d'autre. Rendez-vous au point B dans quarante-huit heures… Au revoir, Watanabe.

— Au revoir, maîtresse.

Un déclic révéla que M^me^ Atomos avait coupé le contact. Mikonosuke quitta la pièce, longea le long couloir et regagna son poste de surveillance. Sur trois écrans, il pouvait voir la Mercury stoppée sur la route 22, un groupe de policiers en armes qui fouillaient le petit bois, et quatre hommes, dont un Japonais, qui s'avançaient vers la maison des Lomakine.

Mikonosuke abaissa un levier et une sourde explosion lui apprit que le conduit d'aération était désormais comblé. Sur les écrans, il vérifia que les policiers n'avaient pas réagi et il sortit du réduit.

Il monta un étage, fit pivoter une fausse bibliothèque et déboucha dans le salon des Lomakine.

Le couple attendait. La femme approchait de la quarantaine et son visage était crispé d'angoisse.

— Attention ! dit durement Watanabe. Les policiers vont vous interroger. Soyez naturels. N'oubliez pas que la vie de votre fille ne tient qu'à un fil…

La femme inclina la tête mais l'homme resta de marbre.

— Nous n'avons pas de ses nouvelles depuis un an, dit-il d'un ton glacial. Je suis sûr que nous ne la reverrons pas vivante. Vous êtes un tueur et vous ne sortirez pas d'ici !

— Serge ! gémit la femme.

Watanabe fit un geste, mais Lomakine braqua sur lui un petit 6,35.

— Si vous bougez, prévint-il, je vous tue !

CHAPITRE XIII

Tandis que Lomakine se rebellait contre un représentant de M^me^ Atomos, à Dallas, la pluie ne tombait plus depuis plus de dix minutes. Si la terre gorgée d'eau conservait une certaine humidité, il n'en était point de même pour toutes les parties goudronnées ou bitumées.

Le *Pooley* agita ses racines, telle une bête immonde qui étire ses pattes en s'éveillant, et commença une reptation lente et tâtonnante sur les portions que le vent séchait rapidement. Le cauchemar reprenait et dès qu'il en fut avisé le sous-directeur Cooper sauta sur le téléphone, forma le numéro du laboratoire.

Le D^r^ Soblen abandonna ses éprouvettes, essuya les verres de ses lunettes, que la sueur coulant de son front embuait, et se dirigea en titubant vers la cabine insonorisée.

Le petit homme n'avait point dormi depuis son départ de New York, ne tenait debout que grâce à un violent effort de volonté.

— Docteur, attaqua fébrilement Cooper, il ne pleut plus et le *Pooley* vient de se remettre en marche. Avez-vous découvert un moyen de le combattre ?

— Non, pas encore…

— Alors, fit Cooper avec découragement, il faut que je fasse évacuer la ville. Si *Pooley* se met à avancer aussi vite que cette nuit, Dallas sera entièrement recouverte avant ce soir…

Alan Soblen se laissa choir sur le tabouret.

— Le professeur Manning et moi-même faisons tout ce que nous pouvons, dit-il comme pour s'excuser. Nous portons une lourde responsabilité, monsieur Cooper ! Vous ne devriez pas compter uniquement sur nous…

— Maintenant, avoua le sous-directeur, je ne peux plus du tout compter sur vous. Votre laboratoire sera sous le *Pooley* dans quelques heures et il vous faudra abandonner vos recherches ! Des trains, des camions, et des avions sont actuellement en cours de chargement sur tout le territoire, mais d'ici que le papier qu'ils vont transporter nous soit livré, *Pooley* aura recouvert une formidable étendue ! Alors, toutes les réserves de papier des États-Unis n'y suffiront plus…

Soblen qui s'endormait se fit violence pour décoller ses paupières.

— Après cet orage, dit-il, ce n'est pas l'eau qui manque. Arrosez le terrain. Retardez *Pooley* autant que cela vous sera possible…

Cooper poussa un rugissement.

— Ce n'est pas une solution ! clama-t-il. Il faut que vous trouviez un produit pour le détruire, docteur !

Soblen raccrocha sans répondre, retourna dans le laboratoire et se remit au travail aux côtés de Nelson Manning.

— Qu'est-ce que c'était, s'enquit ce dernier avec indifférence.

Soblen le mit au courant de la situation et Manning haussa les épaules.

— Vous m'avez dit que vous resteriez ici quoiqu'il arrive, murmura-t-il en gardant l'œil collé à son microscope. Inutile de vous répéter que je ne vous abandonnerai pas, n'est-ce pas ?

Soblen agita une solution gazeuse, l'ajouta à une mixture pâteuse, mélangea, et en laissa tomber une goutte sur le fragment de *Pooley*. Instantanément, un grésillement se produisit et la surface de l'étrange matière se creusa sensiblement.

— Aucun progrès, observa Soblen.

Manning examina le résultat de l'essai et dit :

— Je ne suis pas de votre avis. Il me semble qu'il y a une nette amélioration…

— Est-ce à cause de l'acide nitrique ?

— Je le crois.

Soblen grommela entre ses dents, ajouta une mesure d'acide nitrique, refit un essai…

À trois *miles* de là, une usine se tenait en état d'alerte. Elle était reliée au laboratoire par téléphone et radio, pouvait en un clin d'œil entreprendre la fabrication de n'importe quel produit.

Indubitablement, Soblen et Manning pouvaient seuls stopper le *Pooley*.

Sans parler de M^me^ Atomos, bien entendu.

---oOo---

May Maxwell émergea de son court évanouissement alors que Watanabe découvrait sa fuite. Elle resta un moment immobile se demandant ce qu'elle faisait dans ce tuyau étroit, recouvra subitement la mémoire et fut gagnée par une violente panique en entendant que les ventilateurs fonctionnaient de nouveau. Cela signifiait qu'on allait s'apercevoir de son évasion, que des mesures allaient être prises pour la récupérer.

Elle se mit à genoux, ressentit une grande sensation de froid, et cela lui rappela qu'elle était nue comme un ver. Elle lutta contre l'envie de dormir qui lui faisait baisser la tête, rampa péniblement jusqu'à l'extrémité du conduit.

Celui-ci formait un dernier coude. May l'atteignit, eut la possibilité de se mettre debout et constata avec étonnement qu'elle se trouvait à l'intérieur d'un tronc d'arbre creux.

En s'accrochant aux aspérités, elle se hissa vers l'ouverture par laquelle filtrait la lumière, vit brusquement toute l'étendue du lac, entendit le crépitement de la pluie, sentit l'odeur montant de la terre mouillée.

D'un coup de reins, elle s'installa sur une saillie, se pencha au-dehors. L'arbre était planté au bord du lac sur une hauteur difficilement accessible, et la jeune femme remarqua qu'une clôture l'isolait. Celle-ci était faite de piquets métalliques supportant un grillage, et l'arbre devait de toute évidence être placé dans l'enceinte d'une propriété privée.

À cette seconde précise, une sourde explosion ébranla le sol. Un nuage de poussière envahit le tronc creux, et quand il se fut dissipé, May vit que l'extrémité du conduit d'aération était emplie de terre.

Elle frissonna en songeant qu'à quelques minutes près, elle aurait été enterrée vivante, et dans un réflexe de peur rétrospective, elle sauta sur l'herbe humide.

Un proche clapotis la fit se retourner et elle vit avec stupeur qu'un périscope fendait l'eau et s'éloignait en direction du large.

May réalisa avec un choc au cœur qu'il ne pouvait s'agir que d'une invention de M^me^ Atomos ! Celle-ci fuyait une nouvelle fois, et il semblait que rien ne pût l'empêcher de mener à bien son projet.

Elle demeura clouée au sol, puis elle se mit à hurler afin d'attirer l'attention…

---oOo---

Mikonosuke Watanabe savait que Lomakine ne plaisantait pas. Le canon du 6,35 demeurait braqué sur sa poitrine, et l'index de l'homme était dangereusement crispé sur la détente.

— Si vous faites l'imbécile, dit-il narquois, je serai peut-être pris par la police, mais vous pouvez être persuadés que M^me^ Atomos tuera votre fille !

Serge Lomakine désigna une chaise.

— Écartez-vous de cette porte, dit-il, et allez vous asseoir.

Watanabe s'exécuta et Lomakine referma la fausse bibliothèque sans le lâcher de l'œil.

— Anna, dit-il à sa femme, la police est devant notre maison. Va vite les prévenir…

La femme avait les yeux humides de larmes.

— Serge ! Songe à notre Catherine !

— Va ! gronda l'homme avec impatience, désormais, il est trop tard pour reculer !

La femme comprit que toute discussion serait inutile. Elle quitta le salon, ouvrit la porte donnant sur la façade de la maison, traversa le jardin et franchit la grille.

Sur la route, Beffort, Akamatsu, Witturst et Cadogan approchaient. Anna Lomakine se matérialisa devant eux, et leva les deux bras à la manière d'un homme qui s'enlise. Sa bouche s'ouvrait, mais l'émotion l'empêchait d'émettre le moindre son.

— Il se passe quelque chose, fit Beffort.

Aussitôt, il prit le pas de course suivit de ses compagnons, et ils entourèrent très vite M^me^ Lomakine. Dans un réflexe, Witturst et Cadogan venaient de sortir leur arme. Anna Lomakine roulait des yeux effarés. Elle vivait depuis des mois dans l'angoisse, éprouvait la sensation d'être tout à coup transplantée à Varsovie, dans le ghetto de sa jeunesse que les tueurs nazis crucifiaient.

— Entrez dans ma maison, souffla-t-elle. Mon mari est avec l'un des hommes de M^me^ Atomos !

Akamatsu et Beffort se ruèrent dans le jardin, pénétrèrent en trombe dans l'habitation et firent irruption dans le salon juste à temps pour voir Watanabe s'écrouler de sa chaise.

Serge Lomakine tourna vers eux un visage décomposé.

— Il vient de s'empoisonner, dit-il. Je n'ai pas pu intervenir…

À cet instant, les cris de May Maxwell éclatèrent. Beffort regarda le 6,35 qui pendait au bout du bras de Serge Lomakine, le corps de Watanabe que les spasmes de l'agonie secouaient.

— Qui hurle ainsi ? s'enquit-il sèchement.

— Je l'ignore, rauqua l'homme. Cela provient du parc… ma femme !

— Non, jeta Beffort, ce n'est pas elle. Elle se trouve devant le portail avec deux de nos hommes. Que fait ce Japonais chez vous ?

Lomakine s'écroula dans un fauteuil.

— Le refuge de M^me^ Atomos est sous cette maison, dit-il mornement.

Akamatsu bondit.

— Où est-elle ?… Allons, répondez !

— Des escaliers s'amorcent derrière cette fausse bibliothèque, répondit Lomakine. Mais, il vaudrait mieux sortir immédiatement d'ici ! M^me^ Atomos peut tout faire sauter si elle se sent en danger !

La porte s'ouvrit brutalement et Witturst portant May Maxwell, enroulée dans un pardessus, entra.

— C'est M^me^ Maxwell, dit-il. Elle s'est évanouie, mais elle prétend que M^me^ Atomos vient de s'enfuir à bord d'un sous-marin ! Si je n'avais pas aperçu le périscope, j'aurais cru qu'elle divaguait !

Cadogan entra à son tour. Il paraissait bouleversé.

— C'est exact ! jeta-t-il. Un périscope fend la surface du lac en direction du nord.

Smith Beffort sortit de son ahurissement.

— Faites évacuer cette maison, dit-il, et transportez M^me^ Maxwell jusqu'aux voitures de police… Venez, Yosho !

Ils sortirent en courant, croisèrent Anna Lomakine qui revenait comme une somnambule, et se mirent à galoper vers le groupe que formaient les hommes de garde.

— Rassemblez tous vos gars, cria Beffort dès qu'il fut à portée de voix, et faites cerner le lac !

L'inspecteur-chef Kellog sursauta.

— Faire cerner le lac Whitney ! s'insurgea-t-il, vous n'y pensez pas… Il faudrait une armée !

Beffort le saisit par les revers de son veston.

— Ne discutez pas ! M^me^ Atomos est actuellement dans le lac. Elle le traverse à bord d'un sous-marin de poche, et si nous la laissons faire, elle va encore nous filer entre les doigts !

— Un sous-marin de…

Beffort montra les dents.

— Pour un coup. Kellog, il faut croire à papa Noël ! Lancez un message radio à Waco et demandez des renforts. Dans trente minutes, il faut que le lac soit complètement encerclé…

Kellog vit que c'était sérieux. Il sauta dans la voiture radio, expédia son message, répéta en hurlant, tandis qu'un policier rassemblait les chercheurs en gueulant dans son mégaphone.

Lorsque l'hélicoptère décolla, Beffort et Akamatsu aperçurent des policiers qui courraient déjà sur les rives du Whitney.

— Restez à mi-hauteur, dit Beffort au pilote. Il s'agit de repérer un sous-marin et de ne plus le lâcher ! Il se dirige vers le nord, doit se trouver à un mile de la rive…

Le pilote ne posa aucune question, il plafonna à 150 pieds, fila plein nord. La pluie ne tombait plus, mais le lac restait sombre, agissait comme un miroir, reflétait les nuages, encore chargés de pluie, l'hélicoptère, semblable à un grotesque oiseau sans ailes.

Le pilote fit la grimace.

— Ça ne va pas être du gâteau, dit-il, et je vais bientôt être à court de carburant…

— Nous irons faire le plein à Waco, répondit Beffort sans cesser de scruter la surface du lac.

Brusquement Akamatsu l'agrippa par la manche.

— *Oh e dai*(5), dit-il, dans son émotion.

Beffort ne comprit pas, mais suivit le mouvement et se retrouva le nez collé à la paroi bâbord.

— Regardez, fit le Japonais.

Le G'man vit un mince sillage, mais l'eau était si sombre qu'il était impossible de distinguer la forme du submersible.

— Ça pourrait aussi bien être la nageoire d'un poisson, dit-il sans enthousiasme.

Puis au pilote :

— Descendez plus bas, et tâchez de rester dans le sillage. Si M^me^ Atomos nous cadre dans son périscope, elle va plonger et changer de cap…

L'appareil vira. Un large cercle le porta loin en arrière du sillage, dans un axe sud-nord absolu, et il revint en rasant les flots, que le déplacement d'air causé par ses pales, soulevait.

Le pilote se rapprocha lentement et les trois hommes virent nettement le tube noir qui surmontait une forme fuselée progressant à quelques pieds de la surface.

— C'est bien ça ! s'exclama Beffort.

— Remontez, dit doucement Akamatsu, nous ne pouvons rien faire d'autre que de suivre cet engin. Smith, il faudrait contacter Waco…

Le pilote n'eut pas besoin de dessin. Il appela le Q.G., passa écouteur et micro au G'man dès qu'il eut accroché la station.

— Ici Waco, entendit Beffort. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de sous-marin ?

— C'est pas une histoire ! cracha Beffort. Vous avez expédié les renforts ?

— Oui, mais nous n'avons pas de vedette lance-torpilles, ironisa l'opérateur du Q.G.

Beffort piqua un brusque coup de sang.

— Écoutez, mon p'tit gars, dit-il de ce ton réfrigérant que la colère lui donnait, nous avons sous les yeux le périscope de ce sous-marin. La mère Atomos est en train de mettre les voiles, et j'aime mieux vous dire que si les renforts n'ont pas bouclé le lac avant onze heures trente, vous pourrez vous chercher un nouveau job !… Combien de types avez-vous envoyés ?

Il y eut un raclement de gorge, un silence, et une voix autoritaire fit vibrer les écouteurs :

— Ici le général J. Ireland… C'est vous qui voyez un sous-marin dans le Whitney ?

Beffort comprit que rien n'avait été fait.

— Mon général, dit-il, je vous préviens que si deux régiments ne sont pas sur place à l'heure dite, je vous fais passer en conseil de guerre ! Je suis Smith Beffort spécialement chargé par J. Edgar Hoover de l'affaire Atomos, et en tant que chef temporaire du F.B.I. j'ai le droit de réquisition sur les civils, la police, l'armée de terre, la marine et l'aviation !

— Mais, un sous-marin…

— Il n'y a pas de mais ! coupa férocement Beffort. Remuez-vous le train et faites transporter sur-le-champ les deux régiments que je demande. Envoyez aussi l'artillerie et alertez le bureau du F.B.I. à New York. Ce n'est pas de la rigolade, Ireland ! Il s'agit de M^{me} Atomos !…

CHAPITRE XIV

À onze heures quinze, ce même dimanche 15 mai, un vent de panique soufflait sur Dallas et ses environs. Le *Pooley* gagnait partout du terrain, menaçait Denton, Allen, Wylie, Royse City et Wills Points…

Dans Dallas, on luttait pied à pied avec les lances à incendie et des tonnes d'eau étaient déversées dans les rues. Mais cela n'était qu'une inondation ridicule comparée à la tempête des heures écoulées. *Pooley* hésitait sur le sol, mais escaladait les maisons, coiffait les buildings, s'étirait sur les toits et redescendait le long des façades comme une crème au chocolat s'étalant sur un gâteau de riz.

George Cooper n'avait pas eu besoin d'ordonner l'évacuation. Celle-ci s'effectuait automatiquement. Femmes, enfants et vieillards avaient quitté la ville, et il ne restait plus sur place que l'armée, la police et un corps de volontaires civils.

À onze heures quarante-cinq, *Pooley* formait une vaste tenaille qui mordait sur University Park, Highland Park, au nord, et se rabattait sur Pruitdale au sud.

Un convoi de trois cents camions pénétra dans la ville peu après. Ils furent répartis le long de Harry Hines Boulevard et Zang Boulevard, et l'on déchargea les tonnes de papiers qu'ils transportaient. Ainsi, Dallas était coupé en deux et le Love Field Mun Airport sacrifié. On tentait de protéger Arcadia Park où se trouvait le laboratoire du professeur Manning, et les voies de dégagement menant à l'ouest sur Irving, Grande Prairie, Arlington et Fort Worth.

Le papier fut enflammé et une barrière de feu stoppa *Pooley*, l'obligea même à reculer de quelques mètres, mais les assistants savaient fort bien

que ce n'était qu'un sursis.

— Dans moins de trente minutes, fit amèrement Cooper, nous aurons tout brûlé…

— D'autres camions sont en route, répondit son adjoint.

Cooper toussa dans la fumée, montra l'horizon d'un grand mouvement du bras.

— Si *Pooley* est bloqué ici, il avance ailleurs ! Je vais vous dire ce qui va se passer : nous allons être encerclés sans rémission avant le milieu de l'après-midi et les camions ne pourront plus arriver jusqu'à nous !

— Les avions auront toujours la possibilité de nous parachuter du combustible…

— Et puis un coin de Dallas ne sera pas recouvert pendant un certain temps, mais on abandonnera dès que les efforts des savants s'avéreront vains !… Emmenez-moi au laboratoire, Roodérian, nous allons voir ce que fabriquent Manning et Soblen.

Le G'man lança sa voiture dans les rues désertes, stoppa face au laboratoire et Cooper sauta à terre. Il se trouva nez à nez avec les deux savants qui transportaient un bidon de lait hermétiquement clos et un pulvérisateur à pompe.

— Où allez-vous ? s'enquit Cooper.

— Vous tombez bien, répondit Manning. Vous devez bien savoir où se trouve ce comment se nomme-t-il, Soblen ?

— *Pooley*, fit Soblen sans rire.

Cooper sursauta.

— Si je sais où il se trouve ! hurla-t-il. Personne ne l'ignore dans le monde entier !

Manning et Soblen échangèrent un coup d'œil, et Manning dit :

— Alors, monsieur Cooper, ayez la bonté de nous conduire jusqu'à lui. Nous voudrions l'asperger un peu avec ce produit.

— Vous avez trouvé !

Soblen toussota.

— Nous ne savons pas encore. Le fragment de *Pooley* que nous possédions est brusquement parti en fumée, mais nous n'avons pas remarqué avec quel mélange ce résultat a été obtenu…

Cooper était frappé de stupeur.

— Ne vous inquiétez pas, observa Manning. Nous avons malgré tout conservé toutes les formules… Êtes-vous décidé à nous conduire, ou faut-il

que nous y allions à pied ?

Cooper ouvrit les portières, aida les deux hommes à charger le bidon de lait, prit le pulvérisateur avec lui et la voiture repartit vers Zang Boulevard.

— Qu'est-ce qui provoque cette fumée ? demanda Manning.

— Le feu, professeur…

— Hi, hi, ni, rigola Manning, je m'en doutais !

Soblen se mit à rire avec lui et George Cooper eut soudainement envie de les frapper. Il se contint, et ajouta :

— Le feu que nous avons allumé pour arrêter *Pooley* afin qu'il n'aille pas recouvrir votre labo… Voyez-vous, comme nous n'avons pas votre intelligence, nous prenons ce qui nous tombe sous la main !

Soblen ricana.

— Le papier par exemple, dit-il. Mais il est vrai que je vous l'avais tout d'abord suggéré, n'est-ce pas ? Maintenant, cher monsieur Cooper, faites accélérer cette guimbarde. Mon collègue et moi sommes épuisés…

Cooper comprit qu'il avait été injuste. Après tout si *Pooley* pouvait être vaincu, ce serait grâce aux deux hommes.

Lui, Cooper, et tous les autres n'avaient fait que s'agiter vainement, répandant de l'eau et allumant du feu comme des gosses jouant aux Indiens…

Le conducteur donna un coup de frein et la voiture s'immobilisa derrière le rideau de flammes.

— Éteignez-moi ça ! s'indigna Nelson Manning, nous allons étouffer dans cette fumée…

Cooper donna des ordres pour qu'un passage soit ouvert et revint vers ses passagers qui déchargeaient leur matériel.

— Voulez-vous que je vous aide ? proposa-t-il.

— Non, fit fermement Soblen. Laissez-nous opérer tranquillement, s'il vous plaît…

Cooper se sentit bouillir en les regardant faire. Ils ouvrirent le bidon avec d'infinies précautions, le soulevèrent lentement et transvasèrent une partie de son contenu dans le réservoir du pulvérisateur.

Ensuite, Manning referma le bidon de lait, tandis que Soblen l'observait sans rien faire, et le repoussa doucement contre la roue de la voiture.

Après quoi, il extirpa de la poche de sa blouse une feuille toute froissée, la consulta et dit :

— Maintenant que j'y pense, je me demande si nous avons vraiment conservé les formules ?

Soblen ôta ses lunettes, se frotta les yeux, remit ses lunettes et répondit :

— Je crois que oui… C'est vous qui allez porter cet engin ?

— C'est ce dont nous étions convenus.

— Bien, alors mettez votre masque.

Manning fouilla dans ses poches, ouvrit sa blouse, fouilla son veston, son pantalon, et dit :

— Je ne l'ai pas.

Cooper était écarlate de fureur.

— Écoutez, aboya-t-il, ce liquide peut-il oui ou non détruire le *Pooley* ?

Manning et Soblen se mirent à rire.

— Nous n'en savons rien, dit Manning. Nous sommes ici justement pour faire un essai.

— Eh bien, hurla Cooper, faites-le !

— Nous voulons bien, dit calmement Manning, mais il faut que nous retrouvions le masque.

Soblen sortit son mouchoir de sa poche et retrouva le masque enroulé dedans avec un nœud pour le retenir. Manning pouffa d'une manière vraiment idiote, et Cooper qui le connaissait réalisa enfin que les deux hommes étaient morts et ivres de fatigue. S'il les laissait faire, ils allaient sans doute pulvériser leur produit dans tous les azimuts, et gâcher leur chance s'il y en avait une. Il fut tout d'un coup calmé par cette constatation, changea immédiatement sa tactique.

— Professeur, dit-il avec déférence, ce réservoir m'a l'air rudement lourd…

— Ne vous en faites pas, Cooper, fit Manning en titubant, je suis encore capable de le porter. N'est-ce pas, Soblen, que je peux le porter ?

— Bien entendu ! s'exclama le petit docteur. Nous l'avons rempli. Nous l'avons transporté jusqu'ici. Alors pourquoi ne pourrions-nous pas le porter ?

Manning ne parvenait pas à attacher correctement le masque sur son visage et alla s'asseoir sur l'aile de la voiture.

Soblen s'installa sur le bidon et s'adossa à la carrosserie.

Dans deux minutes, ils s'endormiraient. Cela tournait au gag, mais en la circonstance la chose risquait d'être désastreuse.

Cooper fit signe à Roodérian. Celui-ci saisit le Dr Soblen et le déposa délicatement sur la banquette arrière. Cooper rafla le masque que Manning venait de lâcher, se l'ajusta sur la bouche et le nez.

— Laissez-les dormir, dit-il à l'intention des hommes qui s'étaient approchés, nous les réveillerons si ce produit donne un résultat… Roodérian, aidez-moi à fixer ce truc sur mon dos.

L'adjoint souleva le pulvérisateur. Cooper enfila les bretelles, posa la main gauche sur le levier commandant la pompe et empoigna la lance de l'autre main.

Il se mit en marche, franchit le passage que les volontaires avaient ménagé dans la barrière de feu, s'approcha du *Pooley*.

Tous retinrent leur souffle lorsqu'il donna son premier coup de pompe. Le liquida se répandit dans l'air en un fin nuage dont les gouttes retombèrent sur le *Pooley*.

Pendant une seconde, il ne se passa rien, puis, brutalement, la matière sanglante se plissa et recula de dix mètres !

Cooper recommença plus loin et le même phénomène se reproduisit. Alors, il revint à l'endroit de son premier arrosage, donna un coup de pompe et cette fois le *Pooley* se désintégra en fumant et ne fut plus qu'une pâte informe qu'un jet de lance à eau dilua complètement.

Les hommes se mirent à hurler de joie, Cooper revint vers la voiture.

— Réveillez-les ! cria-il.

Sans ménagements, Soblen et Manning furent tirés de leur sommeil, remis sur pied et secoués si férocement qu'ils ouvrirent yeux terrifiés.

— Vous avez réussi ! scanda Cooper. Maintenant, il faut communiquer la formule à l'usine…

Soblen se dégagea vigoureusement. Il semblait avoir recouvré sa complète lucidité.

— Nelson, dit-il à son collègue, il faut retourner au laboratoire. Cooper, débrouillez vous pour trouver des pulvérisateurs comme celui-ci et faites préparer des masques. Que vos types prennent leurs mouchoirs. Avec quatre bouts de ficelle cela conviendra parfaitement ! Il faut aussi des réservoirs. L'usine va sortir cinq mille litres d'anti-*Pooley* à l'heure, atteindra les vingt mille litres après deux heures de rodage…

— On pourrait commencer tout de suite, dit Cooper.

— Dans ce cas, qu'un homme de confiance s'en charge. Ce bidon contient vingt litres. Qu'il arrose sans gâcher le produit et nous saurons par

la superficie détruite ce qu'il nous faut comme quantité de liquide.

Roodérian passa les bretelles, et il attaquait le *Pooley* lorsque la voiture démarra.

Cooper laissa les deux savants au laboratoire après s'être assuré qu'ils téléphonaient bien la formule à l'usine chimique, et revint à toute allure dans le centre. Déjà, une centaine de pulvérisateurs jonchaient le sol. On raflait le contenu des magasins vendant cet article de culture, et des hommes bricolaient l'extrémité des lances à incendie.

Cooper fit vider les camions de leur chargement de papier et les expédia en direction de l'usine afin d'activer les livraisons d'anti-*Pooley*.

Cela fait, il alla récupérer Manning et Soblen, les ramena à l'endroit où Roodérian finissait de vider son pulvérisateur.

En quinze minutes, cent mètres carrés de *Pooley* avaient été réduits en boue inoffensive que les égouts digéraient en glougloutant.

CHAPITRE XV

À onze heures trente, ainsi que l'avait exigé Smith Beffort, le lac Whitney était complètement cerné par des hommes en armes.

Un garde veillait tout les cent pas. Des batteries de canons à tir rapide étaient réparties sur la rive ouest, et quatre vedettes de la marine sillonnaient les eaux glauques.

L'hélicoptère avait été faire son plein à Waco, et parcourait maintenant la région du lac en tous sens.

Le sous-marin de M^me^ Atomos n'avait plus été repéré, et le moindre débris se dressant un tant soit peu hors de l'eau était signalé sur-le-champ.

Dans l'appareil, Beffort et Akamatsu se morfondaient.

— À votre avis, demanda Beffort à l'homme de la *Tokkoka*, combien de temps un sous-marin de cette taille peut-il demeurer en plongée ?

Le Japonais haussa les épaules.

— Je l'ignore, dit-il, mais il me semble qu'au-delà d'une ou deux heures, il y a danger.

Le pilote vira une nouvelle fois au-dessus de la rive nord et dit :

— De toute façon, ce sous-marin sera bien obligé de faire surface ! Le temps joue contre M^me^ Atomos…

Il s'interrompit, désigna les soldats, l'artillerie, les camions et les vedettes, et reprit :

— Comment voulez-vous qu'elle s'en sorte avec tout ça !

Beffort et Akamatsu échangèrent un coup d'œil. Ils connaissaient tous deux la diabolique habileté de M^me^ Atomos, ne jureraient de rien tant que cette femme redoutable ne serait pas devant eux, morte ou vive.

Et encore !

— Personne n'a vu son visage, murmura Beffort. Ceux qui l'ont approchée sont morts, et nous ne possédons d'elle qu'une vieille photo d'identité. M^me^ Maxwell s'est trouvée dans la même maison qu'elle. Elle lui a parlé, mais serait incapable de dire à quoi elle ressemble !

Yosho Akamatsu plissa les paupières.

— Peu importe, dit-il. M^me^ Atomos se trouve actuellement dans ce submersible. Elle n'a jamais été dans une position aussi délicate et ne possède pas une chance sur un million de nous fausser compagnie !

Beffort qui scrutait le lac depuis un long moment se redressa.

— Que se passe-t-il à Dallas ? demanda-t-il au pilote.

Celui-ci déposa ses écouteurs.

— Prenez-les, dit-il. La base de Fort Hood passe un communiqué constant…

Beffort se mit à l'écoute, entendit la voix très nette du speaker militaire :

— *… que des centaines d'hommes font reculer le Pooley. Cinquante avions utilisés habituellement pour la pulvérisation des insecticides répandent également l'anti-Pooley mis au point par le docteur Alan Soblen et le professeur Nelson Manning. Un message de George Cooper, sous-directeur du F.B.I., nous apprend à la minute que le Pooley ne sera plus ce soir qu'un mauvais souvenir. Les habitants de Dallas reviennent en masse vers la ville. Les autorités demandent à tous d'attendre la fin de la journée avant de regagner leur logis. Il faut que les routes demeurent praticables. L'anti-Pooley est transporté à Dallas par camions et rien ne doit gêner ces véhicules…*

Il y eut une légère interruption et le speaker reprit :

— *Le bureau temporaire d'information C.I.H. de Dallas vient de lancer son dernier bulletin. Je cite : Deux points de la région viennent d'être dégagés en priorité car l'on savait que des hommes et deux enfants y étaient prisonniers. Malheureusement, les sauveteurs n'ont trouvé que des cadavres. Il s'agit en premier lieu de deux jeunes garçons, Jack et Greg Maxwell, et des soldats du cinquième régiment blindé dont les tanks avaient été recouverts par le Pooley. Voici la liste des victimes, Robert Murphy de Charleston, Virginie… Richard Lyons de…*

Smith Beffort, écœuré, reposa les écouteurs, informa Akamatsu de la libération de Dallas, et le silence s'établit de nouveau entre les trois hommes.

Soudain le pilote vira sèchement, plongea à mort et redressa au ras des flots.

Akamatsu et Beffort virent en même temps la tige mince du périscope qui trouait l'eau, puis l'appareil regrimpa d'un élan.

— Je l'ai aperçu par miracle, cria le pilote avec surexcitation. Qu'est-ce qu'on fait, boss ?

— Il faut avertir la marine, décida derechef Beffort.

— Que voulez-vous qu'elle fasse ? s'enquit Akamatsu.

— Il faut en finir, dit le G'man. J'ai peur que cette femme ne parvienne à nous échapper. En effectuant une rapide remontée de temps à autre elle peut s'alimenter en oxygène et tenir ainsi jusqu'au soir. Lorsque la nuit sera tombée, la surveillance du lac deviendra difficile, sinon impossible !

Akamatsu plissa le front.

— Vous désirez que les vedettes larguent leurs grenades ?

Beffort le regarda droit dans les yeux.

— Je sais ce que vous pensez, Yosho, mais je préfère une M^me^ Atomos morte qu'en fuite ! D'ailleurs, elle ne se laissera jamais prendre vivante… Il faut saisir notre chance maintenant, car cette diablesse mettra à profit nos hésitations !

Impassible, Akamatsu eut un geste fataliste.

— Allez-y, dit-il. Il faut en effet en finir…

Le pilote consulta Beffort du regard et sur un signe d'acceptation, saisit son micro.

— Ici BX 310, martela-t-il, j'appelle la marine !

— Nous vous recevons. Parlez.

— Je fais actuellement point fixe au-dessus du sous-marin. Smith Beffort ordonne grenadage immédiat. À vous.

— Bien reçu. Sommes aux ordres. Terminé.

— Terminé.

Le pilote prit un peu d'altitude, mais demeura à la verticale du périscope toujours visible. Le submersible restait immobile cependant que les vedettes d'interception accouraient en faisant jaillir une gerbe d'écume.

Beffort et Akamatsu étaient statufiés sur leur siège. La mort se précipitait sur M^me^ Atomos, et, pour la première fois, la sinistre femme semblait ignorer le danger. Les deux hommes ne pouvaient y croire, et leur tension montait à mesure que les vedettes se rapprochaient.

Tout à coup, le périscope s'enfonça, mais il était évident que la manœuvre avait été exécutée trop tardivement.

La vedette de tête passa à l'endroit exact que l'hélicoptère désignait, s'éloigna, puis, l'eau frémit et six geysers s'élevèrent tandis que des vagues déferlaient vers les rives tranquilles.

Les autres bâtiments effectuèrent chacun un passage sans désemparer et le lac se transforma en chaudron de sorcière.

Beffort se pencha, fixa l'eau que les explosions bouleversaient, et murmura comme pour se convaincre lui-même :

— Elle n'a pas pu s'en sortir… C'est matériellement impossible…

Il y eut un instant de pénible attente et une large tache d'huile monta à la surface, s'étala dans un bouillonnement de catastrophe.

— Descendez, fit Beffort au pilote, et larguez-nous sur la rive. Pour vous, c'est terminé. Vous pouvez rentrer à Dallas !

Il était quatre heures de l'après-midi et le ponton hissait lentement l'épave vers la surface.

La pluie s'était remise à tomber, et le lac était lugubre.

Une foule énorme se pressait sur les rives, et la radio ainsi que toutes les chaînes de télévision commentaient et retransmettaient le spectacle.

On savait que le *Pooley* était presque entièrement détruit, que M^me^ Atomos était morte.

Les marchands de glaces et de hot-dogs faisaient des affaires d'or, et un vent de kermesse balayait les États-Unis.

Seuls, debout et à l'écart sur le ponton, Akamatsu, Beffort et le Singe gardaient un visage de bois.

Le Singe avait les dents plantées dans son cigare jusqu'aux gencives, et sa préoccupation était telle qu'il l'avait laissé s'éteindre. Il avait atterri peu de temps auparavant à Waco, s'était rué hors de son Jet, et depuis il était là sur ce ponton balayé par la pluie, immobile et muet comme une statue de pierre.

Les chaînes grincèrent une dernière fois et une masse sombre émergea de l'eau. Les hommes refluèrent sur la droite en tirant sur le filin. Le sous-marin de poche se balança après être sorti entièrement de l'élément liquide, et sa proue déchiquetée racla le pont, s'inclina lorsque la grue laissa filer du câble. On savait que le submersible avait une voie d'eau, qu'il reposait par vingt mètres de fond pendant que le ponton était acheminé vers le lac. On savait aussi qu'aucun corps n'était remonté à la surface, que M^me^ Atomos

était restée prisonnière de ce cercueil d'acier… Restait à vérifier ce dernier point. Les marins détachèrent les filins et on attendit que le submersible eût vomi toute son eau. Lorsque cela fut fait, un spécialiste s'introduisit dans l'épave par la brèche, resta un instant invisible et réapparut par le kiosque.

Dans la pauvre clarté, tous virent qu'il était blême, tendu comme un ressort et que ses mains tremblaient.

Le Singe bondit.

— L'avez-vous vue ? cracha-t-il.

L'homme secoua négativement la tête.

— Le sous-marin est vide…, dit-il.

Il se produisit un profond silence, puis, il ajouta :

— D'ailleurs, ni M^me^ Atomos ni personne ne l'a jamais piloté !

— Quoi ? s'étrangla le Singe.

L'homme indiqua l'ouverture du kiosque d'un coup de pouce.

— Allez voir vous-même, dit-il. L'engin était télécommandé et bourré d'explosifs ! Si on ne l'avait pas coulé en détruisant par la même occasion le circuit électrique, savoir ce qui se serait passé ! Sûr que les vedettes en auraient pris un drôle de coup !

Il continua d'exposer son point de vue, mais le Singe n'écoutait plus. Il regardait Beffort et Akamatsu qui étaient effondrés, songeait qu'il ne lui restait plus qu'à remettre sa démission…

Il ne tenait pas à tenir la barre lorsque M^me^ Atomos réapparaîtrait !

— Et si son cadavre était au fond du lac ? lança quelqu'un.

— C'est possible ! s'exclama un marin.

— Elle est sûrement morte !

Le Singe dressa l'oreille. Il commençait à y croire…

FIN

Numérisé en janvier 2016

1 *Voir du même auteur dans la même collection : « La sinistre Madame Atomos ».*

2 Tokkoka : Police spéciale supérieure nippone.

3 Comment ça va ?

4 Il est bien entendu que ces déclarations n'engagent que la responsabilité de Mme Atomos, et qu'elles ne reflètent nullement l'opinion de l'auteur.

5 Venez ici…